

REVUE
HISTORIQUE

1871

1871

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET CHRISTIAN PFISTER.

Ne quid falsi audent, ne quid veri non audent historici.

Cicéron, *de Orat.*, II, 15.

QUARANTE-NEUVIÈME ANNÉE.

TOME CENT QUARANTE-SIXIÈME

Mai-Août 1924.

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1924

0

1

.R6

t. 146

1924

~~H/~~
~~13282~~
~~Y. 146~~

SEP 28 1925

209346

B. Q.

GERBERON

BÉNÉDICTIN JANSÉNISTE DU XVII^e SIÈCLE

Gerberon a écrit sa propre vie. Les *Avantures de D. Gabriel Gerberon*, restées manuscrites, ont guidé dom Clémencet, dom Tassin et les auteurs de nécrologues qui se sont occupés de la biographie du moine bénédictin. Les manuscrits assez nombreux que nous avons pu consulter à la Bibliothèque nationale¹, aux bibliothèques de l'Arsenal, de Sainte-Geneviève et à la Mazarine, aux Archives nationales, permettent de retracer les grandes lignes de la vie de Gerberon, sans les précautions que se crurent obligés de prendre les contemporains.

Né le 12 août 1628 à Saint-Calais, province du Maine, Gerberon fit ses études chez les Pères de l'Oratoire. Sa réputation, à dix-neuf ans, était telle qu'il fut choisi par sa ville natale pour être principal du collège. Mais, dès 1648, il entre dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, et y fait profession le 11 novembre 1649. Ordonné prêtre vers 1657 au Mont-Saint-Michel², il enseigne « la rhétorique, la philosophie et la théologie à Bourgueil, puis à Saint-Denis et à Compiègne » (1660). « Comme je suivois plus », dit-il, « les conciles et les Pères, quelque peu éclairé ou mal disposé écrivit au Très R. P. Général, se plaignant que j'enseignois la positive et non la scholastique³. » Il se glorifie déjà de son attitude. Aux graves reproches du P. Bernard Audebert, qui lui ordonne de suivre une autre méthode, il reste sourd : « Comme cette plainte m'étoit plus honorable que je ne méritois, je ne répliquai rien, et je partis incontinent pour Saint-Benoît-sur-Loire où j'enseignai... la théologie suivant ma méthode⁴. » Il signe le formulaire en 1663,

1. *Les Avantures de D. Gabriel Gerberon* (Bibl. nat., ms. fr. 19931).

2. *Ibid.*, fol. 66.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

mais par « obéissance¹ ». Déjà il est suspect; on supprime son cours. Au Mans, « le sous-prieur s'étant plaint mal à propos... que je corrompois par ma doctrine les jeunes profès, l'on m'envoya en Bretagne ». Il passe du monastère de Lehon à Dinan, puis à Saint-Mahé, à Saint-Gildas du Ruis². Enfin, en 1666, il est appelé à Saint-Germain-des-Près, sans doute par le P. Audibert.

Dès 1667, il écrit l'*Apologie pour Rupert*³. Il dédie cet ouvrage au cardinal de Bouillon et se met prudemment sous sa protection : « La pourpre cardinalice, qui repousse tout soupçon d'erreur chez celui qui est tien, protégera Rupert et son commentateur⁴. » L'esprit combattif de Gerberon apparaît dans la préface; en parlant des malheurs immérités de Rupert, abbé de Deutz, près de Cologne, il semble pressentir sa propre destinée et dédaigner d'avance les injures et les persécutions⁵. Cette impression de plaidoyer personnel a fait croire faussement à Fabricius que Gerberon était l'auteur des trois dialogues entre un chrétien et un juif édités par lui (Gerberon) sous le nom de Rupert⁶.

Gerberon publie tour à tour le *Miroir de piété*, sous le pseudonyme de Flore de Sainte-Foy, et le *Miroir sans tache*, sous le nom de Valentin, puis les *Acta de Marius Mercator*, disciple de saint Augustin, sous le nom de Rigberius⁷. Nous ne connaissons pas l'édition de Bruxelles, signalée par Gerberon, mais seulement des éditions postérieures. Le 8 septembre 1678⁸, le *Miroir de piété*, qui a fait du bruit, est censuré par Mgr Estienne Lions, évêque de Grenoble, comme contenant « certaines propositions mal digérées, dures, embarrassées, capables de troubler les consciences, de porter les faibles dans le déses-

1. *Les Aventures*, fol. 66 v°.

2. Monastères de Bretagne; Lehon (Côtes-du-Nord) possédait un prieuré, dépendant de l'abbaye de Marmoutier.

3. *Apologia pro Ruperto, abbate Tuitiensi*, par dom Gerberon. Paris, Ch. Savreux, 1669. Robert de Deutz, mort le 4 mars 1135, fut un des représentants du mysticisme biblique au moyen âge.

4. *Ibid.*, dédicace, *ad finem*.

5. Prologue, p. 10.

6. Cf. Gerberon, *Op. s. Ans.*, p. 524 et suiv.

7. *Le Miroir de la piété chrétienne*, par Flore de Sainte-Foy. Liège, chez Pierre Bonard, 1676; — *le Miroir sans tache*, par l'abbé Valentin, à Paris, proche l'archevêché, 1680; — les *Acta Mercatoris, s. Augustini, Ecclesiae doctoris, discipuli, cum notis Rigberii*. Bruxelles, 1673, in-16.

8. Bibl. Mazarine, ms. 2456, fol. 97.

poir et d'insinuer des erreurs¹ ». Puis viennent les censures de M. Le Tellier, archevêque de Reims, et du cardinal Grimaldi, archevêque d'Aix². « C'est la gloire du livre d'avoir été brûlé dans la ville d'Aix », déclare le *Miroir sans tache*³. Ces œuvres, où Gerberon se réclamait de saint Augustin, de saint Thomas, de saint Bonaventure et de Duns Scot, n'auraient pas eu de conséquences pour l'écrivain, s'il n'avait publié sous le pseudonyme du sieur de Froimont la deuxième partie de l'*Abbé commendataire* (1674), en reprenant la suite de la violente satire du P. Delfau contre les abbés de cour⁴. Nous ne pouvons citer tout le bagage littéraire de Gerberon. Nous ne donnons que les plus importants des ouvrages, ceux qui caractérisent le mieux la lutte entreprise contre les ennemis de la grâce et contre la régale. Ils restèrent longtemps manuscrits pour la plupart; leur auteur, à peu près ignoré, les publiait par des moyens de fortune, et des colporteurs les vendaient en cachette.

Gerberon put ainsi demeurer six ans à Saint-Germain⁵. Pendant que l'orage s'amoncelait lentement sur sa tête, il était chargé par ses supérieurs de travaux moins dangereux, où sa compétence et sa réputation se faisaient jour : « J'ai appris », lui écrivait D. Bastide le 17 septembre 1672, « que vous allez travailler à la Théologie bénédictine⁶. » Dom Audebert, général de l'ordre, lui avait en effet confié ce travail, dont le plan avait été communiqué au cardinal Bona, ami de la congrégation, par une lettre du 19 décembre 1670; mais il se voit retirer ses collections par le successeur de D. Audebert, dom Vincent Marsollier⁷. S'il pousse dom Audebert à publier les œuvres de saint Augustin, il n'est pas appelé à collaborer à l'édition. Il est vrai qu'il s'occupe des œuvres de saint Anselme. Longtemps avant qu'elles soient éditées, il est envoyé à Argenteuil, dès 1672. C'est que ses factums jansénistes courent le monde et qu'on commence à percer l'anonymat.

1. *Les Aventures*, fol. 67.

2. *Le Miroir sans tache*, p. 14.

3. *Ibid.*, p. 160.

4. *L'Abbé commendataire* (2^e partie), par le sieur de Froimont. Cologne, chez Nicolas Schouten, 1674, in-4°.

5. *Le Nécrologe de saint Denys*, par dom Racine (bibl. Mazarine, ms. 3375, fol. 769).

6. Lettre de D. Bastide envoyée de Compiègne (Bibl. nat., ms. fr. 20053, fol. 49-50).

7. *Les Aventures*, fol. 67 v°.

Sa réputation est pourtant de bon aloi en 1675 : « Un discernement juste », est-il dit dans le *Nécrologe*¹, « et qui avoit dû se soustraire à l'empire d'une imagination assez vive, une pénétration d'autant plus heureuse qu'un jugement solide la conduisoit dans toutes ses découvertes, une critique exacte et désintéressée que soutenoit une connaissance étendue de la tradition, lui acquirent bientôt la réputation d'habile et de profond théologien. » « Ses ouvrages lui avoient fait de la réputation parmi les savants ; il avoit aussi l'estime des personnes de la première qualité ; cela ne le mit pas à couvert des traits de l'envie ; mais la cause principale de l'orage qui vint fondre sur lui fut que, dans ses entretiens, il s'échappa en parlant de plusieurs puissants adversaires². »

Quels pouvaient être les ennemis de Gerberon ? On laissa bien les jansénistes tranquilles pendant la paix clémentine qui dura de 1668 à 1679. Mais il y a lieu de croire que Gerberon était déjà soupçonné d'écrire et de colporter des pamphlets clandestins contre la régale et les Jésuites. Il avait des ennemis dans la congrégation et au dehors. La *Relation fidèle* l'indique prudemment : « On ne doit pas dissimuler que dom Gabriel Gerberon, parmi ses grandes qualités, avoit ses défauts, auxquels se trouvent assez souvent sujets les grands esprits. Il estoit attaché à son propre sens et paroissoit avoir du penchant pour les nouvelles opinions... Comme il avoit beaucoup d'esprit, il avoit ses défaites et se défendoit fort bien contre les accusations qu'on lui imposoit alléguant qu'il avoit signé le formulaire³. »

Quoi qu'il en soit, les supérieurs furent avertis par des amis qu'ils feroient bien, pour des considérations importantes, d'éloigner dom Gabriel Gerberon de Paris... qu'il estoit de bonne conduite d'éviter ces sortes de coups qui sont préjudiciables à la religion... Si le Révérend P. général qui estoit un religieux très éclairé et très sage, n'eut pas de peine de concevoir d'où venoit ce coup, sa prudence luy fit juger qu'il estoit mieux de céder. Le Père (Gerberon) se soumit, acceptant d'aller demeurer à Argenteuil, où le supérieur du lieu le nomma souprieur... On se vit encore menacé de l'autorité pour éloigner le religieux persécuté secrètement. La prudence fut encore

1. Le *Nécrologe*, p. 769.

2. *Ibid.*, fol. 770-772. Cf. la *Relation fidèle de ce qui s'est passé à Corbie* (Bibl. nat., ms. fr. 17675, fol. 704 : mêmes renseignements amplifiés).

3. La *Relation fidèle*, fol. 704-705.

d'avis de céder plutôt que de souffrir un coup d'éclat, qui ferait autant de bruit et plus de mal que celui du tonnerre¹.

On l'envoie à Corbie. « On crut qu'estant sur la frontière de Picardie, dans une petite ville qui n'a nul commerce, l'envie ne l'iroit pas chercher dans un lieu si écarté² » (juin 1675).

A Corbie, il est encore sous-prieur, et cette situation, jointe à son austérité et à son zèle autoritaire, lui suscite de nouveaux ennemis. Il écrit sans relâche, se lance dans des attaques contre des évêques puissants, comme le cardinal Grimaldi et Mgr de Medavy, évêque de Séz. On se passe ses factums de couvent à couvent; tantôt ce sont des feuilles volantes, tantôt des imprimés qu'on édite dans les Flandres, « à la chandelle³ », sous des noms d'imprimeurs imaginaires ou supposés, comme Lambert, marchand à Bruxelles, 1673, alors que Gerberon était encore en France, comme : Nicolas Schouten, Cologne; Pierre Marteau, Cologne; Denys de Saint-Saturnin, Toulouse. Le nom du libraire Pierre Marteau est connu en bibliographie comme fausse étiquette des livres jansénistes⁴.

Le Bénédictin écrit en 1674 la *Fable du temps, un coq noir qui bat deux renards*. Les deux renards sont l'archevêque de Rouen, François de Harlay, et Jean Forcoal, successeur de Medavy. Le coq est Jean Le Noir, théologal de Séz, qui fut persécuté, condamné et mourut en prison (1692)⁵. En 1676⁶, il édite le *Mémorial historique de ce qui s'est passé depuis l'année 1647 jusqu'à l'an 1653, touchant les cinq propositions, tant à Paris qu'à Rome*. Il va en Flandre, s'y rencontre avec Vaultier le jeune, de Lille, qui dirige le colportage des livres prohibés. Il correspond avec le P. Du Breuil, oratorien janséniste, avec l'abbé Dubois, chapelain de l'hôpital Saint-Denis, avec Le Noir, avec tous les audacieux du parti. Dès 1679, il aide par son intranquillité au retour de la persécution contre les jansénistes.

1. La *Relation fidèle*, fol. 704-705.

2. *Ibid.*

3. Cf. le procès de Gerberon (bibl. de l'Arsenal, ms. 10386, interrogatoire de Le Grut, fol. 3).

4. Ch. de Lama, *Histoire des écrivains de la Congrégation de Saint-Maur*. Paris, Munich, 1882, p. 31-32.

5. Cf. le jugement de Malines (Arch. nat., ms. L. 14, n° 4, fol. 19) reconnu par Gerberon.

6. Dom Tassin, *op. cit.*, p. 342. Le jugement de Malines indique l'année 1673. Les *Avantures...* ne signalent pas les ouvrages antirégalistes.

L'orage éclate tout à coup, vers la fin de 1681 ; il amène la fuite de Gerberon et les pires malheurs pour sa congrégation et pour lui-même ; mais l'événement était fatal.

Dès 1675, une lettre de La Reynie à Colbert signalait l'impression en Flandre de l'*Évêque de cour*, attribué à Le Noir¹. En août de la même année on arrête un colporteur qui charge le P. Delfau « pour avoir débité lesdits livres² ». Le 24 décembre 1679, ordre d'arrêter Vaultier le jeune, « libraire, qui imprime les libelles jansénistes... spécialement le *Combat des deux clefs*, ou *Défense du miroir de la piété chrétienne*³ ». Le danger se rapproche peu à peu de Gerberon. On arrête Wantier, de Lille, « gentilhomme de quarante ans, pour commerce de libelles⁴ ». Amené à Paris, Wantier est bientôt mis en liberté « pour l'exciter à révéler de bonne foi dans la suite sur les affaires pour lesquelles on l'a fait venir à Paris⁵ ». « Sa Majesté », écrit Seignelay, « estime nécessaire de faire arrêter dès à présent le P. Gerberon, et j'expédierai demain à mon arrivée à Paris l'ordre à Auzillon pour cet effet⁶. »

Est-ce Wantier qui fit avertir secrètement Gerberon du danger ? Est-ce au contraire lui qui dénonça Gerberon ? D'après la lettre précédente, nous penchons pour la seconde opinion. Dans ce cas, d'autres amis puissants se chargèrent d'avertir le Bénédictin. Il semble d'ailleurs qu'il soit resté sur un perpétuel quivive après l'arrestation de Wantier en mai 1681.

Gerberon accuse nettement trois moines de Corbie de l'avoir dénoncé, et le *Nécrologe* a répété cette accusation, qui est assez conforme aux documents judiciaires. Les coupables, d'après *les Aventures*, furent dom Govicquet, dom Brusley et frère Carette⁷. En réalité, il y en eut un quatrième, dom Antoine Fournel, qui regretta plus tard sa conduite et se retira du parti des intriguants⁸ :

Trois faux frères, dit le *Nécrologe*, devinrent ses ennemis⁹, à

1. Cf. bibl. de l'Arsenal, ms. 10337, dossier Le Noir, fol. 21 et 22. Cf. lettre du 9 janvier 1675. Ravaisson, *Arch. de la Bastille*, t. VIII, p. 5.

2. Lettre de M. Pillet à M. Colbert du 20 août 1675. Ravaisson, *Ibid.*, p. 13.

3. Lettre de l'intendant de Rouen à Le Tellier, *Ibid.*, p. 17.

4. Seignelay à Louvois, 25 mai 1681, p. 22.

5. Seignelay à La Reynie, 6 janvier 1682, *Ibid.*, p. 25.

6. Même lettre, p. 26.

7. *Les Aventures*, fol. 68.

8. *La Relation fidèle*, fol. 720.

9. De Gerberon.

cause de sa réputation de rigidité qu'il s'étoit acquise; lui-même, qui étoit né vif, sincère et incapable de tout déguisement, leur donna prise sur lui par la facilité avec laquelle son attachement à la vérité lui faisoit déclarer ses sentiments en toute occasion et en présence de toutes sortes de personnes¹. Ils s'adressèrent au P. de La Chaize, protecteur déclaré de tous les rebelles de la congrégation; ils convinrent avec lui d'accuser leur pieux et sçavant confrère d'être janséniste, de composer des libelles et de les distribuer dans le public, d'avoir pris parti contre la Cour dans l'affaire de la Régale et d'avoir eu part aux écrits que M. Le Noir, théologal de Séez, avoit publiés contre M. de Harlay, archevêque de Paris².

Si les accusateurs, d'ailleurs méprisables, n'avaient que des soupçons, il faut avouer qu'ils tombaient juste. Mais il nous semble que la police étoit déjà au courant et que les moines furent plutôt des témoins à charge, ce qui n'atténue guère leur responsabilité.

Quoi qu'il en soit, l'exempt de « l'Isle de France » vint à Corbie le 14 janvier 1682, veille de la Saint-Maur³. « Il assista même », relate Gerberon, « à vêpres, ou j'officiois, parce que le P. prieur étoit indisposé; il crut par là que je ne pouvois lui échapper. »

Le soir assez tard, le maire de la ville et les autres officiers vinrent au monastère pour y prêter le serment de fidélité; après cette cérémonie, j'étois avec le P. prieur, le maire nous dit qu'un homme inconnu étoit venu en la ville, il l'avoit fait venir chez lui pour sçavoir qui il étoit; il lui dit enfin qu'il étoit un exempt du roi, ajoutant les paroles : combien y a-t-il d'entrées pour aller en l'abbaye? Le maire répondit qu'il y en avoit deux, une par l'église et une par la grande porte, et il ajouta qu'il pensa que cet exempt cherchoit quelqu'un qu'il croyoit être en l'abbaye. Lorsqu'ils se furent retirés, je dis au P. prieur que ce qu'on venoit de dire pourroit bien être pour moy. Il n'en crut rien et me dit que j'allasse me reposer. Mais je fus toute la nuit à penser que je devois prendre le plus sûr et me retirer. Néanmoins, j'officiai à matines et vers les cinq heures j'allai trouver le R. P. prieur et lui dis que j'étois persuadé que l'exempt étoit venu pour moy, et que je me devois retirer au moins pour

1. *Le Nécrologe* (Bibl. nat., ms. 17675), fol. 772.

2. *Ibid.*, fol. 778. Gerberon a déclaré n'avoir attaqué que l'archevêque de Rouen, François de Harlay-Chanvallon, qui fut d'abord archevêque de Rouen, 1651-1671, puis de Paris, 1671-1695.

3. *Les Aventures*, fol. 68^{re} et v^{re}.

quelques jours, jusqu'à ce qu'on vit ce qui arriveroit, et je demandai sa bénédiction qu'il me donna et je montai à cheval, et je m'en allai à Amiens où j'arrivai vers les¹ ... heures. A la même heure l'exemt vint trouver le P. prieur et luy demanda de la part du roy qu'il me mist entre ses mains. Le P. prieur lui répondit que j'étois parti dès le grand matin. L'exemt ne fit point davantage de recherches, et il dressa son procès-verbal, puis se retira. Le lendemain qui étoit le 16 de janvier, le P. prieur envoya le P. procureur à Amiens², où m'ayant rencontré il me dit ce qui s'étoit passé, ajoutant que tout ce que j'avois à faire étoit de m'enfuir; je luy demandai quelque argent, il en alla quérir³ ... à laquelle il me recommanda et elle me reçut chez elle avec beaucoup de charité et d'honnêteté. Je demurai durant quelque semaines chez cette dame, où ses deux fils et ses quatre filles me témoignèrent beaucoup de bonté.

D'après une autre relation, comme les agents plaisantaient dans l'hôtellerie sur la capture du lendemain, une servante, entendant tout ce qu'ils disaient, parce qu'ils ne se défiaient pas d'elle, « alla sur les onze heures frapper à la porte de l'abbaye et demanda le P. prieur et le souprieur, à qui elle reporta toutes choses. D. Gerberon, sortant de matines, prit un bon cheval, sortit de la maison et s'escarta ». Cette relation cite d'ailleurs inexactement le nom de l'exemt : des Grès au lieu d'Auzillon⁴.

Malgré la discrétion de Gerberon, les documents de son procès nous permettent de le suivre dans sa fuite⁵. Il touche cent écus du P. Fournel, à Amiens, soit chez le procureur Haudiquet, soit à l'auberge Lagache, où il laisse son cheval; puis, pendant qu'on perd sa trace, il reçoit l'hospitalité probablement chez la demoiselle de Boullogne, femme du procureur d'Amiens, avec laquelle il étoit en correspondance. Mais le dossier du procès, qui relate les interrogatoires des domestiques, ne contient plus rien des interrogatoires des gens plus haut placés.

1. *Les Aventures*, fol. 68 v°; en marge : peut-être dix (heures).

2. Le P. prieur étoit dom Louis Seroux; le procureur de l'abbaye étoit dom Antoine Fournel.

3. *Ibid.*, fol. 68 v°. Ici manquent quelques lignes. Gerberon ou le copiste n'ont voulu compromettre personne.

4. Cf. bibl. Sainte-Geneviève, ms. 1883, fol. 117. On trouve des Grès à Bruxelles à la recherche d'Arnauld. Les Bénédictins orthographient L'Auzillon.

5. Cf. bibl. de l'Arsenal, mss. 10386 et 10387.

Le 20 janvier, on retrouve Gerberon à Bruxelles. Il alla trouver le P. Gabrielis du tiers ordre, religieux très estimé à qui il exposa son état. Le P. Gabrielis le conduisit chez la baronne de Strenpuis, qui le reçut avec beaucoup de bonté, et il y demeura quelques semaines¹. Il est appelé en Hollande par M. de Neercassel, évêque de Castorie, vicaire apostolique.

Je pris des habits séculiers et vers le mois de mars je m'embarquai à Anvers et arrivai à Delft, où j'allai chez M. Van Erkel, un des pasteurs du béguinage². M. Arnauld me fit la grâce de m'y venir voir aussitôt que je fus arrivé, et il me logea en la maison prochaine, où il étoit retiré inconnu. J'y demeurai avec ses domestiques et M. Vaucel³, autrefois théologal de M. l'évêque d'Alet, jusque vers Pâques. Cependant M. l'évêque de Castorie m'y vint trouver et on délibéra si on me devoit donner une église, et comme on remontra que si on m'en donnoit une à gouverner tous les autres missionnaires voudroient savoir qui j'étois, M. de Castorie me donna tout pouvoir d'administrer les sacrements et d'aider les pasteurs qui auroient besoin de moy. Vers Pâques, j'allai au delà de Leiden, chez M. Van Erkel, pasteur d'un beau village... J'y demeurai presque tout l'été, et son chapelain nommé Hugues Gael, pieux et riche, me prit en grande amitié. Environ le mois de septembre, M. de Castorie le fit pasteur de l'église du Paradis à Rotterdam. Lorsqu'il y fut établi, je le suivis, et ayant soin de moy et de pourvoir à mon entretien, il me logea chez une honnête veuve. Je commençai par écrire et faire imprimer un *Manifeste* que j'adressai à M. de Seignelay, ministre d'État, auquel je rendois conte de ma retraite et de ma conduite⁴.

Pendant ce temps, Seignelay faisait instruire le procès de Gerberon, ainsi que celui de Le Noir, Dubois et autres. Les conséquences en furent très fâcheuses pour les Bénédictins.

L'exempt étoit parti furieux de Corbie. Son procès-verbal chargeait fort le prieur, qui fit pourtant dresser un acte par deux notaires pour prouver son innocence. De retour à Paris, Auzillon « fit de grandes plaintes au ministre de la manière dont le prieur de Corbie avait reçu les ordres du Roy⁵ ». « Le ministre,

1. Le *Nécrologe*, fol. 775.

2. Cf. les *Avantures*, fol. 68 v°. — Sur le béguinage, lire le charmant tableau qu'en trace Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. V, p. 306 et 460.

3. M. du Vaucel.

4. Les *Avantures*, fol. 69.

5. Le *Nécrologe*, fol. 776.

irrité, envoya ordre à dom Benoist Brachet, vicaire général, de le venir trouver. Ce premier supérieur lui envoya dom Louis Boudan. Le Père s'étant présenté devant M. de Seignelay, ce ministre lui dit que, depuis les Barricades de Paris, on n'avait point vu de désobéissance pareille à celle du prieur de Corbie¹. « Les supérieurs, voulant apaiser la Cour, envoyèrent à Corbie dom Mommole Geoffroy. Le ministre fut fort content². »

Dom Mommole informe le 31 janvier, le 3 et le 5 février 1682, et dresse procès-verbal de l'interrogatoire des moines et des serviteurs de l'abbaye. Rien ne se dégage de cette instruction. Le portier seul déclare que, « depuis un an, il n'a reçu que trois lettres pour le souprieur³ ». Aucune déposition ne charge l'accusé. Tous déclarent « qu'ils ne sçavoient point qu'il fût auteur de libelles, étant de son naturel fort secret et serré à l'égard des religieux » :

Le P. vicaire et Louis Boudan lui mandèrent qu'il étoit nécessaire de continuer la procédure et d'interroger de nouveau tous les religieux, par forme d'addition à l'information, et que c'étoit l'avis de M. de Seignelay qui lui avait recommandé de faire informer sur un voyage que le P. Gerberon avait fait en Flandre il y avoit environ deux ans⁴. Dom Mommole leur demanda... en particulier... s'ils n'avoient point connaissance du voyage..., pour quel sujet, où il a demeuré pendant le temps de cinq à six semaines qu'il a été absent de ce monastère, si ce n'a point esté sur un avis qu'il a reçue de mademoiselle Bailly; s'ils n'ont point reçu du dit Gerberon les livres intitulés *le Miroir de piété*, *Miroir sans tache*, *le Combat des clefs* et *les Lettres du clerc tonsuré*, s'ils ne les ont point ou quelques-uns d'eux, s'ils ne sçavent point si le dit Gerberon en est l'auteur ou s'il y a contribué⁵. Tous répondirent qu'ils ne sçavoient point le sujet du voyage... Un seul déclara que dom Gerberon lui avoit dit en partant qu'il alloit à une journée et demie et qu'il reviendrait quand il auroit fini ses affaires. Tous aussi déclarèrent qu'ils ne sçavoient point s'il avoit reçu des avis de mademoiselle Bailly, qu'ils n'avoient aucun des livres, etc.⁶.

1. Le P. Seroux étoit accusé d'avoir laissé longtemps l'exempt à la porte de l'abbaye pour favoriser la fuite de Gerberon.

2. *Ibid.*, fol. 777.

3. *La Relation fidèle*, fol. 712.

4. *Le Nécrologe*, fol. 779.

5. *La Relation fidèle*, fol. 714-715.

6. *Le Nécrologe*, fol. 780.

Dom Mommole trouve dans une armoire un exemplaire du livre intitulé *le Miroir de piété*, imprimé à Liège, chez Pierre Bonaud, en 1677, troisième édition, relié en veau. « Nous avons », dit-il, « pareillement trouvé dans ladite armoire un exemplaire du livre intitulé *le Miroir sans tache*, par l'abbé Valevin¹, imprimé à Paris en 1680; lesquels livres nous avons jetés au feu. »

C'est après cette information, restée assez inutile, que commence le rôle actif des trois ou quatre dénonciateurs :

Les trois mauvais sujets² qui avoient fait prendre à la Cour le parti de faire enlever le Père Gerberon ne l'avoient nullement chargé lorsqu'ils avoient été interrogés par le P. Commissaire; mais, comme ils couvoient un secret mécontentement contre le P. Gerberon, ils écrivirent au ministre que ce religieux étoit l'auteur des libelles dont on l'accusoit, qu'il les avoit vendus, que... dom Mommole Geoffroy avoit malversé dans sa commission, et que le prieur de Corbie avoit favorisé l'évasion du fugitif, et qu'ils feroient connaitre des choses importantes à l'Église et à l'État, pourvu qu'on ne les fit pas passer pour les accusateurs de Gerberon, et qu'on les fit venir à Paris demeurer à Saint-Germain-des-Prés. Cette lettre indisposa le ministre contre les prieurs de Corbie et de cette maison³. Celui-ci alla voir le marquis de Seignelay... Le ministre lui parut très prévenu et l'accusa de n'avoir pas poussé les choses comme il le pouvoit et le devoit; il lui dit que le Roy étoit très mécontent, que cela étoit capable de perdre la congrégation⁴. Comme le ministre continuoit toujours ses invectives, notre P. prieur se crut obligé de dire : qu'il étoit fâcheux qu'il y eut des misérables gens qui empoisonnassent les choses les plus innocentes, à quoi le ministre répondit que c'étoient des fripons⁵.

On se trouva fort surpris à Corbie, le 25 du mois de février, d'y voir arriver le dit sieur de l'Auzillon, exempt, et de La Besnardière, brigadier, lesquels, étant venus au monastère au temps de la grand messe, demandèrent à parler à dom Joseph Govicquet, à dom Jean Brusley et à dom Antoine Fournel. Le premier en étant adverti sortit incontinent pour leur parler et n'eut pas avec eux un grand entre-

1. Pour Valentin. La *Relation fidèle*, fol. 715.

2. *Ibid.*, fol. 716. Govicquet, Brusley, Fournel. Ils étaient quatre en réalité, mais Carrete n'alla pas à Paris.

3. Saint-Germain-des-Prés ou Saint-Denys.

4. *Nécrologe*, fol. 781-782.

5. *Ibid.*, fol. 782.

tien, se retirant assez brusquement pour mieux dissimuler et couvrir son méchant dessein, comme on l'a creu, et que c'estoit luy-même qui s'estoit procuré ce voyage¹.

Les exempts ne trouvèrent point le P. Seroux, prieur de Corbie. Il étoit déjà arrivé à Pontoise et se hâtoit de gagner Paris pour se disculper. M. de Seignelay « vit bien qu'il n'étoit pas fort criminel, puisqu'il venoit lui-même se jeter entre ses mains ; il se contenta de le confier au P. Boudan ». Auzillon ne put emmener que les trois dénonciateurs, et « cet enlèvement de trois religieux fit de grands mouvements dans le monastère et dans la ville² ». On soupçonnait la vérité, et « les intrigues et la cabale de frère Charles Carette, esprit malintentionné, factieux, et de quelques autres de même farine, avec tout ce qui s'en est suivi, faisoient juger qu'on ne se trompoit pas³ ».

« Les trois religieux ayant été conduits à Paris, on a eu peine de découvrir où ils avoient été logés⁴ ». En réalité, on les met à la Bastille, sans doute pour dépister les soupçons⁵. Du 8 au 17 mars, ils sont interrogés tour à tour, et dénoncent les ouvrages imprimés ou colportés par Gerberon. Dom Govicquet se montre venimeux pour la congrégation, qu'il semble faire la complice du fugitif⁶, ce qui étoit faux.

Les dénonciateurs furent bientôt renvoyés à Corbie, « Ils parurent tous trois fort chagrins et mécontents, et surtout dom Joseph Govicquet, qui tint des discours peu dignes de sa profession et de son caractère... contre la congrégation et les supérieurs, contre lesquels il avoit donné des mémoires très injurieux, et très malicieux et très faux⁷. »

Ordre est donné à l'intendant de Picardie, M. Le Tonnelier de Breteuil, d'établir les procédures contre les religieux de Corbie, accusés de commerce avec Gerberon : « Je vous prie », lui écrit M. de Seignelay le 30 mars 1682, « d'y faire travailler sans

1. *La Relation fidèle*, fol. 716.

2. *Ibid.*, fol. 716.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. Cf. Ravaisson, *Arch. de la Bastille*, t. VIII, p. 27, où sont relatés les interrogatoires des trois moines.

6. *Ibid.*, p. 30.

7. *La Relation fidèle*, fol. 717.

relâche¹. » L'impatience de Seignelay se manifeste par des lettres successives envoyées à l'intendant. Il entend protéger les dénonciateurs : « Ils ont montré beaucoup de zèle, et S. M. est satisfaite de leur conduite; elle a bien voulu leur accorder sa protection, et elle a donné ordre aux supérieurs... de les maintenir dans les mêmes emplois... et de leur laisser une entière liberté de vous écrire²... Sa Majesté veut que vous envoyiez de temps en temps quelques personnes fidèles à Corbie pour s'informer des traitements qui leur sont faits³. »

L'intendant de Picardie commence son information : « Les papiers de Gerberon furent saisis. On les examina avec toute la rigueur imaginable; mais, comme ils ne contenoient presque que les extraits sans nombre d'un homme extraordinairement laborieux, on employa beaucoup de temps à en faire l'examen... et l'on n'y découvrit rien⁴. »

Puis c'est l'interrogatoire des moines de Corbie, soit à l'abbaye, soit à Amiens⁵. Voici la déclaration que fit dom Govicquet :

Il y a deux ans, à Laon, devant plusieurs prieurs et souprieurs, ainsi que le dit Chevalier⁶, tout l'entretien ne fut que sur les livres, par raison desquels Gerberon est en fuite, qu'on y leut *tous assemblés*, presque tout publiquement, plusieurs pièces tant contre M. l'archevêque de Reims que contre M. de Paris⁷. D'après Govicquet, dom Claude du Candas avoit entendu dire à une personne de mérite et de famille d'Amiens, en présence de plusieurs autres, qu'il sçavoit que dom Gerberon étoit en lien de sureté, que le Roy avec toute sa puissance ne pourroit pas le ravoit et qu'il travailloit à son aise, dont on avoit une marque par un nouvel ouvrage intitulé *la Règle des mœurs*, qui estoit contre le Roy⁸, et que si Sa Majesté pouvoit en sçavoir le contenu *qu'elle auroit encore bien plus le sujet d'estre mal satisfaite de dom Gerberon*; à quoi dom du Candas ajouta

1. Ravaisson, p. 30.

2. Lettre du 12 avril.

3. Lettre du 14 avril. Ravaisson, p. 31-32.

4. *Le Nécrologe*, fol. 783.

5. Bibl. de l'Arsenal, ms. 10386.

6. Un des moines de Corbie.

7. Bibl. de l'Arsenal, ms. 10386, fol. 2 r^o.

8. *La Règle des mœurs contre les fausses maximes corrompues, etc.*, par D. G., parut à Cologne chez Nicolas Schouten, 1688. Il n'y a rien contre le roi.

qu'il avoit bien connu par l'entretien de cet homme qu'il sçavoit à qui dom Gerberon escrivoit dans Amiens ; a dit encore le dit du Candas que ledist particulier d'Amiens dist qu'il y avoit trois ou quatre fripons dans Corbie qui estoient du party contraire à Gerberon... desquels avec le temps on viendroit à bout¹.

Cet interrogatoire a lieu à Amiens ; nous en ignorons la date.

A Amiens, est également interrogé le 1^{er} avril Le Grut, un des deux relieurs mêlés à l'affaire et retenus à la citadelle d'Amiens :

Le Père Gerberon estant venu chez luy, luy proposa de faire marcher pour des livres tant in-folio, in-octavo qu'in-quarto, sans luy dire de quelle qualité estoient les livres. Sur quoi ils convinrent de prix, et quelques jours après lesdits livres lui furent envoyés dans une cassette, et, l'ayant ouverte, il reconnut que lesdits livres n'estoient autorisez d'aucun privilège, ny permission, c'est pourquoy il ne voulut travailler. Interrogé d'où vient que, sçachant qu'il estoit défendu de relier de pareils livres, il les a gardés si longtemps chez luy — a dit qu'il les gardoit parce qu'il ne vouloit pas relier et qu'on ne les vouloit pas reprendre².

Interrogé de nouveau le 12 avril, le relieur Le Grut déclare :

Le Père Gerberon luy avoit dit qu'un autre relieur lui avoit fait plus de diligence et que c'estoit le relieur nommé de Neufgermain, marchand libraire en cette ville, qu'il a fait venir de Paris et qui travaille d'ordinaire chez le s^r Du Crocq... Celui-ci ne faisoit aucune difficulté de relier ces livres, parce qu'il ne les avoit pas examinés³.

Seignelay écrit à M. de Breteuil le 14 juin suivant :

Je vous envoie les ordres nécessaires pour faire mettre en liberté Neufgermain et Le Grut, prisonniers dans la citadelle d'Amiens⁴.

Le 2 avril, M. de Breteuil interroge les deux sœurs Lagache, filles du messenger d'Amiens à Paris, et leur servante Angélique Beugnet. Il cherche à connaître qui a logé Gerberon à Amiens. Rien de saillant dans leurs réponses, sauf peut-être deux choses dont se souvient Jeanne Lagache :

Le Père Gerberon s'expliqua en ces termes qu'il alloit peut-être

1. Bibl. de l'Arsenal, ms. 10386, fol. 2 et fol. 3 v^o.

2. *Ibid.*, fol. 1 r^o et v^o.

3. *Ibid.*, fol. 3.

4. Ravaisson, p. 35.

quelque part mourir de faim, que cependant il paraissoit fort gay... Elle se souvient qu'il sortit de chez elle qu'il estoit nuit, ne sachant si la porte de la ville estoit fermée, et qu'elle le pria fort de ne s'en point aller à cause de la confiance spirituelle qu'elle avoit en luy¹.

Le 4 avril, le procureur Haudiguët, homme d'affaires de l'abbaye de Corbie, témoigne avoir communiqué plusieurs lettres de Gerberon au prieur de Corbie².

L'interrogatoire de dom Claude Vocquet³ est plus intéressant. Commencé à Corbie le 8 avril, il se termine le 13 à Amiens. Un relieur a dit à dom Vocquet, « à propos de quelques feuilles qui estoient publiquement sur la table, qu'il en avoit d'autres dans sa caisse que le Père souprieur de Corbie lui avoit envoyé et qu'il lui en donneroit à lire s'il vouloit⁴. »

Interrogé si ledit relieur ne lui dist pas que c'estoit des ouvrages à faire à la chandelle et si, en montrant la maison des Jésuites, il ne lui dist pas rien contre ces gens là... a dit qu'il n'a point tenu ce discours précisément, qu'il se souviene, à aucun de ses confrères religieux de Corbie, mais seulement que le relieur les vouloit faire dans sa chambre, et qu'il est vrai que, par cette manière de parler, le relieur lui avoit fait soupçonner qu'il y avoit là quelque chose de secret, sans qu'il ayt voulu pénétrer davantage⁵. — S'il a ouy dire au Père prieur de Corbie qu'il ait fait des instances vers les supérieurs majeurs pour faire oster le P. Gerberon d'avec luy — a dit l'avoir ouy dire au prieur mesme. — Les supérieurs ne font pas justice ou qu'au moins ils ne laissent pas la liberté au prieur d'user du droit que leur règle donne de destituer le souprieur — a dit qu'il n'en sait rien, que peut-être, comme Gerberon est un homme d'esprit, ils ont eu peur de le fascher ou de le faire eschaper. — Interrogé sur ce qu'il entend par le faire eschaper, et si c'est lui faire faire quelque chose contre l'ordre ou les supérieurs majeurs — a dit : quelque chose comme cela. — Interrogé comment il pourroit faire tort aux supérieurs majeurs — a dit qu'on naqua voir ce qu'a fait le Père Chape⁶ pour ôter de la congrégation les cinq abbayes de Chesalbenoist et contre les supérieurs majeurs et particuliers; on pourroit requérir

1. Bibl. de l'Arsenal, ms. 10386, fol. 4 r°.

2. Audiguët, d'après Ravaisson, p. 29; Ibid., fol. 6.

3. Vauquet dans la *Relation fidèle*.

4. Bibl. de l'Arsenal, ms. 10386, fol. 2 v°.

5. Ibid., fol. 3 r°.

6. Nous retrouverons le P. Chappe, sorte de mouchard politique, parmi les dénonciateurs de Gerberon en 1698.

leur changement tous les trois ans, suivant leur règle, au lieu qu'ils se perpétuent¹. — Interrogé quel intérêt ils ont de se perpétuer et si, outre celui de se perpétuer, n'est-il pas vray qu'il tire de l'argent par chacun an presque de toutes les maisons — a dit qu'ouy, qu'ils tirent de l'argent selon les monastères. — A quel usage ils l'emploient et si pendant l'absence du Père Gerberon ils ne lui en fournissent pas — a dit qu'il n'en sçait rien².

Cet interrogatoire a son importance. Car on songeait déjà en haut lieu sinon à confisquer, au moins à contrôler les biens de la congrégation qu'on savait fort riche.

Dom Robert Diés est interrogé le 12 avril sur un voyage de Gerberon en Flandre en 1680 :

Il se souvient que ce fut environ l'hyver, d'autant qu'il faisoit nuit, quand au sortir de matines le Père Gerberon vint demander à lui, répondant, un habit de campagne... Le répondant demanda s'il alloit loing et quand il reviendrait, à quoi le Père Gerberon répondit qu'il s'en alloit à une journée et demie et qu'il reviendrait quand ses affaires seroient faites, sans s'expliquer davantage... Les uns disoient qu'il avoit été à Bruxelles, les autres à Anvers³.

Dom Driancourt, interrogé le 9 avril, croit que Gerberon s'est réfugié à Fismes, près Lille⁴. Dom Chevallier déclare le même jour :

Qu'il a veu et eu en sa possession le *Miroir de piété* que dom Brusley lui avoit presté depuis la retraite de dom Gerberon, et veu seulement entre les mains de dom Jean Bruslé un imprimé qu'il appelloit les *Lettres du clerc tonsuré*, lesquels il disoit aller porter au Père prieur de Saint-Denis, qui les lui demandoit pour les brûler⁵.

Détail amusant. Le Père Chevallier livre à l'intendant des papiers :

Ce sont les fruits de son travail... ; y ayant quelques questions curieuses touchant la grâce, il a creu devoir se précautionner depuis

1. Ms. 10386, fol. 3 v°.

2. *Ibid.*, fol. 4 r°. Les Bénédictins n'ont versé à Gerberon que les cent écus déjà indiqués.

3. *Ibid.*, fol. 1 v°.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, fol. 4 v°.

qu'il a veu l'exemple de Gerberon. Il a caché le reste de ses œuvres sur des fagots proches l'église de cette maison¹.

Le lendemain, il court à Amiens compléter sa déposition :

Car, sur ladite pille de fagots... il y a de plus une lettre de M. de Favority Romain à un de ses amis touchant les affaires de la Régalle ou de Charonne. — Une autre lettre latine, qu'il croist être d'un official de Pamiers. — Un abrégé manuscrit qu'il croit contenir une relation de ce qui s'est passé entre la cour de Rome et celle-cy sur les affaires à ce qu'il croit de la Régalle et de Charonne².

Il se souvient d'avoir dit au Père Gerberon, par forme d'interrogatoire : c'est Votre Révérence qui est l'auteur du *Miroir de piété*. A quoi dom Gerberon répartit : Pourquoi cela, comment le sçavez-vous? Et le répondant lui dist aussitôt : C'est que j'ay un manuscrit que je crois estre conforme au *Miroir de piété*, à la réserve de réflexions et de considérations qui sont dans l'imprimé, et que j'ay de quelque religieux qu'on m'a assuré l'avoir de vous. A quoi le dit Gerberon répliqua, à luy répondant qu'en conséquence je puis l'avoir eu aussi d'un autre. Et le dit répondant répartit : Il est vrai que la conséquence n'est pas infaillible³.

Dom Chevallier est d'ailleurs plutôt favorable à Gerberon :

Il est vray que, depuis Pasques dernier, un religieux se plaignant en face de luy, respond^t, de ce que cy-devant le Père Gerberon tenoit sous la clef plus. livres dont tout le monde ne pouvoit avoir part, luy repondant dist que cela est en effet facheux, mais que ledit Gerberon en qualité de bibliothécaire avait eu ses raisons, telles que d'empescher beaucoup de jeunes religieux de les prendre ou de les esgarer, comme avoit esté par exemple le livre de *Vaudrochus* qu'un religieux avoit presté à un curé et qu'on ne pouvoit ravoir. Sur quoy un religieux, qui crut qu'on parloit de luy parce qu'il disoit que Père Gerberon l'avait nommé là-dessus à d'autres, reprit tout haut et répéta plusieurs fois que Père Gerberon en avoit menty... Le respondant ne pust pas s'empêcher de lui dire que c'estoit trop d'impertinence ou chose semblable pour une jeune barbe comme luy (d'ac-

1. Bibl. de l'Arsenal, ms. 10386, fol. 6 v°.

2. *Ibid.*, fol. 7 v°. L'affaire de Charonne, qui amena la persécution des religieuses de ce monastère, fut due à la nomination, par brevet royal, de M^{me} de Kervens comme abbesse, alors que les religieuses en voulaient élire une autre, la sœur Le Maître de Grandcamp; douze d'entre elles furent exilées.

3. *Ibid.*, fol. 8 v°.

cuser) de mentir un homme de mérite et de capacité comme le Père Gerberon, sur quoy le religieux oposé disant par forme d'interrogation : Quoy, le Père Gerberon homme de mérite; oui, répliqua le respondant, un homme de mérite et de capacité plus à son petit doigt que vous ne serez jamais en toute votre teste...; a dit que le religieux qui lui parloit s'apele frère Carrete¹. — A ouy dire que ledit Père Gerberon estoit plus absolu en la maison... que le prieur².

Après d'autres interrogatoires de moines sans intérêt, le procès est à peu près terminé à Amiens. Aussi M. de Seignelay enjoint à M. de Breteuil d'empêcher désormais le frère Carrete de sortir du couvent, n'étant pas juste que les religieux tombent sous ce prétexte dans une telle « désobéissance³ ». Mais le mal était fait.

Sans doute, le P. Brachet, nouvellement élu par la diète, fut présenté à Monsieur le duc d'Aumont et fut receu d'une manière si pleine de bonté que le R. P. en fut comblé. Le Roy lui promit sa protection et pour la congrégation dont il faisoit estime aussi bien que de sa personne, qu'il vouloit qu'on renvoyât les visiteurs dans leurs provinces et qu'il feroit savoir ses ordres⁴. Mais le lendemain, qui estoit le vingt-six du mois de may, il receut une seconde lettre... par laquelle le Roy donne l'exclusion pour les charges et les supériorités du monastère... aux Pères Bougier, prieur de Saint-Lucien de Beauvais⁵, Seroux, prieur de Corbie, Lamy, simple religieux de Saint-Basle, et Mommole Geoffroy, prieur de Saint-Denis⁶.

Dès le 5 mai 1682, M. de Seignelay demandait à M. de La Reynie un mémoire que devaient fournir les supérieurs de la congrégation de Saint-Maur sur leurs revenus, leurs dépenses, les contributions de chaque couvent⁷. On visait surtout Corbie, très riche, et qui passait pour le rendez-vous des écrivains de l'ordre persécutés et pour le dépôt des œuvres jansénistes, à

1. Bibl. de l'Arsenal, ms. 10386, fol. 9 et 10.

2. *Ibid.*, fol. 11.

3. Cf. Ravaissou, p. 32.

4. *La Relation fidèle*, fol. 719.

5. Accusé par Govicquet d'avoir donné avis au P. Gerberon de sortir de Corbie. Cf. bibl. de l'Arsenal, ms. 10386, information de La Reynie contre Gerberon, interrogatoire de Govicquet du 9 février 1683, fol. 6 v°.

6. *La Relation fidèle*, fol. 719.

7. Cf. Ravaissou, p. 33.

cause de la proximité de la frontière¹. Le 8 juin, le ministre écrit à M. de La Reynie :

Je crois qu'il est temps d'expédier l'arrêt qui vous commette pour faire le procès au Père Gerberon, et je vous l'enverrai incessamment. Si vous estimez à propos de faire arrêter la demoiselle Bailly, je vous prie de me le faire savoir².

Le 5 juillet, Seignelay mande à M. de Breteuil :

Étant nécessaire pour le procès du P. Gerberon d'avoir quelques pièces de son écriture pour servir de pièces de comparaison, je vous prie de m'envoyer quelques actes authentiques écrits de sa main ; il ne sera pas difficile d'en trouver, le P. Gerberon ayant été sous-prieur du couvent de Corbie et official et grand pénitencier... Il est aussi nécessaire que vous vous fassiez représenter les comptes du temporel de Corbie pendant les dix dernières années³.

« Les Bénédictins », remarque à ce sujet M. Ravaisson, « devaient leur fortune à leur travail. Mais Louis XIV n'aimait pas les moines ; quand on pouvait mettre la main sur les archives, contrôle sévère et, sur le moindre doute, confiscation. Les fautes de Gerberon servirent de prétexte pour examiner les comptes de l'abbaye de Corbie⁴. »

M. de Breteuil fait le 14 juillet 1682 la visite prescrite au couvent de Corbie. Il saisit un registre en parchemin, contenant des actes du 10 septembre 1652 au 8 octobre 1680 ; il en détache trois actes « totalement écrits de la main du Père Gerberon, en qualité de secrétaire des *sénieurs* du couvent ». On prend aussi de petits papiers de notaire⁵. Le tout est transmis à La Reynie dès le 26 juillet⁶.

A la fin d'août, tout est presque terminé avec Corbie. Les délateurs sont peu à peu abandonnés par le roi. On peut suivre les progrès de leur défaveur. Le 2 août 1682, Seignelay écrivait à M. de Breteuil : « Les supérieurs majeurs de la Compagnie de Saint-Maur ont demandé permission au Roi de faire sortir de

1. Lettre de Seignelay à La Reynie du 8 juin 1682.

2. Ravaisson, p. 34.

3. *Ibid.*, p. 36.

4. *Ibid.*

5. Bibl. de l'Arsenal, ms. 10386, fol. 2 r^e et v^e.

6. Ravaisson, p. 37.

l'abbaye de Corbie les Pères Brusley, Govicquet et Carrete... S. M. ne veut pas que ces religieux soient maltraités pour avoir donné les éclaircissements qui leur ont été demandés¹. » Ils refusèrent certainement leur changement de monastère. La *Relation fidèle* déclare que, « se sentant appuyés de l'autorité et de la protection de la Cour dont ils avoient surpris la religion, ils ne se sont point prescrits de bornes pour satisfaire et venger leurs passions...; ç'ont été de continuelles cabales et un commerce scandaleux avec le sexe² ». Cela correspond assez bien avec cette lettre de M. de Seignelay au P. Brachet :

Le Roy m'ordonne de vous écrire que S. M. ne désire pas, quant à présent, que vous fassiez sortir de Corbie les Pères Govicquet, Brusley et Carrete, S. M. n'entendant pas cependant que la protection qu'elle leur donne en cette occasion aille à les dispenser de la règle³. Nouvelle lettre, le 11 novembre 1682 : Les religieux de Corbie, que vous connaissez, gens inquiets et peu satisfaits de leur condition, ont encore écrit des lettres par lesquelles ils avertissent qu'ils ont des choses très importantes à dire sur ce qui regarde les libelles composés et distribués par le Père Gerberon. et, quoiqu'il n'y ait pas grande confiance à prendre dans ces religieux, le Roy m'ordonne cependant de vous envoyer Auzillon et de vous dire en même temps qu'il est nécessaire que vous envoyiez chercher ces religieux l'un après l'autre à Amiens, sans affectation et sans donner de nouveaux soupçons à leur supérieur, pour prendre en présence d'Auzillon leurs dépositions que vous prendrez la peine d'envoyer ensuite⁴.

En fin de compte, dom Govicquet est envoyé à Sainte-Colombe de Sens, le P. Brusley à Saint-Lucien de Beauvais, et Carrete au Bec⁵. Mais on les fait passer par Paris, pour témoigner devant La Reynie⁶ :

A l'égard de la difficulté que vous faites de les mettre à l'abbaye Saint-Germain, écrit Seignelay à celui-ci, on pourra les tenir un jour ou deux chez Auzillon avant que de les faire aller à l'abbaye,

1. Ravaissou, p. 39.

2. La *Relation fidèle*, fol. 720.

3. Lettre du 23 août 1682. Ravaissou, p. 39.

4. Ravaissou, p. 53.

5. Seignelay à M. de Menars, novembre 1682; M. Le Blanc à Seignelay, 26 novembre. Cf. Ravaissou, p. 55-56.

6. Nous verrons plus loin la nouvelle déposition de Govicquet.

et, selon ce qu'on saura d'eux, on pourra prendre des mesures pour ce qui concerne les PP. Chevallier et du Candas¹.

Les moines sont conduits au monastère de Saint-Martin-des-Champs. « Le Roy m'ordonne de vous écrire que son intention est que vous donniez aux Pères Govicquet, Brusley... la permission de sortir de votre couvent pour faire leurs dévotions². » La date de cette lettre, 16 avril 1683, concorde avec la *Relation fidèle* : « Ils y sont demeurés plus d'un an sans reconnaître de supérieur, sans règles, sans observance, sans retenue, au scandale de tout Paris et de tout le monde chrétien³. » On les retrouve à Marmoutier, à Vivoin, où « le bon prieur fit tout son possible pour les contenter sans y réussir... On les a vus à Paris courir les rues sans aucune marque de leur première profession, ce dérèglement ayant été poussé jusqu'à cet excès qu'ils en ont quitté l'habit⁴ ». Frère Carrete abandonna sa congrégation pour se retirer chez les protestants⁵.

Le procès de Gerberon était, pendant ce temps, instruit à Paris. Simple d'abord, il allait se trouver compliqué par l'affaire des ballots de livres que des rouliers déposaient la nuit chez l'abbé Dubois, chapelain de l'Hôtel-Dieu de Saint-Denis. L'arrestation de Dubois et de l'oratorien Du Breuil donnait lieu à des poursuites d'autant plus graves que le gouvernement s'exagérait la sympathie des Bénédictins et de l'Oratoire pour les jansénistes persécutés, le grand Arnauld, Gerberon et Le Noir. Seignelay ordonne le 5 octobre 1682 à La Reynie de continuer la procédure contre Gerberon et de faire à Corbie une perquisition avec quelque éclat, afin que cela « serve d'exemple aux autres qui se mêlent de pareils commerces⁶ ».

Sa Majesté, écrit-il à M. Robert, procureur du Roy⁷, veut... que la procédure contre cet homme soit continuée dans le cours ordinaire de la justice, sans qu'il soit nécessaire d'avoir aucun ménagement pour tenir la chose secrète.

1. Seignelay à La Reynie, le 27 novembre. Cf. Ravaissou, p. 57-58. Cf. plus haut, p. 16, la déposition du P. Chevallier et l'affaire de Beauvais.

2. Seignelay au prieur de Saint-Martin, 16 avril 1683. Cf. Ravaissou, p. 62.

3. La *Relation fidèle*, fol. 721.

4. *Ibid.*, fol. 722.

5. Le *Nécrologe*, fol. 784.

6. Cf. Ravaissou, p. 52.

7. *Ibid.*, p. 40.

Le lendemain, 6 octobre, c'est le coup de théâtre des livres clandestins découverts¹. Dans l'inventaire des papiers de Dubois, M. de La Mare trouve une *Lettre d'un théologien à Monseigneur l'archevêque de Reims, touchant son mandement sur le Miroir de piété*, « qui fait du bruit dans le monde, que tous les savants connaissent n'enseigner que la doctrine du grand saint Augustin, etc.² ». Le 26 février 1683, procès-verbal de La Reynie relatant l'information contre Gerberon, les diverses expertises, le dossier de prise de corps constatant l'absence du « fugitif défendeur et accusé frère Gabriel Gerberon », et mentionnant « l'assignation à lui donnée à huitaine, le 24 octobre, par un seul cry public³ ». Chose rare, les trois experts Le Comte, Logard et Lanchenu s'entendent pour attribuer à Gerberon le *Miroir de piété* et le *Livre à Mgr l'évêque de Grenoble*⁴. La Reynie apprend que Gerberon, de connivence avec le Père Sigry, supérieur de l'Oratoire de Mons, à qui on adressa son titre de théologien, s'enfuit de Corbie quand il connut par un rapport que le nommé Wantier, de Lille, avait été arrêté⁵.

Nous constatons d'après les documents de cette information que le pivot de l'accusation fut la suite de dépositions haineuses de dom Joseph Govicquet et de dom Brusley et Fournel. Dans leur premier interrogatoire à la Bastille, tous les trois avaient fort chargé Gerberon. Nous relevons seulement quelques passages dans la publication qu'en a faite M. Ravaisson. Dom Brusley avait été interrogé le premier, dès le 8 mars 1682 :

Pendant l'avent, il a été employé par Gerberon à transcrire une *Protestation du maître d'école contre l'assemblée du clergé* et un autre écrit... *touchant la Régale*; ces écrits étaient mss.; il les donnait feuille à feuille⁶.

Le 15 mars, c'est le tour de Govicquet :

Le P. Gerberon, qui étoit grand pénitencier et sou-prieur de Cor-

1. Cf. Ravaisson, p. 40-41.

2. Bibl. de l'Arsenal, inventaire des papiers de Dubois, ms. 10387, fol. 1 r°.

3. Information contre Gerberon du 9 février, du 18 février et du 26 février 1683, ms. 10386, fol. 1 r°. Le dossier a contenu d'autres papiers aujourd'hui séparés ou disparus.

4. *Ibid.*, procès-verbaux des 14, 16, 18 février 1683. Cinq spécimens de la signature de Gerberon sont donnés, fol. 4 r° et v°.

5. *Ibid.*, information contre Gerberon, 9 février 1683, fol. 4.

6. Ravaisson, p. 28.

bie, fut aussi official ou vice-gérant. Dom Brachet, vice-gérant, avait envoyé ordre au prieur de Corbie de ne point se laisser prendre et de venir à Paris par chemins détournés. — A la nouvelle que Wautier était arrêté, Gerberon fut en agitation continuelle et dès le lendemain fut à Amiens ... Le P. Bonnefon surprit un paquet que le P. Gerberon envoyait à une demoiselle d'Amiens, où il y avait des *évêques de Cour*... Gerberon avait intrigué à Rome pour faire condamner le livre du Père Strix, jésuite¹.

Enfin, le 17 mars 1682, c'est l'interrogatoire de dom Fournel, promoteur de Corbie² :

Le P. du Candas, étant à Amiens, lui dit que Bry, son cousin, qui est un archer ou huissier, étant à la porte de la citadelle d'Amiens le 17 janvier du matin, avait rencontré un religieux bénédictin de petite stature, le visage rouge, qui lui avait dit qu'il était de Corbie; ce religieux lui demanda le chemin d'Avesne et de Bapaume; il croit que c'est le Père Gerberon. Huit ou neuf jours après sa retraite, le P. Gerberon écrivit au prieur de Corbie et au P. Brusley de lui écrire à Mons, d'adresser les lettres à un Père de l'Oratoire qui les lui ferait tenir à Bruxelles, à une adresse vers les Minimes; les lettres furent envoyées au couvent de Corbie par Audiguier. Le prieur s'étant aussi retiré, lorsque la lettre de dom Gerberon fut arrivée à Corbie, dom Diez l'avait ouverte, et après l'avoir lue l'avait envoyée au P. Brachet. — La veille de la retraite du P. Gerberon, il fut longtemps en conférence avec le prieur; le jour de la retraite, lui, Fournel, dit au prieur : Voilà de belles affaires; voilà l'anniversaire de la fuite de l'année passée. Cette première fuite fut environ la fin du mois de juin 1680, et le P. Gerberon fut en Flandre pendant quinze jours environ; le mois d'avril suivant, étant revenu quelque avis de Paris au Père Gerberon, il s'absenta derechef; ce qui alarma tout le monastère, où il fut dit qu'un jeune écolier avait été pris chez Léonard, imprimeur, un dimanche, à acheter un imprimé pareil à celui qu'il tenait entre ses mains, et avait été arrêté; cela ayant été suivi, le P. Gerberon aurait été averti par une demoiselle; il s'était aussitôt absenté... A oui dire au P. Rodier que dom Marsolier, le général de la congrégation, avait écrit au P. Gerberon, et lui mandait que l'imprudence de Gerberon causait bien de la peine à Gerberon (*sic*)³.

On comprend la facilité qu'avait eue M. de Breteuil à diriger

1. Ou Estrex (*Ibid.*, p. 28-29).

2. P. 29-30.

3. Ravaisson, p. 29-30.

son instruction. Mais dom Govicquet, une fois à Saint-Martin-des-Prés, fit une dernière dénonciation qui était plus méchante encore et mettait en jeu le prieur de Beauvais, dom Bougier¹ :

Il ne se trouve que lui, déposant, sache d'autres papiers de Gerberon que ceux qui furent trouvez dans l'une des armoires de la bibliothèque. Ce que d'ailleurs le Père D. Mommole, prieur de Saint-Denis, qui estoit venu à Corbie après la fuite du Père Gerberon, dit à lui, déposant, et aussi avoir trouvé plusieurs imprimés... et déchiré un qui estoit un imprimé infâme contre M. l'archevêque de Paris, lequel avoit été trouvé dans ledit couvent de Corbie. Et dom Robert Diés a dit qu'il avoit lu l'écrit intitulé *le Miroir de piété* et *le Miroir sans tache* et celui du *Combat des deux clefs*. Et dom Jacques Mahault a même dit à luy, déposant, avoir tiré quelques extraits de son livre. Dit à lui, déposant, qu'étant il y a environ à peu près trois ans aux eaux de Forge² et y ayant rencontré ledit P. Gerberon luy lui parla du livre du *Miroir de piété*, sur quelque chose qui y avoit été dit à lui longtemps auparavant et qui lui faisoit présumer que c'estoit ledit P. Gerberon qui en étoit l'auteur. Et dit au P. Gerberon qu'il croioit que M. Arnault n'approuvoit pas ledit *Miroir de piété*, et qu'il le trouvoit trop fort. Sur quoi ledit Gerberon luy avoit fait respons que ledit sieur Arnault avoit été détrompé sur le fait du livre... Quelques étudiants en théologie du monastère de Corbie qui étoient dans les sentiments d'approbation avoient dit au dit Carrete qu'ayant parlé au dit Gerberon du *Miroir sans tache*, et alors demandé s'il n'en estoit point l'auteur, le Père Gerberon lui avoit fait réponse qu'il travailloit sur le livre du *Miroir de piété*³...; (à propos de l'*Évêque de cour*) un jour il surprit un paquet que le P. Gerberon envoyoit à Amiens à une demoiselle,... il eust la curiosité de voir ce qu'il y avoit dedans, et y avoit trouvé une lettre dans laquelle estoient plusieurs noms supposés... et deux exemplaires du livre de l'*Évêque de cour*, lesquels étoient contre l'évêque d'Amiens, et le Père Gerberon, ayant eu avis de cela, avoit été demander au P. Bonnefond ledit paquet⁴.

Dans un des deux suppléments au procès-verbal du 9 février 1683, Govicquet insiste :

Il vint dire que le Père Gerberon a composé le livre intitulé *le*

1. Qui eut l'exclusion des charges. Voir plus haut.

2. Forges-les-Eaux (Seine-Inférieure) ou Forges-les-Bains (Seine-et-Oise).

3. Ms. de l'Arsenal 10386, information contre Gerberon, interrogatoire Govicquet, fol. 5 v^o et 6.

4. Ms. de l'Arsenal 10386, supplément à l'information contre Gerberon, fol. 2 v^o et 3.

Miroir de piété, le *Miroir sans tache* et le *Combat des deux clés*... Ce pouvoit estre ledit Père Gerberon qui en estoit l'auteur, par une lettre de lui, Père Gerberon, à M. l'évesque de Grenoble qui fut monstrée audit déposant par dom Jean Brusley et dans laquelle ledit Père Gerberon prioit ledit évesque de ne pas censurer le *Miroir de piété*... parce que ledit évesque a approuvé d'autres ouvrages dudit Gerberon... (Un moine) de Saint-Germain-des-Prez avoit escrit au Père prieur de Saint-Lucien de Beauvais, appelé dom Bougier, qu'il y avoit beaucoup de dangers pour Rigberius et pour le grand Pan, mais qu'il y en avoit encore beaucoup plus pour Rigberius, sous lequel nom de Rigberius on entendoit parler du Père Gerberon, et sous le nom de grand Pan du prieur de Beauvais; dit ledit déposant qu'alors ledit Père Gerberon se retira de Corbie et fut le lendemain à Amiens... Le prieur lui avoit dit que le Père Gerberon appréhendoit l'affaire de Wantier... à cause d'une certaine lettre où le Roy estoit désigné par le mot d'Africain et le pape par celui de Saint-Benoist¹.

L'affaire traîna peu de temps, bien que nous retrouvions encore un interrogatoire de Le Noir, du 17 octobre 1683, où il s'agit toujours de Gerberon. Le Noir fut d'ailleurs plus que discret. Interrogé :

S'il ne sçait point que le P. Gerberon est autheur du livre qui a pour titre le *Miroir de la piété chrétienne* — a dit ne point le savoir et que, quand il le sauroit, il croit n'estre point obligé de nommer chaque autheur qu'il croit catholique et homme de bien dans un temps où il voit que la persécution est ouverte par la domination épiscopalle contre beaucoup de gens qui ne sont entrepris que pour avoir soutenu les intérêts de la foy et du Roy².

C'est qu'à cette époque le procès de Gerberon n'était pas terminé. Il ne le fut jamais, ce semble. Dès le 15 mars 1683, Dubois avait été condamné aux galères pour cinq ans et Bordin, chanoine de Séez, aux galères perpétuelles. Commission était donnée à M. de La Reynie

pour faire le procès au P. Gerberon, bénédictin de l'abbaye, auteur d'un livre et de libelles diffamatoires, et à ses complices nommés : le P. Brusley, religieux de l'abbaye de Corbie, le P. Antoine Fournel, le P. Joseph Govicquet, de ladite abbaye, le P. Louis Seroux,

1. Ms. de l'Arsenal 10386, fol. 3 r°.

2. Ms. de l'Arsenal 10387, information contre Le Noir, fol. 3 r°.

de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prez¹, tous prisonniers à la Bastille, à l'exception du Père Gerberon qui s'est sauvé, et encore d'autres particuliers dont cinq filles ou femmes² et plusieurs autres moines de ladite abbaye de Corbie autres que ceux ci-dessus nommés³. S. M. a commis le v[icomte] de La Reynie et les officiers du Ch^{lé} pour faire et parfaire le procès audit Gerberon et à ses complices jusqu'à jugement définitif⁴.

En fait, le fugitif, qui seul était vraiment visé, ne fut pris qu'en 1703. Le sort des autres, dénonciateurs ou victimes, importait peu, et ils quittèrent vite la Bastille ou les autres prisons⁵. Pour Gerberon, il mit le comble à la colère de Seignelay en publiant son *Manifeste*. Le ministre écrit de Versailles à M. de La Reynie le 15 février 1683 :

Je vous envoie la lettre que le P. Gerberon m'a écrite, dans laquelle vous trouverez le même esprit d'opiniâtreté qui lui inspire les mauvais ouvrages qu'il a faits. Le Roy veut que vous fassiez toutes les diligences nécessaires pour empêcher la distribution des imprimés de cette lettre, dont les religieux qui sont à Saint-Maur vous ont donné avis, et S. M. désire que vous acheviez promptement ce procès, afin qu'il puisse être bientôt jugé⁶.

Malgré Seignelay, la lettre courut en France et par le monde. Dom Durand la signale dans une lettre envoyée de Rome à dom Bulteau le 27 juin 1683 :

J'ai eu de la joie que tous les coupables de ces méchants libelles aient été punis... Il avait couru un bruit qu'un nommé Gerb^{***} en était soupçonné... On a vu ici, à Farnèse, un manifeste que je n'ai pu voir; mais M. Diroys m'a dit qu'il n'y avait ni esprit ni jugement⁷.

Ce manifeste, dont il existe plusieurs exemplaires dans les

1. Ancien prieur de Corbie.

2. Les cinq dont il a été question plus haut.

3. Ms. de l'Arsenal 10386, fol. 1 r^e et v^e. Extrait des « faits particuliers », 28 août 1682, 4 mars 1683.

4. *Ibid.*, feuillet petit.

5. *Ibid.*, mss. 10386-10387, ordre de sortie des Pères le 6 mai, sauf du P. Seroux le 30 mai. Le sort des autres nous est inconnu.

6. Ravaisson, p. 60.

7. Ravaisson, p. 65.

bibliothèques de France, ne manquait cependant ni d'intelligence ni de fermeté¹. Nous n'en donnons que les extraits utiles :

Manifeste pour dom Gabriel Gerberon, religieux et sous-prieur de l'abbaye de Corbie, adressé à M. le marquis de Seignelay, ministre et secrétaire d'État, 1683 : Monsieur, je viens d'apprendre que, m'étant retiré sur les conseils de l'Évangile qui permet de fuir à ceux qu'on persécute pour la justice, on me fait mon procès par contumace... C'est, Monsieur, pour obéir à cette assignation autant que je le puis et que je le dois, que je viens devant vous, non pas en personne, mais par cette lettre, qui est une déclaration finale de ma conduite².

Après avoir exposé la situation, dénoncé ses calomniateurs et protesté contre les injustes calomnies, il en arrive à sa doctrine :

Ils (ses ennemis) se sont servis des accusations sur lesquelles ils voyent qu'on met à la Bastille tant de prestres comme des ennemis de la religion et de l'État. Et d'ailleurs, puisque tous ceux qui les connaissent les croient très innocens et très vertueux, je ne me saurois croire moins criminel qu'eux³... On m'accuse d'être un janséniste et d'être un antirégaliste, et peut-être d'avoir eu quelque part aux écrits qu'on a faits contre M. l'archevêque de Paris. C'est donc sur ces trois chefs que je dois répondre.

Quant au premier, vous ne prétendez pas, Monsieur, que je vous en rende compte comme à mon juge. Vous sçavez trop bien que ce point est purement ecclésiastique et de doctrine, et que ce n'est point aux Juges séculiers d'en connoître. Je n'y répond donc que pour m'expliquer de ma foy sur cette matière, ne craignant pas de la confesser devant les tribunaux, mesme devant les tribunaux de la terre⁴.

Je vous déclare donc en premier lieu que, sans m'embarrasser de ce qu'on entend par jansénisme, dont S. M. avoit défendu de parler, j'ay toujours condamné et je condamne encore de cœur et de bouche les cinq propositions données dans tous les livres où elles se

1. Bibl. d'Avignon, ms. 1875; Orléans, ms. 1072; — Bibl. nat., ms. 13346, fol. 445-446; — bibl. Sainte-Geneviève, ms. 1541, beaucoup plus lisible avec des variantes.

2. Bibl. nat., ms. 13346, fol. 445 r° et v°.

3. *Ibid.*, fol. 446 v°.

4. *Ibid.*, fol. 447 v°. Gerberon gardera jusqu'à la fin cette attitude en ne cédant qu'à l'autorité religieuse.

trouvent¹, comme elles sont condamnées par l'Église. Tout ce que j'ay dit et dicté dans les livres de théologie que j'ay donnés et ce que j'ai dit dans les prédications et les instructions publique le peut témoigner...

Je déclare en deuxième lieu que je n'ay jamais eu de commerce ny connu aucun théologien qui ne les condamnast aussi très sincèrement, autant qu'il m'a paru et que je le dois croire...

Je déclare en troisième lieu que tous ceux que j'ay eu l'honneur de connaître m'ont toujours paru très attachez et fidèles au Roy² et très soumis à toutes les définitions de l'Église.

Je déclare en quatrième lieu que ce n'est ny par caprice, ny par cabale, ny par nul égard humain, mais par la miséricorde de Dieu, par la lecture de l'Écriture sainte et de saint Augustin et des autres saints Docteurs qui l'ont suivi que je suis entré dans les sentiments³ de la grâce dont je veux bien m'expliquer.

Je crois 1^o que Dieu veut sauver tous les hommes comme l'enseigne saint Paul au sens que saint Augustin et les autres saints Pères l'ont entendu et expliqué.

Je crois 2^o que J.-C. est mort pour tous les hommes, comme le déclare le même apôtre, dans le sens que saint Augustin et les autres saints Docteurs l'ont entendu, et que J.-C. n'est pas mort seulement pour le salut des prédestinez, mais encore pour tous les réprouvez qui ont reçu quelque grâce qui ne leur a esté donnée que par les mérites et la mort de Jésus-Christ⁴.

Je crois 3^o que tous les hommes, excepté celui qui est homme et Dieu, ayant mérité par le péché du 1^{er} homme d'estre damnés et de ne recevoir jamais aucune grâce, quand Dieu veut donner sa gloire et sa grâce à quelques-uns, c'est par sa très pure miséricorde et non en vue de leur⁵ mérite, et s'il abandonne les autres sans leur donner les secours qui leur seroient nécessaires⁶, c'est avec justice, et ils n'ont nul⁷ sujet de se plaindre et de l'accuser.

Je crois 4^o que, néanmoins, nul de ceux qui ont l'usage de la rai-

1. C'est l'attitude janséniste. Pour le parti, les cinq propositions ne sont pas dans Jansénius. Cf. la discussion de Rome en 1652 sur les cinq propositions, *Hist. générale du jansénisme*, par l'abbé *** (Gerberon), chez Louis de Lorme. Amsterdam, 1700, t. II, p. 41 et suiv.

2. Et à l'État (ms. Sainte-Geneviève).

3. Que j'aye (ms. Sainte-Geneviève).

4. C'est cette grâce qui séparait les adversaires.

5. Fol. 447 v°.

6. Pour se sauver (ms. Sainte-Geneviève).

7. Fol. 448 r°.

son n'est sauvé par ses bonnes œuvres et que nul n'est abandonné de Dieu ni damné que pour ses péchez...

Je crois 5^e que nul n'est sauvé que celui que Dieu veut absolument sauver, et que nul de ceux que Dieu veut absolument sauver ne se damne.

Je crois 6^e que Dieu a choisi de toute éternité par sa seule miséricorde et non par la vœue de leurs mérites tous ceux qu'il a destiné de sauver et qu'il laisse justement les autres dans la masse du péché et dans la damnation.

Je crois 7^e que Dieu donne à tous ceux qu'il a choisi des secours par la force desquels ils sont infailliblement sauvés.

Je crois 8^e que c'est Dieu qui fait en nous par sa grâce la bonne volonté et la bonne action, c'est-à-dire que c'est la grâce de J.-C. qui nous fait fuir le mal et vouloir et faire le bien.

Je crois 9^e que sans cette grâce, qui nous fait invinciblement fuir le mal et vouloir et faire le bien, nous ne saurions éviter le péché ni faire aucun bien comme nous le devons.

Je crois 10^e qu'outre cette grâce il y en a même d'intérieures auxquelles on résiste en ne faisant pas le bien auquel elles excitent¹.

Je crois 11^e que la grâce qui nous fait vouloir et faire le bien ne nous oste point notre liberté, mais que nous voulons et faisons librement le bien que la grâce nous fait vouloir et faire. Comme aussi nous ne péchons jamais que très librement, et il ne suffit pas pour être libre de n'être pas contraint², mais il faut ne pas agir par la nécessité de la nature.

Je crois 12^e que cette grâce, sans laquelle nous ne pouvons éviter le péché ni faire aucun bien, n'est pas donnée à tous ni toujours, que néanmoins les commandements³ ne sont pas impossibles, mais que la grâce qui est nécessaire pour les accomplir se donne à tous ceux qui la désirent et la demandent comme ils doivent.

Voilà, M^r, ma créance... C'est cette créance que saint Augustin veut que tiennent tous ceux qui veulent être chrestiens. Si le monde en fait un crime, et si c'est pour ce crime qu'on me fait mon procez sans s'en expliquer, j'avoue que je suis criminel et que je dois être condamné, mais c'est à l'Église d'en juger, et elle en jugera bien autrement...⁴.

1. Cf. la discussion avant la paix clémentine dans l'*Hist. du jansénisme*, t. III, p. 46 et suiv.

2. Gerberon refuse après Jansénius la liberté d'indifférence.

3. De Dieu (ms. Sainte-Geneviève).

4. Cf. fol. 448 v^o.

Pour la Régale, il est vrai que je n'ai jamais cru que ce soit un droit de la couronne, mais je ne m'en suis jamais expliqué que dans les conversations... Je n'ay jamais pensé que ce fust une révolte ni une rébellion ny s'élever contre les puissances que de s'affliger et témoigner de la douleur des maux de l'Eglise qui est notre mère; on s'en afflige parce qu'on est sujet et qu'on ne doit pas s'élever¹.

Quant aux écrits qui ont paru contre M. l'archevêque, je n'y ai nulle part et je n'en sçais ni les auteurs, ni les distributeurs, ni les imprimeurs, et on ne prouvera jamais que je m'en sois mêlé...

C'est, M^r, avec toute la sincérité de mon âme que je vous déclare toutes ces choses et que je m'en explique. Si on en dit d'autres contre moi, j'ose affirmer que ce sont de pures calomnies et qu'on surprend la religion de S. M. pour détruire celui qui n'a jamais manqué et ne manquera jamais à ce qu'il doit à son Roy, et qui vous supplie de vous permettre de se dire, tout fugitif qu'il est,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

F. Gabriel GERBERON².

Ce 15 janvier 1683.

De 1683 à 1690, Gerberon demeure en Hollande. Il écrit sans arrêt et semble inépuisable³. Parmi les nombreux écrits dont il ne signale lui-même qu'une partie et qui visent toutes sortes de questions, mais où réapparaît à chaque instant le sujet de la grâce et de la liberté⁴, le plus intéressant est : *l'Eglise de France affligée*, publiée en 1688 à Cologne chez Pierre Le Vray, sous le pseudonyme de François Poitevin. L'auteur y plaide avec chaleur la cause de tous les jansénistes persécutés : « Je composai encore », dit-il, « le livre intitulé *Anselmus per se docens*, qui ne contient que les textes de ce saint touchant la volonté de Dieu, la grâce et la liberté »; l'opuscule fut imprimé à Delft⁵. Gerberon lutte à la fois contre les Jésuites et les calvinistes, avec lesquels il n'entend pas être confondu. *L'Examen des préjugés de M. Jurieu contre l'Eglise romaine*⁶ est de 1690. Les

1. Fol. 449 r^e (var. du ms. Sainte-Geneviève : on s'en afflige parce qu'on est chrétien et on se contente d'en gémir parce qu'on est sujet et qu'on ne doit pas s'élever).

2. *Ibid.*, fol. 449 r^e.

3. Cf. de Lama, *op. cit.*, p. 31.

4. *Les Aventures*, fol. 69 et 70.

5. *Ibid.*, fol. 69 v^e.

6. Par l'abbé Richard, Paris, Josse. Vendu à Leyde chez Godfroy Van der Sterre, marchand libraire, 1690.

Reflexions sur le plaidoyer de M. Talon, qui sont une défense de la papauté, paraissent dès 1688. L'avocat général Talon, à propos d'une bulle d'excommunication lancée après l'entrée de Lavardin à Rome, avait déclaré en plein tribunal « qu'Innocent XI était le protecteur des jansénistes¹ ». Le factum de Gerberon eut un succès dont nous trouvons un écho dans une lettre envoyée de Rome par dom Cl. Estiennot à Mabillon le 4 mai 1688 : « Il paraît une réponse au plaidoyer de M. Talon : *Maledictum pro maledictis* ; elle est forte et bien écrite². » Gerberon publie des ouvrages dans toutes les langues, en latin par ordre de l'évêque de Castorie, Jean de Neercassel, en hollandais, en flamand, en français. Il collabore avec Arnauld.

« En 1689, ayant appris que la guerre était déclarée entre la France et la Hollande, pour y pouvoir demeurer en sûreté je me fis », déclare Gerberon, « recevoir bourgeois de Rotterdam³. » Il prend le nom d'Augustin Kergré⁴. Mais, en 1690, il part pour Bruxelles : « Je craignais », dit-il, « que le sieur Jurieu, contre qui j'avois écrit, n'excitât quelques persécutions contre moi, et l'air m'y étoit contraire, y ayant été plusieurs fois très malade⁵. »

De 1690 à 1703, il déploie une ardeur incroyable. Il attaque spécialement les Jésuites et l'archevêque de Malines, qu'il accuse de s'être fait leur homme-lige en imposant le formulaire⁶. Il poursuit en cour de Rome le P. Estrex, jésuite ; celui-ci est condamné, mais Gerberon est condamné à son tour pour son livre : *Traité historique sur la grâce et la prédestination*, par l'abbé de Saint-Julien (Paris, 1699). Le même ouvrage avait été publié en latin chez Muguet, sous le pseudonyme de du Chêne. « Le nom du Chêne ne l'a pas préservé de la foudre du Vatican⁷. » Dans ses aveux de Malines, Gerberon a prétendu que le changement de disposition dans le livre de 1699 avait sauvé celui-ci de la condamnation⁸. Les *Œuvres de Baius*, éditées également sous les initiales A. P., à Bruxelles, chez Friex, et à Cologne, chez Bal-

1. Cf. de Lama, p. 97. Le factum fut publié à Cologne.

2. *Correspondance de Mabillon et de Montfaucon*, par Valéry, Laffitte. Paris, 1846, t. II, p. 146.

3. *Les Aventures*, fol. 69 v^o.

4. Jugement de Malines, ms. Sainte-Geneviève 1883, fol. 117.

5. *Les Aventures*, fol. 71 r^o.

6. *Ibid.*, fol. 70 v^o.

7. Arch. nat., L 14, n^o 4, jugement de Malines, p. 55.

8. *Ibid.*, p. 28.

thazar d'Egmont, eurent plus de retentissement¹. Il est vrai que Gerberon avait mis en valeur celui qu'il appelait « le plus excellent théologien de ces derniers temps² », le précurseur de Jansénius. Nous pouvons signaler ici le *Dialogue entre Anselme et Boson*, sur des difficultés proposées par Boson et résolues par Anselme. Gerberon a adapté des textes tirés surtout du *De Casu*, avec une insistance particulière sur le sort des enfants morts sans baptême³, et il tire à lui le système de saint Anselme sur la grâce. En 1698, il prend la défense de Fénelon, dans deux lettres à l'évêque de Meaux. Ces lettres, l'une suivie du traité de saint Bernard, *De la grâce et du libre arbitre*; l'autre accompagnée de deux livres de saint Augustin et d'un dialogue de saint Anselme, traduits nouvellement en français par le sieur du Longbois, sont signées R. A. et ont été attribuées à René Angevin. Mais Gerberon les a formellement avouées, lors du procès de Malines⁴. Il s'accorde avec Fénelon sur la doctrine du pur amour⁵. Le *Nécrologe* nous donne à ce sujet une piquante anecdote :

Le Père de Colonia, jésuite, dans sa bibliothèque janséniste dit avoir entre les mains une lettre de dom Gerberon, dans laquelle il offroit à M. de Fénelon, a... de Cambrai, cent plumes pour le défendre s'il vouloit distinguer avec les jansénistes le fait du droit. Un écrivain comme le P. Colonia, qui cite à faux des écrits publics que tout le monde peut consulter, mérite-t-il d'être cru, lorsqu'il cite une lettre qui n'est connue que de lui seul⁶?

Nous ignorons qui a raison. En tout cas, une lettre de Fénelon, plutôt dure pour Gerberon, indique peu de reconnaissance en face d'un tel zèle⁷.

Gerberon n'aurait peut-être pas été troublé dans son exil, si

1. L'éditeur est imaginaire (Lama, p. 3).

2. *Les Aventures*, fol. 70 r°.

3. Cf. *Anselmus per se docens*, p. 4 et 5, 33, 74. Cf. notre ouvrage : *Gerberon, éditeur janséniste des œuvres de saint Anselme*. Paris, A. Picard, 1920, p. 83.

4. Cf. Bibl. nat., imprimés, inventaire D 19068 (cinq pièces). La deuxième pièce est éditée à Toulouse, chez Denys de S. Saturnin, 1698; la cinquième pièce à Cologne, chez Pierre Marteau, 1699 : toutes deux sont reconnues par Gerberon (Arch. nat., ms. L. 14, n° 4, impr. p. 60 et p. 30).

5. Cf. la cinquième pièce, p. 25.

6. Cf. *Nécrologe*, fol. 817, et dom Tassin, p. 350.

7. Lettre de Fénelon, 4 juin 1703, à M. de Langeron (Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. VI, p. 175-176); *Œuvres de Fénelon*, t. VII, p. 454.

l'affaire du *Problème ecclésiastique* n'avait attiré de nouveau sur lui l'attention du pouvoir royal. Il s'est défendu nettement d'avoir écrit : *le Problème ecclésiastique proposé à M. l'abbé Boileau*¹; cet ouvrage, qui suscita la fureur de Louis XIV et de son entourage, peut être attribué à dom Thierry de Viaixnes, car on le trouva dans les papiers de ce dernier « rayé et corrigé de sa main »². On accusait les Jésuites; le P. Daniel, de la Compagnie de Jésus, écrivit à Mgr l'archevêque de Paris pour se disculper d'être l'auteur de cet écrit (1699). On suspectait également les prêtres de la Mission, les Bénédictins et Gerberon lui-même. Mgr de Noailles, le successeur de François de Harlay comme archevêque de Paris, voulait à toute force trouver un coupable. C'est ce dont témoigne cette lettre de M. Hébert, prêtre de la Mission, à Mgr de Noailles³ :

Je crois être obligé d'informer Votre Grandeur d'une conversation que j'ay eue avec le P. du Poncet, notre prédicateur... Il me dit, Monseigneur, qu'il y avoit parmi les Jésuites une grande alarme sur cette affaire, qu'ils estoient très mortifiés qu'on les en soupçonnât, qu'il n'y avoit pas un seul jésuite qui ne les désapprouvât et ne condannât ce libelle, qu'on faisoit parmi eux toutes les recherches possibles pour en découvrir l'auteur, que le Père Dez était resté à la maison professe exprès pour examiner ce qu'on pouvoit dire de cette affaire pour en conférer avec le P. de La Chaize et prendre avec luy toutes les mesures en cas qu'on découvrit celui qui l'a fait pour donner à V. G. toute la satisfaction qu'elle peut souhaiter, et qu'il n'avoit point pour ce sujet commencé les visittes, voulant se donner tout entier à cette découverte; qu'on estoit résolu de chasser de leur Compagnie celui qui seroit connu avoir composé cette méchante pièce, et qu'enfin ils donneroient des marques publiques de leur profond respect pour V. G., à qui on avoit de grandes obligations, comprenant parfaitement bien qu'ils se feroient un tort infiny de s'écarter de leur devoir. Voilà, Monseigneur, ce que ce bon Père m'a dit. Je suis sûr qu'il ne l'a pas fait sans dessein. Je ne sçay s'il n'avoit pas aussi chargé l'abbé du Bois de m'en parler, parce qu'il m'est venu dire aujourd'hui à peu près la même chose. Je suis, etc.⁴.

Le 17 décembre 1703, Mathieu Petitdidier, de la congréga-

1. Arch. nat., L. 14, n° 4, impr. fol. 19, p. 2, ch. VII.

2. *Ibid.*, L. 14, n° 4, ms. fol. 49 v°.

3. Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 2533, fol. 2 et 3; Versailles, 4 mars 1699.

4. *Ibid.*, fol. 3.

tion de Saint-Vanne, prieur de Saint-Mihiel, se défendait encore d'avoir fait le libelle¹. Le P. Chappe, le délateur déjà cité, dénonçait tranquillement Gerberon² à l'archevêque de Paris :

Je diray sous le secrez que dom Gabriel Gerberon est l'auteur du *Problème* et de quantité d'autres libelles... Les supérieurs... le firent évader dans les Pays-Bas espagnols, où il a travaillé depuis et travaille encore sur les mémoires qu'on lui envoie de Paris et d'ailleurs. Je ne sçay point son nom de guerre ni le lieu de sa demeure ordinaire : je croy pourtant qu'il loge dans un hospice appartenant au monastère de Corbie, proche de la ville d'Oudenarde. Il fait imprimer ses ouvrages à Gand, à Bruxelles, ou quelquefois en Hollande et on les fait passer en France par les moines qui sont au prieuré de Fives, près de la ville de Lisle. Celui qui pourra les surprendre aura l'auteur et le magasin de libelles dont on tireroit bien des lumières. Il faut du tour et de l'adresse pour faire cette capture, et V. G. pourroit bien apprendre qu'elle donne sa confiance à des moines qui en abusent. Si elle me fait connoître que mon avis lui agréé, je pourray lui en donner d'autres de conséquence... Il y a vingt ans que je me sacrifiai pour le service du Roy contre les moines. J'ay depuis esté partout sans que personne ait rien fait pour moi. Je suis vieil et pauvre, Aubrac³ m'a ruiné. Si V. G. me fait ou me procure quelque charité, je luy en seray très obligé et très reconnaissant devant Dieu.

Malgré cette délation, Gerberon resta encore insaisissable. Il n'était pas complètement innocent. S'il n'avait pas écrit le *Problème*, il était l'auteur de l'*Apologie pour le problème ecclésiastique, avec la Véritable solution contre la solution des divers problèmes*, etc., publiée par François Gérard, docteur en théologie⁴. « Le nouveau problème », disait-il, « est de savoir à

1. Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 2533, fol. 6 et 8.

2. *Ibid.*, lettre à M. de Noailles, datée de Clermont en Auvergne, 7 décembre 1699, fol. 5.

3. Allusion aux nombreux procès du P. Chappe. Aubrac, diocèse de Rodez, possédait une domerie, mal administrée par des religieux hospitaliers dont le supérieur était appelé dom d'Aubrac. Le cardinal de Noailles, à qui la domerie fut donnée, remit de l'ordre dans cette maison. Son frère, Louis-Antoine, évêque de Châlons, qui l'obtint à son tour, acheva l'œuvre et établit à Aubrac des religieux augustins. Les services du P. Chappe contre les moines sont une allusion aux affaires de Chezalbanoist citées plus haut.

4. L'*Apologie* fut publiée avec le « Problème ecclésiastique proposé à M. Boileau de l'archevêché de Paris : A qui l'on doit croire de M. Louis-Antoine de Noailles, évêque de Châlons en 1680, ou de M. L. A. D. N., archevêque de Paris en 1695? » (Cologne, Pierre Marteau, 1699).

qui on doit attribuer le problème ecclésiastique, aux molinistes ou à leurs adversaires. » Le fait est que, dans la situation confuse où l'on se trouvait, les uns et les autres étaient mécontents du pouvoir. Au procès de Malines, Gerberon a avoué avoir écrit cet ouvrage, mais non l'avoir édité¹, d'autres s'en étaient chargés pour lui. Il parut d'ailleurs à Cologne, en 1699 et 1700, toujours chez Pierre Marteau, deux autres ouvrages similaires que signale dom Tassin², et qui ne sont pas de Gerberon.

A cette époque, le moine exilé, protégé d'ailleurs par le droit d'asile, restait libre et ne se cachait guère. Il correspondait avec tous les chefs jansénistes. Il avouera son commerce de lettres avec Hegidius de Witte, Hugues de Van Hussen, Erkel, André Van der Schuer, suspects de jansénisme, avec le P. Quesnel, de Hondt, Van Hamme, oratoriens³, avec le fameux comte de Trévillé, qui lui avait demandé en vain de brûler sa correspondance⁴. Arnauld était mort en 1694, en désaccord probable avec le Bénédictin, qui avait publié sous le nom d'Hubert, S. T., les *Notationes brevissimae in notionem humanae libertatis ab Antonio Arnaldo, doct. Sorb., delineatam per Hubertum S. T. licentiatum*⁵, et un ouvrage analogue en français où il maintenait la confusion janséniste du libre et du volontaire comme conforme aux doctrines de saint Augustin, surtout de saint Anselme et de saint Bernard, alors qu'Arnauld en était revenu à la conception du libre pouvoir de choisir des thomistes. Dom Tassin signale sur le même sujet une lettre écrite sous le nom d'*Un jésuite de Paris à un jésuite de Flandre*⁶.

En 1700 paraît l'*Histoire générale du jansénisme*⁷, si durement traitée par Sainte-Beuve; puis ce sont les *Lettres de Cornelius Jansenius et de quelques autres personnes à M. Jean du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, avec des remarques historiques et théologiques*, par Fran-

1. Arch. nat., L. 14, n° 4, procès de Malines, impr. § 101, et n° 4, p. 262.

2. Dom Tassin, p. 349. D'après Le Roy, *la France et Rome de 1700 à 1715*, le *Problème ecclésiastique* est à peu près certainement du P. Doucin, jésuite, qui se serait vengé du cardinal de Noailles et aurait servi les intérêts de la Compagnie, p. 59-60.

3. Arch. nat., L. 14, n° 4, procès, impr. p. 36.

4. *Ibid.*, fol. 22.

5. *Ibid.*, avoué par Gerberon, impr., art. 57 et n° 9, p. 30-32.

6. Dom Tassin, p. 342.

7. *Histoire générale du jansénisme*, par l'abbé *** , chez Louis de Lorme. A Amsterdam, 3 vol., 1700.

çois du Vivier¹. L'avertissement indique clairement le but de l'éditeur :

L'on est redevable de ces lettres aux RR. PP. Jésuites qui eurent soin de les ramasser quand le Roy donna ordre à ceux qui s'étoient saisis de tous les papiers de M. de S.-Cyran, lorsqu'on l'avoit arrêté prisonnier, de les lui rendre tous. On leur seroit parfaitement obligé s'ils les avoient données entières et sans en rien retrancher... Ils les ont mises entre les mains d'un certain de Préville (le R. P. François Pintereau) qui les a gâtées par des remarques pleines d'injures qui ternissent plus la gloire de la Société dont il défend mal les intérêts que celle de ces deux grands hommes qu'ils s'efforcent de faire passer pour ennemis de l'Église... parce qu'il a cru qu'ils n'ont point été amis de la Compagnie, l'un s'étant déclaré pour la hiérarchie de l'Église et l'autre pour la vraie grâce de J.-C.².

Dans un autre ouvrage : *Remontrance charitable à M. de Ciccé*³, Gerberon s'en prenait encore aux Jésuites et défendait contre eux le jansénisme :

On vous demandera quel est le jansénisme que vous traitez d'erreur et de nouveauté. Si vous répondez que c'est l'hérésie que le Saint-Siège a condamnée dans les cinq propositions et attribuée à Jansénius, l'on vous accordera que le jansénisme pris dans ce sens n'étant qu'un pur fantôme, il n'a pu, en effet, passer au delà des mers⁴. Que si vous prétendez que le jansénisme consiste à soutenir la nécessité d'une grâce victorieuse par elle-même pour toutes les actions de la piété chrétienne, on vous avouera que c'est effectivement le sien et la doctrine de M. Jansénius, et que par conséquent ce jansénisme est réel et effectif⁵.

Gerberon publiait même des vers, à propos de l'assemblée du clergé de 1700 « qui a déclaré que le jansénisme n'est pas un

1. A Cologne, chez Pierre le Jeune, 1702.

2. *Ibid.*, p. 2.

3. Avec quelques *Réflexions sur la censure de l'assemblée du clergé de 1700*, par dom Gabriel Gerberon, moine. A Cologne, chez Pierre Marteau, 1700.

4. Il s'agissait de savoir si les missionnaires de Chine pouvaient enseigner le jansénisme. Cf. p. 10 : « Le jansénisme », disait M^{re} de Maintenon, « n'étoit point un fantôme; c'est une erreur qui dure depuis longtemps et qui s'est bien étendue » (Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. VI, p. 181).

5. *Remontrance*, p. 11.

phantôme », et, si ces vers ne suffisent pas à consacrer le talent poétique du Bénédictin, ils prouvent au moins la ténacité qu'avaient les jansénistes à défendre ou à propager leur doctrine par tous les moyens :

Quelle tradition ou bien quelle Écriture
Peut avoir révélé cette décision
Qu'une ombre qui n'est rien, qui subsiste et qui dure,
N'est pas un vain Phantosme ou une fiction ?
Plustôt qu'un Phantosme ait quelque réalité,
Comme notre clergé l'a déclaré en forme,
Ne pourra-t-on pas dire en toute vérité
Qu'il faut que ce clergé ait rêvé ou qu'il dorme ?
Voilà que nos Prélats, par un fâcheux destin,
En faisant d'un Phantosme une erreur effective,
Déclarent aujourd'hui le dogme d'Augustin
Hérétique en Jansens, par loi définitive¹.

Ainsi Gerberon se mêle de tout, et même de commettre de mauvais vers. Mais cette effrayante production, dont nous n'avons donné que des fragments, se termine en 1703.

L'exilé vivait à Bruxelles, libre et indépendant, ayant comme voisin et ami le P. Quesnel :

Un jour, dit-il, j'allai de Bruxelles à Maastrich, ou je donnai à rentes viagères tout l'argent que j'avois reçu de la charité de quelques personnes de piété. Cette rente, qui est de 360 florins, a été jusqu'à présent très bien payée, et M^{lle} Van Bout, fille dévote chez qui je logeois à Bruxelles et qui a eu soin de mes affaires et de payer tous les frais de mon procès contre l'archevêque l'a reçue².

Malheureusement, le roi d'Espagne était le petit-fils de Louis XIV et s'entendait avec lui dans la lutte contre le jansénisme. Bruxelles cessait d'être un asile sûr, et Gerberon se méfiait. Il ne pouvait croire cependant que Philippe V le livrerait à la France et que son amitié pour le P. Quesnel serait la cause indirecte de sa perte.

Nous tenons le récit de l'arrestation de Gerberon de deux sources : 1^o du moine lui-même ; 2^o de Fr. Léonard de Sainte-

1. Arch. nat., L. 14, n^o 4, jugement de Malines, impr., p. 34-2.

2. *Les Aventures*, fol. 71.

Catherine de Sienne, augustin déchaussé, qui a noté tous les événements¹ :

L'an 1703, au mois de may, raconte Gerberon, un libraire de Bruxelles me dit qu'il sçavoit d'un chanoine que la Cour avoit résolu de faire arrêter le P. Quesnel et le sieur Brigod. J'allai incontinent leur donner avis. Le sieur Brigod en parla au père de ce libraire qui lui dit que son fils étoit un étourdi; de sorte que ces Messieurs ne se mirent plus en peine de ce que je leur avois dit; mais ce jeune libraire m'assura derechef que ce qu'il m'avoit dit étoit très certain, et j'allai une seconde fois les avertir, mais ils ne profitèrent point de tous ces avertissements; si l'on m'en avoit donné le moindre, je me serois retiré².

Fr. Léonard note de son côté, le 10 juin 1703 :

Les Pères Gerberon³, retiré dans les Pays-Bas en 1682, et Quesnel, de l'Oratoire de Paris, aussi retiré dans le même pays vers l'an 1670 pour n'avoir pas voulu signer le formulaire, furent arrêtés tous deux le 30 may 1703 à Bruxelles (desguisez) et menez dans les prisons du palais de M. l'archevêque de Malines par ordre du roy d'Espagne. On se saisit en même temps de tous leurs papiers, monnaies, lettres, etc.⁴, et l'on arrêta le s^r Brigod, de Lisle en Flandres, qui servoit d'écrivain au P. Quesnel. On dit que l'ordre de Sa Majesté Catholique dit de les faire garder en prison perpétuelle.

On dit qu'il y a plusieurs Jésuites qui visitent et examinent leurs papiers, et que de ceux qui regardent l'Estat ou la Religion on fera des copies; une pour envoyer au pape, l'autre au Roy, et la troisième à Sa Majesté Catholique.

Les amis de ces pieux hommes trouvent fort à redire que l'on ayt mis leurs papiers en la main des Jésuites de France. Du 17 juin⁵ : L'on a déjà bien trouvé de l'intrigue dans leurs papiers. On prétend qu'il y a de quoy les convaincre d'avoir excité ou fomenté les troubles d'Hollande entre les catholiques et l'on reconnoist par quelques escripts qu'ils étoient bien aises des progrès des armées hollandaises.

On prétend que plusieurs personnes de Paris et même de distinction sont fort intriguées de ce que ces deux Pères sont arrêtez pri-

1. Arch. nat., L. 14, n° 4, poursuites contre les PP. Quesnel et Gerberon dans les Pays-Bas, 1704.

2. *Les Aventures*, p. 71 r°.

3. En marge : « Il fut pris chez M^{lle} Van Bount. »

4. Arch. nat., L. 14, n° 4, recueil de Léonard, fol. 2. En marge : « On dit qu'il y en a de feu M. Arnauld et que c'est le P. Quesnel qui les avoit. »

5. Fol. 2 v°.

sonniers et leurs papiers saisis, à cause de quelque communication-correspondance.

On dit qu'il y a quelques-uns du commun d'évadez d'ici.

On ne les laisse parler à personne. On dit à ceux qui s'empressent de les voir qu'ils en auront la liberté, après qu'ils auront été interrogés.

M. l'archevêque de Malines, qui s'est rendu à Bruxelles, les traite fort honorablement. On dist même qu'il les fait manger avec luy. J'ay de la peine à le croire.

On m'a dit qu'ils étoient détenus chacun dans une chambre séparée, sans papier, encre, ni plumes.

Le bruit dit que parmy les papiers saisis on en a trouvé qui concernoient le cas de conscience signé en 1702 par quarante docteurs de la Sorbonne et qui a fait du bruit. On croit que c'est l'histoire du cas de conscience avec leurs notes et réflexions¹.

Du 7 juin : Il y a quatre commissaires pour les interroger, trois ecclésiastiques et un séculier, président de Bruxelles².

Du 17 juin : Le P. Gerberon. Il crie miséricorde et demande qu'on le traite décemment. Il avoue qu'il est l'auteur de plusieurs escrits, etc., en faveur du party. Il a bien soixante-quinze ans environ³.

Le 1^{er} juillet : On dit qu'on a trouvé à Bruxelles chez un particulier, dans un grenier, deux coffrets pleins de papiers appartenant aux PP. Gerberon et Quesnel cachés dans un amas de bled. On espère trouver là dedans quantité de mémoires touchant la conduite et les brouilleries que le party des jansénistes a causé dans les Pays-Bas.

Les jansénistes sont ravis de ce qu'on a trouvé dans ces papiers l'*Histoire Jesuitiq.*, faite par M. Arnaud, docteur⁴.

Sur la fin d'aoust : On dit que le P. Gerberon a reconnu l'official de Malines pour lui juger l'affaire dans la prison⁵.

Le 9 août 1703, Fr. Léonard annonce de Paris l'arrestation de dom Thierry de Viaixnes, de la congrégation de Saint-Vanne : « On affirme qu'on a trouvé dans ses papiers l'original du *Problème ecclésiastique*, rayé et corrigé de sa main⁶. »

1. *Ibid.*, fol. 2 v°. Il s'agit du *Cas de conscience*, de M. Eustace. Il fut condamné en 1703. M. Vivant, vicaire général, fut lui-même sur le point de le signer (Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. VI, p. 169).

2. Arch. nat., L. 14, n° 4; *Ibid.*, fol. 2 v°.

3. *Ibid.*, fol. 3.

4. *Ibid.*, fol. 5.

5. *Ibid.*, fol. 3.

6. *Ibid.*, fol. 49 r° et v°. Nous avons vu que Viaixnes en était l'auteur possible (*Catal. Jansen.*, p. 135-137).

Dom Thiroux, prieur de Meulan, est arrêté à son tour, le 23 octobre 1703, par ordre du roi, pour avoir eu quelques liaisons avec les jansénistes prisonniers à Bruxelles. Il est encore en prison en 1705¹.

Le P. Quesnel parvint à s'échapper de prison. « Il en fut tiré comme par miracle, le 13 septembre, par le marquis d'Aremberg, aidé d'un jeune Espagnol et d'un couvreur; on perça un mur de trois pieds et demi d'épaisseur². » Il se réfugia à Amsterdam et mourut en 1719, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Son évasion romanesque amena une lettre de cachet qui exilait Ruth d'Ans, chanoine de Sainte-Gudule à Bruxelles, pour complicité³.

Pour Brigode, il joua un fort vilain rôle, qui ne resta pas ignoré :

On m'affirme, note Léonard au commencement de 1704, que les RR. PP. Quesnel, de l'Orat., et Gerberon, bénédictin, sont fort irrités contre le s^r Brigode qui demouroit avec eux quand ils furent arrestez. Ils disent qu'il les a trahis en avouant à M. l'archevêque de Malines tout ce qu'il savoit de leurs affaires et cabaes⁴.

En effet, une requête de M. Brigode au primat des Pays-Bas livre aux juges les accusés et leurs livres⁵. La lettre, qui y est jointe, est répugnante :

J'ay la confiance que celui qui a commencé en moy l'ouvrage de ma conversion l'achèvera jusqu'au jour de J.-C. et que, par sa grâce, je ne donneray à Votre Grandeur aucun sujet de se plaindre de ma conduite... Je ne cesse d'implorer le secours du ciel pour la conservation de votre personne et ne cesserai de toute ma vie.

Brigode ne fut condamné qu'à la signature du formulaire, à 50 florins d'amende et quinze jours de Chartreuse⁶.

Gerberon fut plus maltraité. Guillaume de Precipiano, archevêque de Malines⁷, se montra très dur pour lui; il eut le tort

1. Arch. nat., L. 14, n° 4, fol. 55.

2. Bibl. de l'Arsenal, commun des saints jansénistes, ms. 6048, p. 44. La fuite est du 12 ou 13 septembre 1703.

3. *Ibid.*, fol. 47, requête d'Ernest Ruth d'Ans à M. le marquis de Bedmar contre la lettre de cachet.

4. Arch. nat., L. 14, n° 4, fol. 6.

5. *Ibid.*, impr. 1 et 2.

6. *Ibid.*, p. 12, 13, 14. La lettre de Brigode est apostillée par Van Susteren.

7. Sur ce personnage, voir Pireanne, *Histoire de Belgique*, t. V, p. 80.

insigne de le livrer au roi de France, malgré son appel au pape. Viaixnes a tracé de lui un portrait peu flatteur :

Je connais M. de Precipiano... C'est un homme sans religion, qui, par politique, s'est livré corps et âme aux Jésuites. Ils l'obsèdent sans cesse et, depuis le moment qu'il s'éveille jusqu'à ce qu'il s'endorme le soir, il en a toujours plusieurs à ses côtés qui lui font faire tout ce qu'ils veulent. J'ay seulement remarqué qu'ils le quittent lorsqu'il entre dans son église cathédrale¹.

Le témoignage de Viaixnes reste suspect par sa violence même; d'ailleurs Gerberon avait attaqué avec acharnement les mandements et les actes de l'archevêque. C'est dans ces conditions qu'il fut jugé et que M. de Precipiano ne pratiqua pas précisément à son égard le pardon des injures.

Enlevé de sa maison le 30 mai par le grand vicaire Van Susteren, sans information ni décret préalable, Gerberon fut vite jugé et condamné :

Ce grand vicaire, nommé Van Susteren, qui avoit trois frères jésuites, saisit, dit-il, toutes les lettres, les écrits et la plupart des livres que j'avois au logis de mon hôtesse, sans en faire aucun inventaire. Quelque temps après que je fus dans la prison, l'archevêque me fit subir en sa présence et de Van Susteren trois interrogatoires, après lesquels il assembla quelques théologiens de sa cabale, avec lesquels, sans m'avoir ouï, il prononça sa sentence contre moi; elle me fut lue et signifiée par ledit Van Susteren. J'en appelai incontinent de vive voix, et même ne pouvant avoir un avocat-procureur, quoique je l'eusse demandé, j'envoyai celui qui me servoit dire à Van Susteren que j'appelois de tout, et il répondit que je verrois ce qui m'en arriveroit; en effet, l'archevêque, pour m'empêcher de faire mon appel en forme et de le poursuivre, me fit transporter en France; mais, avant que je sortisse, je donnai par écrit une procuration pour appeler au pape².

Il y a du vrai et du faux dans ce récit. Gerberon subit trois interrogatoires, le 9 août, le 4 septembre et le 20 novembre; ses aveux furent enregistrés dans un long imprimé en latin, qui fut publié par l'archevêque. Cet imprimé, d'une centaine de pages, avec les additions et les explications, contient la liste des

1. Cf. *Lettres de Viaixnes* (*Revue internationale de théol.*, 1895, p. 259).

2. *Les Aventures*, fol. 71 v°.

nombreux ouvrages reconnus par l'accusé et condamnés, à peu près tous, par le pape ou les évêques. C'est là qu'il faut puiser pour affirmer ou non l'authenticité des livres attribués au Bénédictin¹. Mention est faite de la signature de Gerberon, de l'archevêque et de ses assesseurs². Les plus graves reproches faits à l'accusé étaient l'abandon de son couvent, l'audace d'avoir pris un faux nom et l'habit séculier, d'avoir eu des relations avec tous les jansénistes notoires et d'avoir publié de nombreuses brochures en faveur de la doctrine de Jansénius. Il semble que l'on tenta par tous les moyens d'étouffer sa voix. La sentence fut prononcée contre lui le 24 novembre 1703. Elle est reproduite en latin dans un manuscrit de Sainte-Geneviève, et en français dans un manuscrit de la Mazarine³.

Après avoir énuméré les crimes de Gerberon, l'archevêque terminait sa sentence par cette condamnation :

Nous déclarons que ledit Père Gerberon, prisonnier convaincu de jansénisme, d'hérésie et de désobéissance envers le Souverain Pontife, a encouru les peines portées par les(dits) décrets et principalement l'excommunication. C'est pourquoi nous lui enjoignons de faire sa profession de foi conformément à la bulle de Pie V^e et de se soumettre sans exception à tous ces susdits décrets et de promettre qu'il les observera... Nous condamnons en outre le prisonnier à ce que, conformément au premier bref... d'Innocent XI^e, il souscrive au formulaire d'Alexandre VII ; souscrivant sans aucune distinction, restriction ou exposition... Lesquelles choses, après qu'il les aura accomplies, nous le renverrons à son abbaye pour être corrigé plus amplement par ses supérieurs, selon qu'ils le jugeront expédient... et nous leur demandons qu'ils aient à réprimer et contenir ledit Gerberon, afin qu'il ne tombe plus dans de semblables excez, et nous leur demandons que le mesme n'écrive plus, et qu'ils aient soin de le tenir encore enfermé jusqu'à ce qu'il ait satisfait au Saint-Siège sur sa doctrine, et nous défendons audit Gerberon de revenir davantage dans notre diocèse et d'y commettre de semblables excez, sous peine d'être condamné à la prison perpétuelle, et le condamnons aux dépens requis par le demandeur et aux coûts du procès. Tel est le jugement que nous avons fait rédiger dans cet écrit.

1. Cf. Arch. nat., L. 14, n° 4, complément imprimé p. 1 à 46.

2. P. 46.

3. Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 1883, fol. 117; bibl. Mazarine, ms. 2492, fol. 175-179.

Le renvoi à Corbie était cruel, car il livrait Gerberon à la justice de Louis XIV. Le condamné fit bien un appel désespéré au pape, mais il était trop tard. C'est après le départ de Gerberon que cet appel fut envoyé de Bruxelles au pape, qui le reçut, et nomma l'abbé de Sainte-Gertrude de Louvain pour enquêter :

L'archevêque reconnut ce juge délégué¹ et fit mille chicanes par son procureur ; mais le juge, sans y avoir égard, donna trois décrets, par lesquels il ordonna que l'archevêque remit entre ses mains tout le procès et tous les papiers et autres meubles qu'il avoit enlevé ; mais, raconte Gerberon, le prélat n'y a point voulu obéir, par où tout ce qu'il a fait contre moy est nul selon toutes les lois.

L'archevêque de Malines n'avait rien à craindre. Non seulement il était à couvert, mais il reçut des félicitations. On lui avait, sans doute, communiqué la lettre envoyée par Philippe, roi d'Espagne, au marquis de Bedmar, commandant général des Pays-Bas, le 26 décembre 1703² :

Mon cousin, j'ay appris avec beaucoup de douleur que Quesnel, chef d'une secte pernicieuse à la religion et à mon État, s'étoit sauvé de sa prison où il estoit arrêté par mes ordres. Vous châtierez... les laïques qui ont favorisé son évasion, et vous appuyerez l'archevêque de Malines dans la punition des ecclésiastiques ou des religieux qui y auront eu part... Aussi Mgr de Malines fit savoir au roy de France et au roy d'Espagne ce qu'on avoit fait au regard du Père Gerberon et Sa Majesté Catholique lui en témoigna sa joie³.

A vrai dire, presque tout le monde est contre Gerberon. Une brochure de 66 pages, intitulée *le Jansénisme dévoilé* et qui parut à Louvain en 1704⁴, n'était pas tendre pour le condamné :

Vous voyez dans le Père Gerberon un religieux vagabond hors de sa règle depuis plus de vingt ans, échappé à la justice de son prince

1. *Les Aventures*, fol. 71 v°. Cf. le *Nécrologe*, fol. 789.

2. Arch. nat., L. 14, n° 4, papiers de Léonard. — Dans le jugement de Malines, Quesnel est considéré comme simple complice de Gerberon (bibl. Mazarine, ms. 2492, fol. 192).

3. Arch. nat., *Ibid.*, fol. 7.

4. *Lettre d'un professeur de Sorbonne à un homme de qualité sur le procès fait par M. l'archevêque de Malines à dom Gabriel Gerberon*. Louvain, chez François Vandeveld, 1704 ; Arch. nat., ms. L. 14, n° 4, fol. 21.

et tombé ensuite entre les mains d'un grand Prélat qui le condamne comme un brouillon et comme un hérétique¹.

Une addition au *Jansénisme dévoilé* indiquait des mesures probables de rigueur contre le comte de Tréville, un des correspondants de Gerberon :

Peut-être aura-t-on occasion dans la suite de donner un plus ample avertissement au public sur le commerce du comte de Tréville avec le P. Gerberon et sur la conformité de leurs sentiments². Il est certain que le comte de Tréville a toujours eu d'étroites liaisons avec les jansénistes... (Il) a parmi eux des noms de guerre comme les autres... le Tripolitain... le comte des Trois-Villes... Le P. Quesnel mangea avec M^{lle} des Trois-Villes, etc.³.

Le P. Léonard lui-même semble prendre parti contre le condamné, qui, moins puissant que M. de Tréville, n'avait plus d'amis pour le sauver. Léonard note de Paris, le 4 février 1704 :

On a veu icy la copie de la sentence contre dom G. Gerberon.... ensuite de la requête qu'il a présentée où il s'est reconnu coupable d'avoir fait, dit, escrit beaucoup de choses en faveur du jansénisme ou contre les évêques ou le Souverain Pontife (c'est luy-même qui s'avoue coupable)⁴. Voilà tout ce à quoy il est condamné... Mais, comme il estoit réfractaire aux ordres du Roy, il a été réclamé par Sa Majesté pour être remis entre ses mains et enfermé dans la citadelle d'Amiens⁵.

Ainsi, on trouvait naturelle cette extradition faite au mépris du droit :

Je fus, raconte Gerberon, conduit avec une escorte de plus de vingt cavaliers hors du Pays-Bas, et deux hocquetons me menèrent en la citadelle d'Amiens, où j'arrivai à la fin de décembre et y demeurai jusqu'à la fin de 1706 et au commencement de l'an 1707⁶... Pendant que je demeurai en cette citadelle, M. de Brou⁷, évêque

1. *Le Jansénisme dévoilé*, p. 5.

2. Même ms., fol. 22.

3. *Ibid.*, fol. 23.

4. Fol. 20.

5. *Ibid.*, fol. 20.

6. *Les Aventures*, fol. 71 v°.

7. Henri de Feydeau de Brou. Les évêques d'Amiens s'étaient presque tous montrés favorables aux jansénistes. Un d'entre eux, M. de Buzenval, est inscrit au commun des saints jansénistes.

d'Amiens, eut beaucoup de bonté pour moy; il m'obtint du Roy la permission de lire quelques ouvrages de piété¹.

Léonard nous fournit encore de précieux documents sur ce séjour à Amiens :

Il y a ordre au gouverneur de ne le laisser parler à personne et de le nourrir pour dix sols par jour... Les jansénistes qui sont puissants à Bruxelles ont tant fait qu'ils ont obtenu vers le commencement de l'année 1704 un ordre du pape envoyé à l'internonce à Bruxelles pour signifier de la part de Sa Sainteté à M. l'archevêque de Malines de remettre le P. Gerberon au mesme estat qu'il estoit avant qu'il fût arrêté; d'autres disent entre les mains de ses supérieurs. L'archevêque a répondu qu'il ne luy estoit plus possible, le moine étant entre les mains du roy de France, à qui il falloit s'adresser. Quelque temps après, le général de la congrégation de Saint-Maur présenta une requête au Roy pour réclamer le P. Gerberon, mais sans pouvoir obtenir cette grâce².

Les Bénédictins disent qu'ils ne croyent pas qu'il (Gerberon) signe le formulaire comme il est obligé par la sentence. Ils disent qu'un officier de la citadelle d'Amiens les a assurés que le P. Gerberon, quoique âgé de soixante-dix-sept ans, a encore bien du fier³.

Au commencement de l'année 1704, le prieur de l'abbaye de Corbie a prié M. l'évêque d'Amiens, qui estoit à Paris, de parler au Roy en faveur du P. Gerberon, moine de ladite abbaye, qui est prisonnier dans la citadelle d'Amiens; il lui a parlé de sa capacité, de son grand âge, qui demandoit qu'on eust quelque esgard tant pour la nourriture que pour le logement, autres commodités de la vie, etc.; qu'il lui fût permis de voir ceux de sa congrégation... que l'abbaye de Corbie s'offroit à le défrayer⁴. Le Roy y a consenti volontiers et a dit qu'il ne prétendoit qu'il fust traité à la rigueur... Mgr d'Amiens lui a fait donner des plumes, de l'encre, du papier, bonne nourriture, etc.⁵.

Vers le commencement de may 1704 — le P. Gerberon a permission de dire la messe dans la citadelle d'Amiens, où il est enfermé, le pape ayant levé l'interdit à la sollicitation de l'évêque d'Amiens et autres, avec cette clause du consentement du Roy. On dit que ce moine a fait

1. *Les Aventures*, fol. 72.

2. Arch. nat., L. 14, n° 4, papiers de Léonard, fol. 3.

3. Ou du fiel, *Ibid.*, fol. 7.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

une confession générale à ce prélat. Le P. de La Chaise, confesseur du Roy, luy a rendu des bons offices pour cela auprès de Sa Majesté¹.

C'est sans doute à ce moment que Gerberon signa le formulaire tel qu'il l'avait signé une première fois :

M. l'évesque écrivit à Rome et demanda le pouvoir de me rétablir dans toutes les fonctions de mes ordres. Le pape le lui accorda, à condition que je signasse le formulaire d'Alexandre VII. Je le signai pour rendre à l'Église la soumission que ses enfans lui doivent, et l'évêque me rétablit et je dis désormais la messe tandis que je demeurai en cette ville; et ce bon prélat obtint du Roy que je me promenasse dans la citadelle².

Au commencement de l'année 1705, le P. dom Gerberon eut un peu plus de liberté. Il avoit crédit de se promener dans la citadelle où il disposoit de la bibliothèque de M. l'évesque, en sorte qu'il n'avoit qu'à envoyer un soldat demander les livres qu'il vouloit, il luy apportoit. Et son prieur de Corbie a permission par escrit de le voir toutes fois et quand il voudra avec ses compagnons³.

Au mois d'août 1705 — le P. Gerberon n'a pas la liberté d'écrire. S'il le fait, il faut qu'il montre ses lettres au gouverneur. On désespère de l'adoucir, car on ne croit point qu'agé comme il l'est, il veuille souscrire à la constitution ou à ce qu'on demanderoit de luy⁴.

Commit-il de nouvelles imprudences? La haine contre lui redoubla-t-elle sans motif? Nous l'ignorons :

Sans doute, dit la *Relation fidèle*, que ses ennemis furent mécontents... car, au commencement de 1707, on le transféra à Vincennes où il arriva le 6 de janvier assez tard⁵. « Lon me logea, dit Gerberon, au haut d'une tour où je fus enfermé, sans que je visse personne que ceux qui m'apportoient à manger et sans pouvoir me confesser, ny dire la messe, ni communier, jusqu'au mois de mars de l'année 1708, que l'on me permit de me confesser et de commu-

1. Arch. nat., L. 14, n° 4, fol. 7 v°. Léonard note les bruits qui courent; celui-là est bien peu vraisemblable.

2. *Les Aventures*, fol. 72. Cf. une lettre de l'évêque d'Amiens au marquis de Torcy (Aff. étr., Rome 445) du 31 mars 1705, lettre très douce pour Gerberon (Albert Le Roy, *la France et Rome de 1700 à 1715*, p. 26). Les archives d'Utrecht renferment beaucoup de lettres de Gerberon.

3. Arch. nat., L. 14, n° 4, fol. 7 v°.

4. *Ibid.*

5. La *Relation fidèle*, fol. 790.

nier désormais. La veille de Pâques de l'année 1708, je tombai dans une paralysie qui m'a osté les forces de tout le côté droit¹. »

Dom Cordier écrivait à dom Ruinart le 10 janvier 1707 :

Vous savez que dom G. Gerberon est transféré à Vincennes, comme il étoit expressément marqué dans les lettres de M. de Torcy ; il est parti sans aucune peine, avec toute la constance et la résignation possibles, et a d'abord dit et d'un air agréable à la première nouvelle qu'il lui étoit indifférent de mourir à Vincennes ou à Amiens. Je ne crois pas qu'il soit si bien qu'il étoit ; chacun dans Amiens prend toute la part possible à cette translation².

Gerberon fut, en effet, traité sans pitié. Un mémoire sur les prisonniers de Vincennes, de 1710, enregistre ainsi sa situation :

Gabriel Gerberon, âgé de quatre-vingts ans, originaire de Saint-Calais, dans le duché de Vendôme, accusé de jansénisme³. — « Son grand âge et la rigueur de l'hiver l'avoient affaibli ; mais il a repris une partie de ses forces par le secours de deux ou trois bouteilles de vin qu'il boit tous les jours. » M. Desgranges ajoute en apostille : « M. d'Argenson ne dit rien sur ce qu'on pourroit déterminer à l'égard de ce prisonnier⁴. »

La prison manquait certainement de charmes. Dom Thierry de Viaixnes, qui y resta sept ans, la dépeint en termes plutôt sombres :

Elle est certainement plus terrible dans toutes ses circonstances que ne sont les affreuses prisons de l'Inquisition⁵. L'un des plus grands crimes... qu'on ne pardonne jamais est de soutenir qu'on est innocent et injustement accusé⁶... Pour arracher de la bouche d'un prisonnier innocent l'aveu qu'il est coupable il n'y a rien qu'on n'emploie, les faux actes, la calomnie, les interrogatoires falsifiés ou supposés, les pièges qu'on lui tend par un confesseur intéressé, un médecin dévoué, un commissaire corrompu, un commandant avare,

1. *Les Aventures*, fol. 72.

2. Cf. Ravaillon, p. 80.

3. *Ibid.*, p. 80-81.

4. *Ibid.* Cela prouve qu'il n'y eut pas une condamnation, mais une lettre de cachet. L'hiver de 1709 est célèbre pour sa rigueur.

5. *Lettres de Viaixnes*, touchant le P. Gerberon (*Rev. internationale de théologie*, 1894-1895). Elles sont à lire en entier.

6. *Ibid.*

un guichetier scélérat, et même quelquefois d'autres prisonniers gagnés et corrompus¹. ... Un autre moyen... consiste dans l'infection de tous les aliments qu'on donne aux prisonniers... et drogues qu'on emploie pour faire perdre la tête aux prisonniers, pour leur dessécher le cerveau, leur échauffer et troubler l'imagination, pour les faire parler pendant qu'ils dorment la nuit, etc.².

Ce tableau poussé au noir fait sourire. Mais Viaixnes, malgré son exaltation, est sincère. On sent percer dans toutes ses lettres sa vive affection pour Gerberon et la peine indulgente qu'il éprouva lorsque le malheureux succomba sous les infirmités du corps et de l'esprit : « Quoique je n'aye pas pu lui parler », déclare-t-il, « je n'ay pas laissé de le voir d'un lieu fort élevé pendant le mois de janvier dernier. Je ne l'ai jamais vu que de loin... Il a donc enfin succombé... Je le plains beaucoup, je l'excuse un peu³. » Viaixnes fait un magnifique éloge de l'homme et de l'écrivain, « ce soleil éclipsé ». Il craint seulement que la chute du pauvre « Gerberon ne puisse devenir funeste dans toutes ses suites⁴ ».

C'est que Gerberon était un des jansénistes les plus admirés par le parti dans toute la France, spécialement à Caen et Bayeux où la doctrine resta longtemps vivace, malgré les persécutions des évêques et spécialement de Mgr de Nesmond⁵.

Aussi sa soumission et la signature du formulaire en 1710 eurent-elles un grand retentissement. La soumission fut lente à venir et les jansénistes, peu au courant des événements, ne pardonnèrent pas au Bénédictin sa tardive trahison.

En 1709, on lui envoya un docteur pour le confesser :

Mais avant que de l'entendre il voulut l'obliger de s'expliquer sur ce qu'on appelle jansénisme et de signer... Dom Gerberon le refusa... et dit qu'il n'était pas arrivé à l'âge où il était sans savoir ce qu'il devait croire⁶.

Mais sa maladie, le désir de rentrer dans sa congrégation, les menaces de l'archevêque de Paris et l'habileté de Mgr de

1. P. 478.

2. *Ibid.*, p. 481.

3. P. 467.

4. *Ibid.*, p. 462.

5. Cf. la lettre de dom Louis Fillastre, prieur de Saint-Vigor de Bayeux, à dom Massuet, citée dans : *Gerberon, éditeur janséniste, etc.*, p. 10 (Correspondance de dom Massuet, Bibl. nat., ms. fr. 19664).

6. *Lettres de Viaixnes*, p. 468.

Saron triomphèrent de sa résistance. Viaixnes sait du Père Mabillon lui-même que, « dans le commerce de lettres qu'ils avoient toujours entretenu ensemble, il n'y en avoit presque point où le Père Gerberon ne lui marquât... qu'il mourroit content s'il pouvoit expirer entre les bras de ses frères et dans une maison de la congrégation de Saint-Maur¹ ». Il nous dépeint Mgr de Saron, trésorier de la Sainte-Chapelle de Vincennes, frère et fils de conseillers au Parlement de Paris et neveu du vieil évêque de Clermont, comme « un jeune docteur, fort poli et fort honnête, qui paraît avoir plus de trente-cinq ans... Toute sa fortune lui vient des Jésuites² ».

Or, déclare Viaixnes, au mois de janvier dernier je vis plusieurs fois de mes propres yeux, quoique d'un lieu élevé, le même soldat ou valet, qui me servoit, lever le Père Gerberon de son lit et le porter comme un enfant près du lit et de la table, et il luy donnoit à diner, coupoit ses morceaux, les luy portant à la bouche, le faisant boire en tenant luy-même la tasse. Tout cela me tiroit les larmes des yeux... Jugez de ce qu'il étoit capable de faire auprès de Mgr le Trésorier de Vincennes, homme adroit et insinuant et d'autant plus dangereux qu'il affectoit davantage d'être bien intentionné et qu'il promettoit de travailler plus efficacement à un élargissement tant désiré, pourvu qu'il voulût un peu l'aider³.

Enfin, Gerberon s'est lui-même plaint des menaces de Mgr de Noailles :

Vers le mois de mars 1710, l'archevêque de Paris s'avise de me contraindre en me menaçant de me laisser mourir sans sacrements et de me faire enterrer comme un chien⁴.

C'est dans ces conditions qu'il accepta de signer non seulement le formulaire, mais encore des articles qu'on y ajouta, en rendant ainsi son humiliation plus profonde. Puis sa lettre de soumission et sa rétractation furent imprimées et répandues à profusion :

Le P. Gerberon⁵... connu par son attachement au parti des jan-

1. *Lettres de Viaixnes*, p. 658.

2. *Ibid.*, p. 675.

3. *Ibid.*

4. *Les Aventures*, fol. 72.

5. Cf. Bibl. nat., ms. 15798, papiers de Harlay, fol. 87-88. 1710, 4 p. imprimées.

sénistes et par plusieurs ouvrages où il a soutenu leur doctrine et dont quelques-uns ont été condamnés aussitôt qu'ils ont paru, ayant rétracté juridiquement ses erreurs et donné toutes les marques d'une véritable soumission aux décisions de l'Église, S. E. Mgr le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, a cru devoir en informer le public par l'impression des actes suivants, persuadé que ce sera un grand sujet d'édification pour l'Église et de consolation pour tous ses vrais enfants de voir enfin, après une longue résistance, soumis de bonne foy à son autorité un religieux de la capacité et de l'érudition de celui-ci. C'est un exemple qui doit être utile à d'autres, et convaincre ceux qui se laissent enfler par leur science, que les lumières des hommes, si grandes qu'elles soient, ne sont bonnes qu'à les éblouir et à les égaler, quand elles sont contraires à celles de l'Église. C'est ce que le Père Gerberon a reconnu avec joye et empressement; d'abord, que les préjugés qui l'avoient entraîné ont été dissipés, il a suivi la vérité dans le moment qu'il l'a aperçue, et il a regardé comme une grande victoire pour lui d'être vaincu par la vérité.

Le public, après une telle démonstration, crut, bien à tort, à une soumission joyeuse, là où il n'y avait qu'un vain triomphe de M. de Noailles et beaucoup d'amertume dans l'âme du vaincu. C'est qu'une fois la première satisfaction donnée, on l'obligea à compléter sa propre condamnation. Il avait refusé de signer qu'il eût enseigné des hérésies. « M. de Paris changea ce terme en celui d'erreur qui reste dans la déclaration¹. » Sauf cette restriction, il fut obligé d'accepter tout ce qu'on lui demandait et il semble qu'on ait été difficile à satisfaire. M. de Pontchartrain écrivait à M. de Launay :

M. le cardinal de Noailles doit envoyer à Vincennes un de ses grands vicaires pour recevoir la déclaration du Père Gerberon touchant sa doctrine. Le Roi souhaite que vous l'y laissiez entrer autant de fois qu'il sera nécessaire².

L'affaire n'alla pas toute seule, et Gerberon dut signer plusieurs mémoires de plus en plus exigeants. Sa lettre de soumission, du 15 avril, ne marque guère d'enthousiasme³ :

Monseigneur, aussitôt que M. le Trésorier de Vincennes m'a pré-

1. D'après Viaixnes, p. 677.

2. Cf. Ravaissou, p. 81.

3. Bibl. nat., édits, déclarations et arrêts, inventaire F. 21063, p. 179 bis. La rétractation se trouve encore dans le ms. 18817, fol. 196, annales de Saint-Ger-

senté et fait la lecture des nouveaux articles qu'il a plu à Votre Éminence d'ajouter au premier écrit, je m'y suis soumis volontiers, et pour ne pas différer un moment à donner des preuves de ma docilité et de mon respect pour les ordres de Votre Éminence j'ai signé le nouveau mémoire et j'ay l'honneur de l'envoyer à Votre Éminence. J'attends avec impatience M. son grand vicaire afin qu'il reçoive juridiquement ma signature. Je n'ai point d'expressions, Monseigneur, qui répondent à ma reconnaissance. J'ai l'honneur, etc.

Le 18 avril, il signe dans sa prison devant le vicaire général Vivant sa rétractation, qu'il renouvelle le 30 avril à Saint-Germain-des-Prés, « étant libre et au milieu de ses frères », devant les vicaires généraux Vivant et Marchand, prieur de l'abbaye¹. Il déclare se soumettre entièrement à l'Église et à ses supérieurs. Le 22 avril, il écrit encore à Mgr de Noailles :

Je manquerois à un de mes principaux devoirs si je différois à remercier très humblement Votre Éminence de toutes les bontés dont elle m'a honoré. Je ne puis le mériter, Monseigneur, que par mon profond respect pour Votre Éminence et par ma persévérance dans les sentiments où Monsieur votre grand vicaire m'a trouvé lorsqu'il est venu recevoir juridiquement ma signature. J'ai déjà eu l'honneur de vous assurer, Monseigneur, de ma sincérité et de ma droiture. J'ose encore vous en renouveler aujourd'hui les assurances et vous protester que personne n'est avec autant de respect et avec autant de soumission que moi, etc.².

Léonard, toujours au courant, nous renseigne encore ici :

Le R. P. confesseur du Roy a écrit sur ce sujet au Père général de la congrégation de Saint-Maur, à qui l'abbé Bochart avait auparavant demandé s'il reconnoissoit le Père Gerberon pour son religieux et s'il estoit disposé à le recevoir, à quoi ce général avoit répondu affirmativement. Voici la substance de cette lettre : « Mon R. Père, le Roi a appris avec joye le retour de dom Gerberon, votre religieux, à l'Église. J'y prends aussi beaucoup de part; il seroit à souhaiter que ceux qui l'ont imité dans ses égarements l'imitassent aussi dans sa rétractation. C'est à vous, mon Père, à soutenir cette heureuse conversion en envoyant dom Gerberon dans une maison

main-des-Prés, 2 vol. — Le 15 avril 1710, Gerberon sort de Vincennes; cf. *Histoire générale de Port-Royal*, par dom Clémentet, t. X, p. 169.

1. Bibl. nat., ms. 15798, fol. 88 v°.

2. Bibl. nat., impr. Inventaire F. 21063, publié chez Josse, 1710.

saine où nul religieux de doctrine suspecte ne vienne altérer son heureuse situation. J'attends de votre zèle accompagné de prudence que vous le mettez en estat de lui pouvoir dire avec confiance : *et tu conversus confirma fratres tuos*¹. »

A cette lettre, quelque peu ironique, du P. Tellier, Gerberon répondit de sa prison, le 15 avril, pour le remercier de ce qu'il s'était intéressé à lui et avait collaboré à sa libération. Nous ne connaissons pas cette lettre. Viaixnes écrivait :

Que je souhaiterois d'avoir cette lettre ! Je doute fort que les Jésuites la publient comme ils ont fait de la réponse du P. Tellier... Elle confirmera pleinement ce que je remarque icy, que les Jésuites ont été les promoteurs et les premiers auteurs de la rétractation de dom Gabriel, aussi bien que les conducteurs de toute l'intrigue, et que Mgr le Trésorier ni même M. Vivant n'ont été que leurs valets de pied en cette affaire... que s'ils ont fait intervenir M. le cardinal de Noailles ce n'a été que quand ils ont eu disposé toutes choses².

Les Bénédictins semblent au contraire avoir eu envers le P. Tellier quelque gratitude, méritée ou non. Ils obéirent scrupuleusement aux ordres plus ou moins adoucis du confesseur du roi.

Gerberon rentre à Saint-Germain-des-Prés avec le P. de Sainte-Marthe le 25 avril 1710, et non en mai comme le signalent *les Aventures*. Un mois après, il est envoyé à l'abbaye de Saint-Denis, sous le P. Arnould de Loo, « où », dit-il, « je regrette tous les jours d'être sorti de la prison de Vincennes³ ». Dès ce moment, il proteste et protestera jusqu'à sa mort :

Je supplie toutes les personnes qui liront mes signatures, que M. l'archevêque a rendues publiques, de remarquer : 1° que je ne signois que pour rendre à l'Église la soumission que ses enfans lui doivent, et tous ceux qui en sont éclairés savent qu'on ne doit la soumission intérieure que pour ce que Dieu a révélé⁴; 2° que M. l'archevêque m'a fait dire positivement qu'il ne demandoit de moy nulle soumission intérieure que pour ce qui a été condamné dans les cinq propositions; 3° que je n'ay point reconnu ny signé que j'eusse jamais enseigné de doctrine qui fut véritablement une

1. Arch. nat., L. 14, n° 4, fol. 53.

2. *Lettres de Viaixnes*, p. 678-679.

3. *Les Aventures*, fol. 72 v°.

4. C'est l'attitude continue des Jansénistes dès les premières discussions à Rome. Cf. *Hist. du jansénisme*, t. II, p. 45 et suiv.

erreur, mais qui étoit ainsi appelée par mes ennemis et mes parties qui m'en accusent quoique très injustement; 4^e que, par conséquent, je n'ay nullement renoncé à la doctrine de saint Augustin qui est celle de l'Église touchant la prédestination et la grâce.

Ainsi Gerberon n'avait rétracté qu'extérieurement et pour avoir la paix. Sitôt qu'il vit les conséquences de son acte et le parti qu'en tiraient le cardinal de Noailles et ses ennemis, il protesta.

Il dicta à une personne de confiance un écrit qui avoit pour titre : « Le vain triomphe des Jésuites dans la condamnation de dom Gerberon. » Mais il ne put tromper la vigilance du Père de Loo; son supérieur qui observoit toutes ses démarches trouva moyen de le surprendre lorsqu'il dictoit cet écrit, qu'il supprima¹.

Avant de mourir, Gerberon écrivit encore au pape une lettre en latin où il confirmait ses protestations contre ses signatures de Vincennes et de Saint-Germain-des-Prés :

Après avoir remercié Sa Sainteté de la protection qu'il en avoit reçue dans l'affaire de l'archevêque de Malines², et après avoir raconté tout ce qui s'étoit passé à Vincennes, et comment on abusoit de sa signature pour l'accuser d'avoir abjuré la doctrine de saint Augustin, il dit que, dans la nécessité de faire cesser ce scandale à l'Église et de repousser les soupçons injurieux qu'on formoit contre lui, il avoit cru devoir exposer à Sa Sainteté³ et soumettre humblement à la censure le sens qu'il avoit eu dans l'esprit en faisant ces signatures.

Dans sa lettre, il en appelle à la paix clémentine et aux droits de la conscience au sujet des faits non révélés :

Il déclare « n'avoir pas renoncé au moins indirectement à la doctrine de l'Église et de saint Augustin sur la grâce victorieuse, à laquelle il espère demeurer inviolablement attaché jusqu'à la mort ». Il déclare en terminant que sa conscience ne lui permet pas de reconnaître qu'il ait enseigné aucune erreur dans son *Miroir de piété* et dans son *Miroir sans tache*, et que ce qu'il y a de con-

1. Cf. le *Nécrologe*, fol. 793. Cf. D. Clémencet, *Lettres de Philalèthe à Morenas*, p. 360. Arnould de Loo, devenu prieur de Saint-Germain, fut très hostile aux étudiants et aux savants (*Nouv. suppl. de l'hist. de Saint-Maur*, p. 401).

2. Le *Nécrologe*, fol. 794-795.

3. Le pape Clément XI (1700-1721).

traire dans sa déclaration du 18 avril est l'effet de sa faiblesse et des suggestions de ceux entre les mains de qui il étoit. Malgré l'espèce de captivité dans laquelle on le retenoit, il avoit trouvé moyen de donner cette lettre à M. Louail, qui l'envoya à Rome¹.

Ainsi se réalisait l'hypothèse émise par dom Thierry de Viaixnes, que « Gerberon n'étoit tombé que par un mouvement étranger et violent² ».

Le moine bénédictin finit donc janséniste, comme il avait vécu, et au milieu de ses frères comme il l'avait désiré. Le *Nécrologe de Saint-Denys* note ainsi sa mort :

Ce même jour (28 mars 1711) mourut dans l'exercice des vertus chrétiennes, âgé de quatre-vingt-deux ans six mois et dix jours, dom Gabriel Gerberon, prêtre, religieux de ce monastère, l'un des plus célèbres disciples de saint Augustin, des plus zélés défenseurs de l'innocence opprimée et des plus laborieux écrivains de son temps³.

Son corps, ayant reçu les honneurs de coutume à tous les religieux, fut enterré dans le vieux cloître des hôtelleries, vers le milieu. L'auteur du *Nécrologe*, qui écrivait vers 1777, déclare mélancoliquement :

Il est triste que rien n'indique aujourd'hui la sépulture d'un si grand homme mort dans un âge avancé, sans que les fatigues ni les traverses de la vie lui eussent affaibli beaucoup l'esprit, ni diminué rien de son feu et de sa vivacité naturelle⁴.

Au xx^e siècle, le nom même de Gerberon est à peu près oublié. Cependant, maintenant que les disputes passionnées des théologiens du xvii^e siècle n'offrent plus qu'un intérêt historique, il est permis de réveiller d'un sommeil de deux siècles le nom et l'œuvre d'un homme qui fut un travailleur acharné, un des meilleurs érudits et des plus savants éditeurs bénédictins.

Ch. FILLIATRE.

1. Le *Nécrologe*, fol. 796.

2. Cf. *Lettres de Viaixnes*, p. 670.

3. Le *Nécrologe*, fol. 767.

4. *Ibid.*, fol. 794.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

LES MONGOLS DANS LES BALKANS¹

La première moitié du XIII^e siècle avait été une brillante époque pour les Bulgares sous la dynastie des Assénides. Aidés des Koumanes, nomades turcs semblables aux Petchénègues et qui se fixèrent dans les Balkans, comme l'indique encore aujourd'hui le nom du village bulgare de Koumanovo, dès les dernières années du XII^e siècle, les fondateurs de la dynastie, les frères Pierre et Jean Assèn (prononciation : Assiène ou Assiane), avaient triomphé des Byzantins et de leur empereur Isaac l'Ange à Véréta, dans les Balkans (1190), et à Arcadiopol, près d'Andrinople. S'ils furent ensuite assassinés, leur jeune frère Kalotan avait continué leur œuvre et porté plus loin encore la renommée des Bulgares. Vainqueur et allié du successeur d'Isaac, l'empereur Alexis III, soumis au pape Innocent III qui lui conféra le titre de tsar, Kalotan battit les croisés à Andrinople et fit prisonnier Beaudoin de Flandre, qui mourut en Bulgarie dans la ville de Tirnovo. Achevant l'œuvre de ses prédécesseurs, Ivan Assèn II (1218-1241) avait su par sa fermeté à l'intérieur, par son habileté au dehors, contenir la turbulente féodalité des boïars, éviter les luttes religieuses avec les Bogomiles, reprendre sa liberté vis-à-vis du pape, vaincre l'empereur Théodore Comnène à Klokotnitsa et vivre en paix avec les Madgyares au nord, avec les Latins au sud.

Mais après lui, et pour plus de cinquante ans, l'anarchie féodale va recommencer. Il faudra attendre le XIV^e siècle et même le second quart du XIV^e siècle pour retrouver un Ivan-Alexandre Assèn, contemporain du Serbe Et. Douchan, qui soit digne de ses ancêtres.

1. D'après P. Nikov, *Tatarobălgarskite otnosheniia prez srédnité vėkove sogled kām tsarouvaneto na Smiletsa*. [Les rapports des Tatares et des Bulgares au Moyen Âge avec un coup d'œil sur le règne de Smilets.] Annuaire de l'Université de Sofia. I : Faculté historico-philologique, XV-XVI, 1919-1920. Sofia, Impr. de l'État, 1921, p. 1-95.

Encore devra-t-il sa renommée plus à sa protection des lettres qu'à ses grandes actions. Le luxe byzantin des seigneurs, la misère du peuple, les divisions intestines, politiques et religieuses, prépareront la voie à la conquête turque. Avant même la fin du *xiv*^e siècle toute la Bulgarie sera tombée sous le joug ottoman. Elle devait le subir pendant cinq siècles (1396-1877).

Dans le temps où la péninsule balkanique, tantôt soumise aux Byzantins, parfois aux Serbes, s'affaiblissait, une puissance redoutable s'établissait et s'étendait auprès d'elle. Les Mongols, victorieux des Russes à la Kalka en 1224, fondaient sur la Volga le khanat de la Horde d'or, qui ne s'écroula que sous les coups des Ivans au *xv*^e siècle. En 1241, le khan Batou s'avancait dans les plaines de la Hongrie qu'il dévastait et le roi de ce pays ne trouvait de salut que dans la fuite jusque sur le rivage de l'Adriatique, jusque dans les îles dalmates. Revenu le long du Danube, Batou put déployer son armée dans les plaines qui bordent le fleuve vers le sud et faire le dénombrement du butin. C'est à ce moment qu'il entra en contact avec les Bulgares (1242)¹. On ne sait rien de précis sur ces premiers rapports; mais il est possible de les imaginer grâce à deux ou trois indications. Si les Mongols épargnèrent — relativement — la Bulgarie, c'est, à n'en pas douter, qu'elle se soumit et paya tribut aussitôt. Le fait est confirmé par deux témoignages de peu postérieurs à l'événement. En 1253, Rubrouck, alors en mission chez les Mongols, note que les Bulgares envoient au khan un tribut annuel, ce qu'affirme aussi une lettre du roi de Hongrie Béla IV en 1254. Ajoutez qu'en 1242 Assén était mort et que son successeur, Koloman I^{er}, était un enfant de sept ans dont les tuteurs ne pouvaient songer à entrer en lutte avec Batou victorieux.

Quelques années après, à la fin de l'année 1264 et au commencement de 1265, le khan de la Horde d'or, Berké et le tsar de Bulgarie Constantin Tikh (ou le Pacifique, 1257-1277) entreprenaient ensemble une campagne contre les Byzantins. Le sultan seldjoucide Iz-eddin, inquiet par les Mongols de Perse, s'était enfui à Constantinople auprès de l'empereur Michel VIII Paléologue. Comme il ne recevait pas l'aide qu'il attendait contre ses rivaux et qu'il était tenu en une sorte de demi-captivité, il intrigua auprès des Mongols du Kiptchak et obtint d'eux un secours suffisant pour le délivrer. Profitant d'une absence de l'empereur, occupé dans les provinces occi-

1. A la bibliothèque Vaticane, le « Codex græcus reginæ 18 » porte à la fin une note disant que le livre a été acheté après l'invasion des Tatares sous le règne de Koloman, fils de Jean Assén. Koloman régna de 1242 à 1246.

dentales de la péninsule balkanique, les Mongols et les Bulgares s'avancèrent jusqu'à Énos, à l'embouchure de la Maritsa, surprisent Michel Paléologue, qui n'eut que le temps de fuir par mer, et ils ne levèrent le siège de la ville que moyennant la libération d'Iz-eddin.

De 1242 à 1265, les Bulgares furent donc soumis à la suzeraineté des Mongols de Russie. Ils leur payaient tribut pour éviter le pillage et la ruine. Ils les accompagnaient dans leurs campagnes politiques et militaires contre l'empire byzantin.

De leur côté, les Mongols, jusqu'au milieu du XIII^e siècle, avaient borné leur rôle en Bulgarie à l'exercice de leurs droits de souveraineté. Leur intervention ne s'était pas encore traduite par une ingérence directe dans les affaires du pays. Mais la situation intérieure et du Kiptchak et de la Bulgarie dans la seconde moitié du XIII^e siècle allait modifier profondément leur conduite.

Le khan Berké mourut en 1265 et son successeur Mangou-timour en 1280-1281. La Horde d'or se divisa et s'affaiblit. Des rivalités et des compétitions ébranlèrent l'unité et la puissance des Mongols de la Volga. Un neveu de Berké, descendant de Tchinghiz-khan, Nogai, chef brave et habile politique, profita de ces troubles pour se tailler une principauté à peu près indépendante dans le bassin du Dniépr. Juste à la même époque l'empereur Michel VIII, qui redoutait une nouvelle croisade, cherchait un appui auprès des Tatares les plus proches. Il envoya une de ses filles illégitimes à Nogai, qui prit fait et cause pour l'empereur contre ses ennemis. La Bulgarie était de ceux-ci. Or, la Bulgarie, après les Assénides et dans les dernières années de Constantin, était partagée entre les factions rivales des bolars. Le tsar, malade, fut défait et tué en 1277 par un simple berger, Ivallo, qui se posa en adversaire des Tatares et occupa la capitale, Tirnovo (1277). Aussitôt Byzantins et Tatares réunis le vainquirent, lui enlevèrent Tirnovo, le détrônèrent et mirent à sa place le bolar Georges Terterii (1280).

Ainsi, à la fin du XIII^e siècle, les Mongols étaient amenés par les événements mêmes à prendre une part active à la vie politique de la Bulgarie. Bien plus, Nogai, affermi en Ukraine et disposant de la Horde d'or en Russie, devenait maître presque absolu d'une grande partie des Balkans. Déjà les princes de Vidin, sur le Danube, et de Branitchev, en Macédoine, s'étaient mis sous sa protection. Effrayé par une invasion des Mongols en Hongrie (1285), le tsar de Bulgarie, devenu Terterii I^{er}, envoyait, à la manière orientale, son fils Svëtoslav à la cour de Nogai comme otage et sa fille dans le harem de Tchaka, fils de Nogai. Dix ans après, vers 1292, le roi de Serbie,

Miloutine, se voyait de même contraint de livrer l'héritier du trône, Étienne Ouroch, et plusieurs botars de marque. De 1280 à sa mort, en 1299, Nogai apparaît comme le chef des Tatares de la Russie méridionale, l'allié de l'empereur byzantin, le suzerain des peuples balkaniques dans tout le nord et le centre de la péninsule.

Malgré ses efforts, Terterii ne put se maintenir longtemps au pouvoir. Comme l'appui des botars et les armées étrangères l'avaient élevé au rang de tsar, les intrigues d'un rival plus puissant et mieux apparenté le renversèrent. Le botar Smilets possédait de grands domaines dans les Balkans. Il avait épousé une nièce de l'empereur de Byzance Andronique II. Sa seconde fille eut en mariage le fils du roi de Serbie, Étienne Ouroch, qui devint roi sous le nom d'Étienne Détchanski. Comment s'étonner que, fort de ces alliances, il prévalut contre Terterii? Celui-ci disparut en 1292 et Smilets le remplaça jusqu'en 1298.

Smilets mourut sans enfants. Alors une grave question se posa pour la Bulgarie. Quel serait le successeur de Smilets? Les botars usaient leurs forces en querelles intestines. Aucun n'était capable de prévaloir et de s'imposer à tous. Comment d'ailleurs y songer sans l'aide morale et effective des deux puissants voisins de la Bulgarie : l'empire byzantin, la Horde d'or? La veuve de Smilets, princesse de sang impérial, montra un sens politique avisé en offrant sa main et son trône au roi de Serbie, Miloutine. Mais l'empire byzantin, plus encore que la Bulgarie, avait besoin de sécurité et d'alliance à l'ouest pour se garantir contre les coups des Asiatiques menaçants. Ce fut l'empereur lui-même, Andronique II, qui, après force négociations, vint à Salonique en 1299 épouser la fille de Miloutine et sceller ainsi l'union balkanique, indispensable pour faire face à l'est. La Bulgarie, isolée de la Serbie et momentanément négligée par la diplomatie impériale, subit le joug étranger. Ce ne fut pas Nogai, alors retenu dans la Russie méridionale par une expédition contre son rival Toktai, qui put intervenir lui-même. Il envoya son fils Tchaka et son otage, le fils de Terterii Svétoslav. Pendant les premiers mois de l'an 1300, Tchaka occupa Tirnovo et devint tsar de Bulgarie. Mais son beau-frère, Svétoslav, ne le laissa pas jouir longtemps du pouvoir. Quelques mois après, Tchaka était assassiné et Svétoslav reprenait aux Tatares le trône de son frère Terterii et de ses ancêtres bulgares.

Ainsi finit cette domination mongole de plus d'un demi-siècle dans les Balkans (1242-1300). Commencée par une simple suzeraineté lointaine, elle ne tarde pas à s'affirmer par une intervention armée dans les affaires balkaniques d'abord, dans la question de

succession au trône de Bulgarie ensuite, enfin et comme couronnement de ses efforts par l'occupation même du trône et de la capitale des Bulgares. Mais cette fortune rapide fut éphémère. L'apogée de la puissance mongole dans les Balkans marque aussi son brusque effondrement. Si de nouvelles recherches n'ont pas encore permis de suivre cette histoire au delà du *xiv^e* siècle, les résultats acquis pour la fin du *xiii^e* permettent de conclure qu'à cent ans de distance le premier choc asiatique contre la péninsule balkanique l'avait ébranlée, désagrégée, en partie subjuguée. L'expérience ne fut pas perdue. Si les événements intérieurs du Kiptchak et les victoires des Russes empêchèrent les Mongols de s'emparer des Balkans et retardèrent d'un siècle la chute de l'empire byzantin, d'autres Asiatiques, d'autres Turcs, reprenant les traditions et la politique des Tatares, réduisirent la Bulgarie en esclavage dès la fin du *xiv^e* siècle, en attendant la prise de Constantinople, de l'empire byzantin et de toute la péninsule balkanique. Cent cinquante ans avant que Mahomet II, à Constantinople, s'assit sur le trône des empereurs byzantins, Tchaka, fils de Nogai et arrière-petit-fils de Tchinghiz Khan, avait occupé Tirnovo et était devenu tsar de Bulgarie¹.

Gaston CAHEN,

Directeur de l'Institut français de Sofia,
Professeur à l'Université.

1. L'auteur de l'article en bulgare, M. P. Nikov, s'appuie sur les témoignages contemporains du Byzantin Pachymère (1242-1311) et de Théodore Métokhite, qui fut le négociateur du mariage impérial d'Andronique II avec Simonide, fille du roi de Serbie Miloutine, en 1298-1299. Le mariage eut lieu à Salonique en février 1299. L'auteur cite et traduit une longue lettre de Métokhite à Nicéphore Khoumnos, écrite pendant cette ambassade. M. Nikov n'a pu utiliser que de seconde main les sources orientales, qui restent à reviser et à compléter.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE FRANCE

ÉPOQUE MODERNE JUSQU'EN 1660.

M. Ed. ESMONIN, qui prépare une liste critique des intendants, nous donne un premier aperçu de ce travail à propos du Dauphiné¹. Il montre avec quelle lenteur et par quelles étapes s'est établie l'institution. Les commissaires extraordinaires apparaissent dès 1555, puis en 1571, en 1606, en 1608 et 1610. On ne connaît aucun commissaire entre 1610 et 1628 et on ne peut vraiment parler d'un intendant du Dauphiné qu'avec René de Voyer d'Argenson en 1630, encore est-il « intendant d'armée beaucoup plus qu'intendant de province ». C'est sans doute à tort qu'après lui les historiens ont fait figurer Servien. Au moment où l'institution vient de prendre un certain caractère de permanence, la Fronde en arrête tout net l'évolution, qui ne reprendra qu'en 1650 avec Le Tellier, « commissaire pour le règlement des tailles en cette province », puis avec Barthélemy Herwarth.

XVI^e SIÈCLE. — Sur ce très beau sujet, *le Rationalisme de la Renaissance*, M. Henri BUSSON a écrit un bon livre, un de ces livres qui comptent². A la suite de M. Roger Charbonnel, il montre ce que la pensée des rationalistes français doit à la pensée italienne, à celle de Pomponazzi, écho de l'antique voix d'Averroès, et en général à l'école de Padoue. Ce sont des élèves de Padoue, des « Padouans », que ces tenants français de la grande hérésie de la Renaissance, dont Dolet est un des types les plus parfaits, comme l'avait déjà indiqué Copley Christie. M. Busson a également subi l'influence de son maître M. Abel Lefranc qui, dans l'introduction

1. *Les Intendants du Dauphiné, des origines à la Révolution* (extr. des *Annales de l'Université de Grenoble*, 1923, t. XXXIV).

2. Henri Busson, *les Sources et le développement du rationalisme dans la littérature française de la Renaissance (1553-1601)*, Paris, Letouzey et Ané (*Bibl. de la Société d'hist. ecclés. de la France*), 1922, in-8°, xvii-685 p., bibliographie, index.

au tome III de l'admirable édition de Rabelais, avait tracé une brillante esquisse du sujet¹.

M. Lefranc s'appuyait en particulier sur la fameuse lettre d'Antoine Fumée à Calvin en 1542, contre les *ἀλλόστοι*². Il n'hésitait pas à ranger Rabelais, à côté de Bonaventure des Périers, parmi ces « achristes », et à faire du *Pantagruel* une sorte de manifeste mystérieux de la libre pensée. M. Busson me semble plus réservé. Il ne lui apparaît pas, du moins, que le Rabelais des deux premiers livres ait « pris position contre le dogme » ni qu'il se soit « fait un système philosophique pour appuyer les témérités de sa fougueuse intelligence ». Il semble indiquer que des Périers aurait souhaité à « Pamphagus » plus de hardiesse. Même pour le Rabelais des derniers livres (p. 272) il incline à penser que, très libre à l'égard du dogme, très « émancipé du servage d'ignorance, très pénétré d'aristotélisme et d'averroïsme, niant le miracle au nom de la nature, il n'en croit pas moins à l'immortalité de l'âme humaine ».

C'est d'ailleurs une tâche délicate que de distinguer entre les divers courants du « libertinage ». M. Busson a souvent de la peine à séparer les « libertins spirituels », dont quelques-uns sont les descendants des mystiques naturalistes du XIII^e siècle germanique, allemands et flamands, dont les autres sont des rationalistes de l'école padouane ou des sectateurs de Michel Servet. Il n'est pas facile non plus de marquer les dates. Se plaçant à un point de vue surtout littéraire³, M. Busson a essayé de couper le siècle en deux, autour de 1553, ce qui l'oblige souvent à des répétitions. Deux chapitres intéressants sont consacrés aux apologistes, aux adversaires catholiques ou protestants de l'hérésie rationaliste. Ce livre établit avec une autorité nouvelle et avec une remarquable objectivité l'importance fondamentale de ce courant de la pensée française. Sous le noble édifice de l'Église, il continue à couler par les canaux des « libertins » du XVII^e siècle pour s'épanouir à la lumière dans le siècle des philosophes⁴.

C'est une curieuse, on pourrait dire une amusante figure que

1. La *Revue* a déjà signalé les tomes III et IV.

2. M. Lefranc veut bien rappeler que le signataire de ces lignes a été le premier, dès 1897, à mettre en lumière la capitale importance de ce texte.

3. Il a compliqué sa tâche en excluant presque complètement de son champ de recherches la littérature française d'expression latine. C'est une distinction bien arbitraire quand il s'agit de l'histoire des idées au XVI^e siècle.

4. Bibliographie très complète où je ne relève guère que l'omission des articles de M. Doucet sur Du Chastel. P. 153 : « Le gouverneur Lisset ». S'agit-il du fameux président Lizet ? — P. 376, n. 4 : « Contre du Bourg ». La vérité est que Fumée, dans un moment de faiblesse, abandonna du Bourg.

celle d'Antonio Caracciolo. *Fuoruscito* napolitain, fils du prince de « Melphe » (Amalfi), hôte de la cour de France et protégé de Marguerite, lettré, poète en l'une et l'autre langue, cet élégant jeune homme est nommé, par la grâce du roi et en dépit des moines, abbé de Saint-Victor. Puis le voilà évêque de Troyes, évêque et en même temps ami des réformés de sa ville et de son diocèse, rêvant de cumuler, à l'instar de l'évêque de Beauvais, sa position dans la hiérarchie romaine avec celle de chef, de « superintendant » de la nouvelle Église. Mais Caracciolo n'a pas l'âme d'un Châtillon. Souple jusqu'à l'inconsistance, prêt à toutes les combinaisons, il flotte « entre Andouilles et Quaresme-prenant ». Cité avec sept évêques français devant l'Inquisition, il est le seul qui ait la malchance de se faire condamner, du moins de perdre son évêché dans la bagarre, tout en attirant sur sa légère cervelle les invectives du sévère Théodore de Bèze. Cet Italien déraciné meurt à l'abri de Renée de France, entre les bras d'un ministre huguenot, sans qu'on puisse voir en lui un calviniste.

Il y avait là de quoi tenter un érudit. M. ROSEROT DE MELIN, par de méthodiques et heureuses recherches à Troyes, à Paris, à Rome, a dissipé les obscurités, rectifié les erreurs que répétaient, les uns après les autres, lexicographes, biographes, voire historiens¹. D'un crayon spirituel — parfois un peu trop spirituel même² — il a dessiné le portrait de ce prélat de la Renaissance, vif d'esprit, ouvert aux idées neuves, charmant et quelque peu brouillon. Autour de son personnage, il a essayé de reconstituer les milieux. Il ajoute, à notre connaissance du protestantisme troyen, des faits nouveaux et infiniment précieux³. Il apporte une contribution importante à l'histoire générale de la contre-réformation en montrant comment la Réforme catholique s'ébauche, avec plus d'ardeur que d'efficace, dans les conciles de la province archiépiscopale de Sens.

1. Joseph Roserot de Melin, *Antonio Caracciolo, évêque de Troyes (1515?-1570)*, Paris, Letouzey et Ané (*Bibl. d'hist. ecclés. de la France*), 1923, in-8°, LIII-449 p., index, bibliographie, tableaux généalogiques, une carte. — M. Roserot prend Bordier en flagrant délit de lecture ultra-rapide, de ces lectures à la d'Aubigné qui, en sautant trois lignes, attribuent à un personnage ce qui revient à un autre. Le voyage de Caracciolo à Genève et à Lausanne, sa prédication à Dijon — qui a donné tant de soucis à M. Belle — autant de bévues, mauvaise lecture de Nicole Pithou.

2. Pour faire un mot, l'auteur dépasse parfois ce que disent les textes. Il enjolive la vérité. P. 184, voyez le jeu de mots sur le sens de « mécanique ».

3. Ne soyons tout de même pas dupes de l'inquisition genevoise plus que de l'autre. Pour les définisseurs du dogme réformé, pour l'irascible Nicole Pithou, on n'est pas un réformé quand on n'accepte pas tous les articles de la confession de foi de 1559. Nier le « protestantisme » de Marguerite ou de Gérard Roussel, ou de tel autre, c'est un peu une querelle de mots.

Surtout, d'une plume qui sait le prix des nuances, il essaie de faire comprendre à la fois aux catholiques et aux protestants de notre temps la fragilité des barrières qui, au xvi^e siècle, séparaient les deux Églises. De l'une à l'autre on passe par une série illimitée de transitions insensibles¹. Caracciolo, en raison même de son peu de solidité et de ses multiples « revoltements », est un excellent représentant de ce parti indécis qu'on peut appeler le « moyen parti ». Peut-être ici M. Roserot exagère-t-il, à force de ne rien vouloir exagérer. Après tout, les chanoines de Troyes, les catholiques du diocèse, les juges du Saint-Office, les papes Pie IV et Pie V étaient, sur les choses de la foi, meilleurs juges que nous : ils ont rejeté ce « filius iniquitatis ». Cet hésitant, ce prélat devenu « prince de Melphe » sans avoir été réellement un ministre, cet homme de cour prêt à toutes les palinodies, nous apparaît tout de même plus près — plus près dans les textes que chez son brillant biographe — de Genève qu'à Rome². Mais répétons que ce livre dépasse en intérêt une personnalité même attachante³.

Avoir appris à lire dans Montaigne il y a trois quarts de siècle ; s'être voué, malgré des occupations professionnelles absorbantes, à l'étude des *Essais* ; annoncer, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, une édition de Montaigne qui ne comptera pas moins de douze volumes, c'est là faire preuve d'un beau courage et d'une singulière verdeur. Saluons donc ce tome I^{er}, consacré au livre premier des *Essais*, de l'édition du D^r A. ARMAINGAUD⁴. Le texte est celui de l'exemplaire de Bordeaux et les notes indiquent les variantes de 1580, 1582, 1588 et 1595⁵. Non seulement les historiens auront ainsi à leur disposition un instrument de travail très sûr, mais ils trouveront dans les 257 premières pages du volume une étude dont les diverses parties — caractère de Montaigne, sagesse de Montaigne,

1. Idées nettement réformées dès 1528. P. 200, c'est un foulon, venu peut-être de Meaux. En 1535, un menuisier (p. 200). Le groupe intellectuel et bourgeois apparaît plus tard.

2. Il est très suspect déjà, en dépit des protestations indignées de son père, lors de sa nomination à Troyes. Les Victorins ne s'y étaient pas mépris. P. 226, son sermon de Noël 1551 était des moins orthodoxes, puisque en prévision de celui du 28 décembre les chanoines veulent se défendre contre un « vulgus incompositum et rerum novarum, maxime inauditarum, cupidum ».

3. Aux pièces, le document le plus précieux est la lettre de Henri II (18 février 1551) à Louis de Bourbon, archevêque de Sens, sur la résidence des évêques et la lutte contre l'hérésie.

4. *Œuvres complètes de Michel de Montaigne. Les Essais. I : Étude, commentaires et notes*, par le D^r A. Armaingaud, Paris, L. Conard, 1924, in-16, xx-257 et 237 p., un portrait ; prix : 25 fr.

5. Une petite confusion p. II, où deux éditions successives sont appelées la « quatrième ».

épicurisme, scepticisme, morale chez Montaigne, religion de Montaigne, politique de Montaigne, etc. — constituent une véritable somme montaignienne. M. Armaingaud, partant en guerre contre M. Strowski et aussi contre M. Villey, démontre assez fortement que le prétendu « stoïcisme » de Montaigne vient directement... d'Épicure¹. M. Strowski faisait aussi beaucoup d'efforts pour nous peindre un Montaigne chrétien, voire catholique, et M. Villey se laisse entraîner sur la même voie. « Montaigne chrétien », s'exclamait rudement Guillaume Guizot, « est-il possible que cela ait jamais été dit? » En somme M. Henri Busson, que M. Armaingaud n'a pas lu, est sur ce point d'accord avec lui et avec Guillaume Guizot : « Tous les courants rationalistes », écrit-il, « vont se mêler en Montaigne. »

Le catholicisme de Montaigne est une simple attitude de précaution sociale, sans aucune valeur religieuse². Quant à son pyrrhonisme, M. Armaingaud veut n'y voir qu'un remède pour nous guérir de la fâcheuse maladie de la certitude. A force de ne pas admettre que Montaigne ait été « ondoyant et divers », j'ai peur qu'il ne nous fasse un Montaigne trop cohérent et plus constant que nature³.

Sur la politique de Montaigne, M. Armaingaud reste fidèle à la thèse qu'il soutenait dans l'*Énigme du Contr'un*. Mais — par courtoisie sans doute — il apporte une sensible atténuation à ses anciennes ardeurs. Il veut surtout faire de Montaigne un des conseillers les plus écoutés du *tiers parti*, un des premiers, des plus solides et des plus efficaces partisans de Henri de Navarre. Que Montaigne ait été en très bons termes avec le Béarnais, qu'il l'ait même aidé comme maire de Bordeaux et plus tard, ses lettres et ce qu'on sait de ses actes en font foi. Pour dire davantage, il faut s'embarquer — M. Armaingaud en convient — sur l'océan des conjectures. L'auteur me dira que ces conjectures ont tous les caractères de la vraisemblance. D'accord, mais cela ne saurait suffire pour rendre « presque évident que Henri de Navarre a été la plus constante préoccupation de Montaigne ». On admettra plus facilement, parce que nous sommes là dans le domaine des idées, l'autre conclusion du

1. La plupart des citations de Sénèque données par les commentateurs pour stoïciennes, parce qu'elles sont dans Sénèque, ont été en réalité prises par Sénèque à Épicure ou à des épicuriens.

2. C'est ainsi que le président d'une université américaine croit devoir présider aux exercices de la « chapel », qu'elle soit baptiste, méthodiste, etc., et quelles que soient ses convictions personnelles.

3. Par exemple le Dr Armaingaud nie la thèse essentielle de M. P. Villey, celle de « l'évolution » de Montaigne. Je doute qu'il ait raison.

D^r Armaingaud, à savoir que « l'écrivain a pour sa part contribué à préparer dans les esprits l'édit de Nantes¹ ».

L'abbé Alban CABOS a consacré un aimable ouvrage à un aimable personnage, Guy du Faur de Pibrac, le chancelier de Marguerite de Navarre et l'auteur des *Quatrains*². Pibrac n'était pas un héros. Frère de Louis du Faur, une des victimes de la « mercuriale » de 1559, il était dépourvu de fanatisme et cependant se fit, pour servir le roi de Pologne, l'apologiste de la Saint-Barthélemy. Lauréat des Jeux floraux, ce n'est pas un grand écrivain ni, malgré la réputation qu'il en eut de son temps, un grand orateur. Mais ce personnage a été mêlé à tant d'affaires qu'il est intéressant de le suivre.

M. Cabos a lu avec soin toutes ses œuvres, y compris ses lettres. S'il a donné une abondante bibliographie, il n'a pas toujours lu les ouvrages les plus récents, et il y aurait à dresser un beau catalogue avec les titres de ceux qu'il n'a pas consultés. Sur le concile de Trente, par exemple, sur la Pologne et la Saint-Barthélemy³, bien des additions seraient nécessaires. Contentons-nous de louer la parfaite objectivité avec laquelle le livre est écrit.

M. Joseph CUVELIER, l'un des éditeurs de la *Correspondance de la cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas*⁴, étudie les *Préliminaires du traité de Londres*⁵, signé le 29 août 1604 entre les archiducs et Jacques I^{er}. Ce travail, soigneusement documenté, intéresse l'histoire de Henri IV, parce que la cour de Londres fut, pendant plus d'un an, le théâtre d'une lutte d'intrigues à laquelle la France prit part, à peu près en accord avec les Provinces-Unies, pour empêcher ou retarder la signature de la paix entre l'Angleterre et les Pays-Bas catholiques, ou tout au moins pour diminuer la portée de ce traité et son extension à l'ensemble de la monarchie espa-

1. Quelques lapsus : Sorbin imprimé Sorlin. P. 108 : « Université de France », lire : Paris. P. 145, n. 1, dans la citation, lire « cœur » au lieu de « raison ». M. Armaingaud voit avec quel soin je l'ai lu.

2. Alban Cabos, *Guy du Faur de Pibrac : un magistrat poète au XVI^e siècle (1519-1589)*, Paris, Éd. Champion, et Auch, Fr. Cocharaux, 1922, 1 vol. in-8°, 500 p., 2 fig. Du même : *Un essai de propagande française à l'étranger au XVI^e siècle : l'Apologie de la Saint-Barthélemy par Guy du Faur de Pibrac*, ibid., 1922, 1 vol. in-8°, xix-68 p. (Réimpression et traduction de la *Ad Stanislaum Elvidium epistola*, suivies de deux lettres de Pibrac).

3. Notamment les pièces latines et françaises données par W. Sobieski, *Polska a hugonoci*, Cracovie, 1910. Il fallait au moins citer les *Postulata polonica*. Voyez aussi Marie Koterska, *les Poètes latins polonais avant 1589*, Paris, 1918, et même P. de Nolhac, *Ronsard et l'humanisme* (à propos de Kochanowski).

4. Voir *Rev. histor.*, t. CXLV, p. 244.

5. Extraits de la *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1923.

gnole. C'est à ces négociations que se rattache le fameux voyage de Sully, dont M. Cuvelier accepte un peu vite le témoignage¹.

XVII^e SIÈCLE. — C'est un bien mince sujet que la vie de Nicolas Vauquelin des Yveteaux : ses principaux titres de gloire sont d'être le fils de Vauquelin de La Fresnaye et d'avoir présenté Malherbe à Henri IV. Lieutenant au bailliage de Caen, suspendu de ses fonctions à la suite d'une affaire obscure, précepteur du duc de Vendôme, puis de Louis XIII, renvoyé par Anne d'Autriche sur les instances du parti religieux, « libertin » au moins dans le sens moderne du mot, mêlé à d'extraordinaires scandales judiciaires, voilà toute sa carrière. Plus mince encore est le livre que lui consacre M. Georges MONGREDIEN², encore qu'il le grossisse de chapitres, aussi peu utiles que dépourvus de nouveauté, sur le Parlement de Rouen et les mœurs judiciaires. Le tout est écrit avec une extrême négligence³.

Signalons au passage les récents volumes, qui seront l'objet d'une étude spéciale dans cette *Revue*, de la nouvelle édition des œuvres de Saint Vincent de Paul par M. Pierre COSTE. Avec le tome VIII, paru en 1923, s'achève la *Correspondance*. Les tomes IX et X, parus la même année, sont consacrés aux *Entretiens*⁴.

De même nous ne pouvons qu'indiquer ici le tome III des *Sources de l'histoire de France au XVII^e siècle (1610-1715)*, par MM. Émile BOURGEOIS et Louis ANDRÉ, tome consacré aux *Biographies*⁵. Je n'ai pas besoin de dire la valeur de l'œuvre et les services qu'elle est appelée à rendre. Avec raison les savants auteurs protestent contre le discrédit jeté par certains esprits hypercritiques sur toutes les biographies. N'est-il pas nécessaire de savoir ce que des contemporains ont écrit et pensé sur « le cardinal de Bérulle et l'abbé de Rancé, les Arnauld, Richelieu, Lesdiguières ou Turenne, Pascal ou Bayle et tant d'autres encore » ? Pour la période antérieure à 1660, que de renseignements précieux dans des notices telles que d'Aiguillon (duchesse d'), Anne d'Autriche, Beaufort,

1. M. Cuvelier nous met bien en garde, mais il ne cite pas les études critiques de Kùkelhaus et de Pfister. P. 301, n. 3, on lit : de Maulde-la-Clairière pour la Clavière.

2. *Étude sur la vie et l'œuvre de Nicolas Vauquelin, seigneur des Yveteaux, précepteur de Louis XIII (1567-1649)*, Paris, Aug. Picard, 1921, 11-255 p. — Du même : *Œuvres complètes de Nicolas Vauquelin...*, Paris, Aug. Picard, 1921, 235 p.

3. Le nombre des vers faux (cités dans le texte) dépasse la mesure permise.

4. Paris, Gabalda.

5. Paris, Aug. Picard, 1923, in-8°, XII-371 p., plus une table provisoire. Ce tome avait été remis à l'éditeur en juillet 1914. Les auteurs l'ont mis à jour jusqu'au début de 1922. Prix : 10 fr.

Concini, Coton, Gassendi, Guébriant, Hay du Chastelet, Henriette de France, Rohan, Zamet, etc.

Après un volume sur François Miron, M. A. MIRON DE L'ESPINAY en publie un autre sur *Robert Miron*¹. L'idée, en soi, est louable. L'exécution l'est beaucoup moins. L'auteur ne fournit aucun renseignement sur ses sources, sauf quelques vagues références à la série H des Archives nationales et au Cabinet des manuscrits. Il ignore à peu près le dépôt des Affaires étrangères². Il coud ensemble, en les reliant par un tissu léger, des documents qu'il ne discute point, dont les uns sont déjà connus, dont quelques autres — comme les harangues du prévôt des marchands — gagneraient à être résumés ou donnés en extraits. Au lieu d'analyser le rôle de l'orateur du Tiers aux États de 1614, il donne une chronique anecdotique de ces États. Sur la période si importante de l'ambassade en Suisse, il ne fait aucunement usage de l'ouvrage capital de M. Rott³.

On aura une idée de l'information générale de M. Miron de l'Espinay en apprenant que, d'après lui (p. 36), le vœu gallican présenté par Antoine Arnauld était la « proclamation d'un dogme nouveau » et non pas l'aboutissement de quatre siècles d'histoire de France. L'article est rédigé au Parlement « comme une loi d'État, presque comme un coup d'État ». M. de l'Espinay aurait mieux fait d'écrire : « une loi de l'État ». Quand il rappelle (p. 58) « les anathèmes renouvelés de l'Église contre les régicides », on a envie de le féliciter de savoir l'histoire de l'Église mieux que Ludwig von Pastor. Il croit, et fait croire à ses lecteurs, que Thierry a blâmé le Tiers de 1614⁴, sans soupçonner que l'*Histoire du Tiers État* contient un hommage à ces « fermes paroles, dont le sens était profondément national ... œuvre de patriotisme et de sagesse », et dénonce « la violence faite à la liberté de l'assemblée » par la cour.

Son récit de l'ambassade en Suisse, émaillé de lapsus⁵, est de la

1. *Robert Miron et l'administration municipale de Paris de 1614 à 1616. Le Tiers aux États-Généraux de 1614. L'ambassade française en Suisse de 1617 à 1672* (sic, pour 1626. Il faudrait ajouter : *L'intendance de Miron en Languedoc, 1631-1639*), Paris, Plon, 1922, in-8°, 362 p. Prix : 20 fr.

2. C'est seulement à la dernière page (294) du chapitre sur l'ambassade en Suisse qu'apparaît brusquement cette maigre référence : *Affaires étrangères, Suisse, XXVII*.

3. A la p. 292, n. 1, tout d'un coup une citation de Rott, t. IV. Mais le t. III, qui contient un récit minutieux et documenté de l'ambassade, n'est mentionné nulle part.

4. On cherchera vainement dans l'*Histoire du Tiers* les paroles que M. de l'Espinay prête à Thierry. S'agit-il d'un « repentir » de l'historien ?

5. En voici un simple bouquet : p. 170, d'Avenel pour Avenel. M. de l'Es-

plus haute fantaisie. On peut le lire en entier sans se douter que Robert Miron est « ennemi déclaré des Jésuites et catholique peu zélé, au dire du nonce et de l'évêque de Luçon¹ ». N'ayant aucunement l'idée du rôle joué dans l'Europe de ce temps-là par les passages orientaux des Alpes, il ne comprend rien aux fluctuations de la politique française. De même qu'il estime que la France — lisez ici Luynes — « s'honorait » en faisant cette folie de détacher du Palatin l'Union évangélique pour sauver les Habsbourg, il s' imagine (p. 335) que Richelieu, après avoir discuté avec Barberini sur la démonstration militaire de Cœuvres, se trouva « vaincu, presque convaincu par son éminent interlocuteur... ». On ne voit guère l'Éminence de Luçon en cette posture. Aucun effort n'est fait pour caractériser l'action, qui semble avoir été singulièrement hésitante et faible, de Miron auprès des Liges. Il est bon, pour le porteur d'un nom historique, d'écrire l'histoire de ses ancêtres. Encore faudrait-il apprendre le métier d'historien.

François du Plessis, marquis de Richelieu, a été singulièrement éclipsé par son fils. M. Maximin DELOCHE, à qui nous devons déjà de copieuses études sur la *Maison* et la *Plume* du cardinal, a voulu nous présenter le grand prévôt². Il n'est pas sans intérêt de suivre l'ascension de ce petit gentilhomme poitevin qui devint un des principaux officiers de la couronne, grâce à la confusion introduite entre la charge de prévôt de l'hôtel et celle de grand prévôt de France. Naturellement, ce qui nous intéresse le plus en lui, c'est son fils, qui naît non pas dans le château de Richelieu, mais dans l'hôtel acquis à Paris par le serviteur de Henri III³. Avant le grand Armand, François a frappé sévèrement, en vertu des pouvoirs de sa charge, les rebelles à l'autorité royale. Avant Armand, il s'est intéressé aux affaires maritimes, il a acheté des vaisseaux. Avant Armand et encore plus que lui, il s'est débattu contre le mal d'argent. Il a vu fondre les biens de Suzanne de la Porte et il a surtout laissé à ses enfants des créanciers. Surtout après la mort tragique de son frère Henri, le jeune évêque de Luçon a dû lutter contre les hommes d'affaires malhonnêtes, défendre contre eux non seulement

pinay écrit couramment (sauf une fois sur une douzaine) *Straßgeritch*, *Abscheid*. Il cite l'historien (p. 196) « H. Z. Schokke » et le Worort (p. 240) : d'ailleurs Zurich n'est pas « le plus ancien des États confédérés ». P. 252-253, *Leuche* pour Leuk ou Louèche, au choix. P. 256, Zurlanden.

1. Cité par Rott, III, 205.

2. Maximin Deloche, *Les Richelieu. Le père du cardinal : François du Plessis, grand prévôt de France. Documents inédits*, Paris, Perrin, 1923, in-8°, VIII-373 p., appendices, index. Prix : 10 fr.

3. Au coin des rues du Bouloi et des Petits-Champs.

sa maigre fortune, mais son honneur. Le chapeau lui arriva presque le jour même où il triompha de ces misérables adversaires, et un second arrêt suit de quatre mois son avènement comme premier ministre.

Ces dures épreuves expliquent bien des choses dans le caractère du cardinal. Et c'est au cours de ces années qu'il rencontra des dévouements qu'il n'oubliera jamais, par exemple les Bouthillier. M. Deloche, par son travail richement documenté¹, contribue à nous montrer dans le cardinal un homme.

Les dossiers du procès du maréchal Louis de Marillac ont été détruits sur l'ordre du roi. Mais M. Pierre de VAISSIÈRE, qui avait déjà étudié la vie d'un Marillac, a su trouver à la Bibliothèque, aux Archives nationales, à celles des Affaires étrangères, à l'Arsenal, à Dijon, assez de pièces pour retracer les péripéties de cette fameuse affaire et pour plaider en faveur du maréchal non pas l'innocence, mais les circonstances atténuantes². Disons tout de suite que l'historiographe des *Gentilshommes campagnards* a pour Richelieu une admiration tempérée par un sentiment de révolte intérieure. Ce qu'il reproche à l'impérieux cardinal, c'est d'être le centralisateur, le terrible serviteur de l'autorité royale et, malgré sa robe rouge de prince de l'Église, l'homme de la politique antiespagnole. C'est en somme d'être Richelieu, tandis que M. Rott lui reproche de n'avoir pas été assez Richelieu toujours.

De l'attachant récit de M. de Vaissière, ressort-il que Richelieu se soit trompé en voyant dans les Marillac de dangereux adversaires de sa politique? Il n'y paraît guère. Les Marillac, c'est le parti de Bérulle, le parti de la reine-mère et de Monsieur, le parti de la paix espagnole. Ils ont derrière eux de pieux personnages, une sorte de cabale des Dévots, qui se pare de l'auréole des « saintes » du Carmel. Cabale puissante et redoutable. Quant au maréchal lui-même, le portrait qu'en trace M. de Vaissière est d'un personnage peu intéressant, faux, fuyant. Sa ruine est la suite naturelle de cette Journée des Dupes où notre auteur, critiquant le récit de Saint-Simon, en arrive presque à ne voir plus ni dupes ni journée.

Le récit de la campagne d'Italie et du rôle qu'y joua Louis de Marillac, c'est bien l'histoire de ce que nous appellerions aujourd'hui une trahison perlée. Entre les deux récits de Pontis et de Puységur — l'un qui peint le maréchal, lors de son arrestation, comme un

1. Pourquoi l'auteur l'a-t-il écrit dans le ton du roman historique?

2. *Un grand procès sous Richelieu. L'affaire du maréchal de Marillac, 1630-1632*, avec une préface de Fr. Funck-Brentano, Paris, Perrin, 1924, in-8°, xx-250 p., 5 fig.

fauve pris au piège, l'autre qui lui prête la dignité de l'innocence sûre d'elle-même — le biographe semble bien (p. 85) donner crédit au premier. Quant à la lettre du 17 décembre (p. 90) où Marillac, écrivant à sa femme, proteste de son attachement pour le cardinal, elle est trop visiblement, comme la lettre sur Verdun, écrite pour être lue. Les premiers chapitres du livre la démentent.

En fait, la tête de Marillac paraît avoir été d'abord l'enjeu d'un marchandage avec la reine-mère, puis, dans la crise du printemps de 1632, Richelieu résolut de la jeter en défi aux ennemis du roi. Comme il était malaisé — tant à cause de la difficulté de saisir des preuves matérielles que du désir de ne pas compromettre à fond le sang royal — de faire un procès de lèse-majesté, on se rabattit sur le péculat. Que le procès, les deux procès aient été menés avec un irrespect absolu des règles tutélaires de la justice, il faudrait, pour s'en étonner, ne connaître ni la monarchie du XVII^e siècle ni Richelieu. Un procès de ce genre, même s'il n'y était question « que de foin, de paille, de pierre, de bois, de chaux », ne pouvait s'achever qu'en place de Grève. Remercions M. de Vaissière de fournir des documents à ceux qui n'envisagent point cette affaire tout à fait comme lui.

On ne trouvera guère à glaner dans la vie du cardinal de La Rochefoucauld par son secrétaire Jean DESBOIS¹. Le personnage, évêque de Clermont, puis de Senlis, par la grâce de Henri IV, grand aumônier de France sous Louis XIII, ne s'élève pas au-dessus du niveau de ces grands seigneurs qui firent preuve, sur le trône épiscopal, des vertus chrétiennes. Et l'éditeur moderne de ce texte, M. Gabriel DE LA ROCHEFOUCAULD, convient tout le premier que Jean Desbois est loin de valoir l'autre biographe du cardinal, le P. de La Morinière, dont l'œuvre parut dès 1646. Celle de Desbois n'est que le « discours » d'un bon serviteur.

Le troisième volume de l'*Histoire de la Compagnie de Jésus en France*², du P. FOUQUERAY, qui va de 1604 à 1623, est fait avec plus de soin que les précédents. Le ton en est généralement plus calme, sans atteindre jamais, même de loin, à l'impartialité³. Comme

1. *Bibliographie du cardinal de La Rochefoucauld*, par Jean Desbois, publiée avec une introduction par le comte Gabriel de la Rochefoucauld, Paris, Figuière, s. d., in-16, 186 p., un portrait; prix : 40 fr.

2. P. Henri Fouqueray, *Histoire de la Compagnie de Jésus en France des origines à la suppression (1528-1762)*. T. III : *Époque de progrès (1604-1623)*, Paris, Bureaux des Études, 1922, in-8°, xiii-648 p., bibliographie, index.

3. L'auteur a sa façon à lui de renvoyer à ses devanciers. P. 436, lorsqu'après avoir appris que les quatre ministres de Charenton « imprimèrent... un factum rempli de récriminations injustes, de dénégations gratuites et d'injures grossières », le candide lecteur notera une référence à Hanotaux, t. II, p. 240, il

dans les volumes précédents, la Compagnie et les Pères ont toujours raison ; tout au plus regrette-t-on parfois qu'ils aient manqué de prudence¹.

Que nous importe, après tout ? L'essentiel est que le P. Fouqueray a dépouillé de nombreuses archives², qu'il a étudié les sources, encore qu'il ait le tort de les mettre toutes sur le même pied : les documents authentiques, par exemple, avec la *Vie du P. Coton* par d'Orléans. L'essentiel est qu'il nous apporte une quantité de pièces, malheureusement incontrôlables, extraites des richissimes dépôts de la Compagnie. C'est par où son livre est neuf.

Le fait capital du volume, c'est l'extraordinaire floraison des collèges sous Henri IV après 1604 : à la fin du règne, les Jésuites n'ont pas eu en France moins de quarante-cinq postes. Mais comment s'est opérée cette conquête ? En présence des documents fournis par le P. Fouqueray, aucun doute n'est possible, c'est la volonté royale qui a imposé les Jésuites à la France. L'ancien huguenot est alors le prisonnier des Pères, et en particulier du P. Coton. L'histoire du collège de Poitiers expose, avec une naïveté désarmante, les procédés qu'on employait pour créer un de ces établissements dans une ville où personne n'en voulait, ni évêque, ni magistrats, ni municipalité (p. 134-136). Henri IV remet les lettres de protestation au P. Coton lui-même, qui ainsi connaît ses adversaires. Ceux-ci sont bien forcés de se soumettre³. L'histoire de Caen est celle d'un autre coup de

en conclura que ce jugement sévère émane de l'historien de Richelieu. Or, que dit celui-ci ? « Ils font au P. Arnoux une réponse savante, précédée d'une préface courte et incisive, qui résume, en somme, la thèse protestante sur le dogme, sur la discipline et sur les affaires du monde. » Nous sommes, on le voit, loin de compte. De même, lorsque le P. Fouqueray résume l'activité du P. Garasse (p. 567-568) contre Théophile de Viau en cette phrase délicate : « Il serait exagéré, croyons-nous, de regarder le livre de Garasse comme un acte d'accusation destiné à influencer les juges », il renvoie à Lachèvre. Or, cet érudit (t. I, p. 86 et 147 et suiv.) dit exactement le contraire : Garasse veut « se saisir de l'hydre pour la porter au bûcher... il entreprend une lutte à mort... » ; il écrit « un réquisitoire anticipé ».

1. Par exemple dans l'affaire de la *Defensio Fidei* de Suarez. Mais à qui fera-t-on croire (p. 308-312) qu'un pur hasard avait empêché le décret d'Acquaviva de parvenir à toutes les Provinces de la Compagnie ? D'ailleurs, le pape persiste à regarder comme exacte cette doctrine, que les Jésuites de Paris promettent de ne plus enseigner.

2. Il omet dans sa bibliographie les archives de la Côte-d'Or, qu'il a cependant vues pour le collège des Godrans. Il n'a pas connu, pour celui de Clermont, le livre de Dupont-Ferrier. Pour celui de Nancy, on aurait dû citer Pfister, t. II. Pour Venise, les *Lettres et ambassade* de du Fresne-Canaye.

3. J. Delfour (*Jésuites à Poitiers*, p. 11 et suiv) confirme l'antipathie de la population. Le corps de ville ne marche que sous la contrainte. La lettre du

force, précédé des mêmes intrigues. Henri fut pour les Jésuites, dit très bien l'auteur, « plus qu'un protecteur, un père ».

En ce qui touche le Canada¹, le P. Fouqueray ne tient compte que des témoignages favorables à la Compagnie. Les historiens canadiens les plus modérés reconnaissent cependant que les divisions semées par les Jésuites et leur protectrice Antoinette de Pons ont été pour beaucoup dans l'échec du premier établissement de Port-Royal, celui des Poutrincourt². Naturellement le volume est consacré en grande partie aux missions en France et à la controverse avec les protestants. Les disputes s'y terminent infailliblement à la gloire des Pères. On les voit également s'essayer à l'intrigue politique pour empêcher les rois de nouer des alliances protestantes³.

Le grand public s'est enfin avisé — nous le répétons depuis des années — qu'il y a en M. Henri BREMOND l'un de nos plus pénétrants historiens et par surcroît, ce qui ne gâte rien, un écrivain des plus savoureux. Il en donne de nouvelles preuves dans son tome VI⁴, dont nous aimerions à parler à loisir. La première partie en est consacrée à Marie Guyard, épouse de Joseph Martin, devenue Marie de l'Incarnation, et à son fils dom Martin. Née dans une boutique de marchand de soieries de Tours, cette femme de tête, après son veuvage, entre chez un beau-frère, commissionnaire en marchandises; elle appartient à cette forte race de Françaises dont Michelet, en une page du *Peuple*, a vanté les aptitudes commerciales, dames du

roi du 7 mars et celle de Coton du 8 mars 1605 (Delfour, p. 28-29) sont « une nouvelle et la meilleure preuve à opposer à ceux qui soutiennent encore, quand même, que la municipalité d'alors n'avait de plus grand désir que d'installer les Jésuites à Poitiers ». P. 54, Delfour montre, contrairement aux dénégations du P. Fouqueray (p. 140 du t. III), que les acquisitions des Jésuites de Poitiers, notamment celle de Ligugé, leur étaient fort avantageuses.

1. Dont l'histoire s'arrête dans ce volume, on ne sait pourquoi, à 1614. Le P. Fouqueray ne cite pas Garneau, dont les p. 56, 65, 66, 67, 71 (nouvelle édition) ont leur importance.

2. Voyez, p. 590, comment le P. Biard résiste au désir « bien naturel, mais tout païen », que le *sagamo* Membertou exprime d'être enterré avec ses pères. Malgré l'insistance du gouverneur Biencourt, le Père refuse d'enterrer ce Peau-Rouge converti « avec des payens damnés ». Il arrache à l'agonisant un consentement.

3. L'intervention (p. 224) du P. Richeome dans l'affaire de Clèves, contée d'après les archives de la Compagnie, contredit suffisamment les affirmations contraires du P. Fouqueray. Le P. Fouqueray confond (p. 160) le Conseil souverain de Pau et les États de Béarn. P 301, « les Académies de province », lisez : les Universités.

4. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France... VI : la Conquête mystique* **** Marie de l'Incarnation — Turba Magna, Paris, Bloud et Gay, 1922, in-8°, vi-529 p., 11 fig. Prix : 20 fr.

comptoir et souveraines du magasin : « Je me suis trouvée parmi le bruit des marchands... Je passais presque les jours entiers dans une écurie, qui servait de magasin, et quelquefois il était minuit que j'étais sur le port à faire charger ou décharger des marchandises... » Que voilà donc une mystique bien humaine et dont le style, comme dit son biographe, « n'a pas pris le voile » ! Femme d'affaires, elle le restera au Canada, pour ravitailler sa communauté, pour converser avec les « sauvages ». Car l'histoire de cette ursuline est liée à l'histoire de la Nouvelle-France¹ ; elle y demeure de 1639 à 1672, date de sa mort, et son caractère impérieux lui valut d'entretenir des relations plutôt tumultueuses avec un autre personnage illustre de l'Église canadienne, Mgr de Laval.

Nos âmes de simples laïques, nourries des principes de la morale vulgaire, ne sauraient accepter sans quelque scandale la désinvolture avec laquelle la mère, soucieuse de son salut éternel, abandonne un enfant de onze ans. Ne pouvait-elle suivre, pour monter au ciel, la voie étroite des humbles devoirs de tous les jours ? M. Bremond lui-même (p. 55, n. 2) discute avec une certaine inquiétude le discours qu'elle aurait tenu à son fils pour obtenir, avant d'entrer en religion, le « consentement » du pauvre petit. Un consentement à onze ans ! Je sais bien que nous rencontrons tous, dans la vie, des conjonctures où nous faisons passer les affections les plus chères après des devoirs qui nous apparaissent comme supérieurs. Tout de même, la mère qui s'est appliquée, « depuis l'âge de deux ans », à ne faire à son enfant aucune caresse — « et ne permettait pas qu'il lui en fit » — pour le mieux préparer d'avance à la séparation future, cette mère soulève en nous un sentiment du même ordre que Jean-Jacques mettant ses rejetons aux Enfants-Trouvés. Tant de mysticité ne nous paraît pas valoir une goutte, une seule goutte de lait jailli du sein maternel.

Après Marie et dom Martin vient ce que l'auteur, non sans une nuance d'ironie, appelle la *turba magna*, mystiques de second ordre, ou même simples dévots : l'ennuyeux M. de Bernières, l'intarissable Jeanne de Matel, dont le biographe Hello est si joliment qualifié de « colonne de fumée et de flammes, bizarre amalgame d'or et de clinquant », ou cette M^{me} de Neuville chez qui l'on trouve « de la

1. Quelques indications dans Garneau, nouvelle édition, t. I, p. 157, 169, 171, 172, 176, 177, 178. 179, 181 et suiv. Les lettres de Marie de l'Incarnation sont une source pour l'histoire du Canada. P. 183, Marie peinte en Mgr de Laval un précurseur des *dry laws*. Voyez, sur l'administration du prélat, p. 231. A l'occasion de son tricentenaire, Mgr de Laval est étudié à nouveau, notamment par M. Gaillard de Champris.

précieuse, de la dévote, au sens lamentable du mot, et de la sainte » ; enfin, l'ineffable Desmarests de Saint-Sorlin. Familier intellectuel de Richelieu — disons presque son domestique à penser — il se fait dévot, bien pis, policier dévot, détective d'hérétiques et d'impies, « limier mystique », dit irrévérencieusement M. Bremond, pourvoyeur du gibet et du bûcher¹. Heureusement encore qu'il « n'était pas assez riche pour faire les frais de tous les supplices qu'il aurait voulus ». Nul ne s'étonnera de le voir s'employer, autour du duc de Ventadour, à ressusciter sous une forme nouvelle la Compagnie du Saint-Sacrement, avec un peu plus de publicité, « au moins apparente », et le titre de Société pour les intérêts de Dieu. A la croisade intérieure il veut ajouter la vraie croisade, celle contre le Turc, dont Louis XIV serait le chef. Sans chicaner M. Bremond, je me demande si ce dévot lettré a droit à une place dans la galerie des mystiques. Il y fait vilaine figure.

Henri HAUSER.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

DOCUMENTS. — Il convient de mentionner en toute première ligne la nouvelle édition du Guide des Archives nationales d'Angleterre². Celui que l'on doit à M. Scargill-Bird, et qui était rapidement parvenu à une troisième édition, a rendu d'incontestables services ; mais, rédigé sans méthode, il était d'un maniement difficile ; en outre, pendant ces dernières années, des progrès considérables ont été réalisés au P. Record Office pour le classement des archives.

1. P. 491 : il se charge « d'un ministère qui, fort curieusement, ne se trouve pas préfiguré dans l'Apocalypse : c'est la police secrète... Quelque peu gauche malgré tout dans le roman mystique, le sieur de Saint-Sorlin excelle, sans conteste, dans le roman policier... Le plaisir malsain qu'il trouve à sa répugnante besogne... Il reprend ses lunettes noires, son métier d'espion... Ayant épuisé à ce coup les « délices » de l'espionnage et de la délation, le vieil agent plus que septuagénaire prit enfin sa retraite... De tant d'exploits que nous avons de la peine à lui pardonner, Desmarests n'aura jamais senti ni le ridicule ni l'odieux ».

2. M. S. Giuseppi, *A guide to the manuscripts preserved in the Public Record Office* ; vol. I : *Legal records, etc.* Londres, His Majesty's stationery office, 1913, in-8°, xxiv-411 p. ; prix : 12 sh. 6 d. — Presque en même temps paraissait une 10^e édition du *Catalogue of manuscripts and other objects in the Museum of the P. R. O.*, rédigé par le garde général des archives, Sir H. C. Maxwell Lyte (in-8°, 77 p., 1924. *Ibid.* ; prix : 1 sh.). Cette édition diffère peu de la 9^e.

Il faut remercier l'administration de ce grand établissement d'avoir ordonné la refonte de l'ancien Guide et féliciter M. GIUSEPPI de la façon dont il s'est acquitté d'une tâche particulièrement ardue. Dans sa nouvelle forme, l'œuvre est plus que doublée : tandis que l'unique volume de M. Scargill-Bird (3^e édit., 1908) compte 460 pages imprimées en caractères assez larges, le Guide de M. Giuseppe comprendra deux volumes et déjà le tome I occupe 411 pages d'une justification plus compacte. A l'index primitif (trente pages), qui contenait seulement une liste alphabétique des principaux fonds ou recueils de documents, on a substitué une copieuse table des noms de lieux, de personnes et de matières, qui occupe plus de cinquante pages. A tous les points de vue, les recherches sont rendues plus faciles et la connaissance des fonds mieux mise en lumière.

Afin de faire ressortir l'intérêt du tome V des Guides publiés par l'administration du British Museum pour le département des antiquités bretonnes et médiévales¹, il suffit de traduire les premières lignes de la préface, signée par M. O. G. M. DALTON, conservateur de ce département : « Les collections décrites dans les Guides précédents sur les âges de la pierre, du bronze, du fer, de la Bretagne romaine, contiennent toutes des objets produits par les différentes races qui ont habité notre pays à diverses époques ; le présent volume, qui complète la série, intéressera tout particulièrement le peuple anglais parce qu'il met en lumière les travaux exécutés par les mains mêmes de leurs ancêtres. A l'aide de ces cinq guides, le visiteur [du British Museum] est maintenant en état de suivre plus aisément le développement des arts en Bretagne depuis les origines jusqu'à la conquête normande, pour autant que l'histoire peut être représentée dans les vitrines d'un musée. » Il en est bien ainsi : le présent ouvrage fournit une description minutieuse des objets exposés, de ceux qui caractérisent le mieux la civilisation des tribus germaniques établies en Bretagne et son développement durant six siècles et davantage. Un grand nombre de dessins (232 au total) et dix-sept planches permettent à l'étranger de se faire de loin une idée précise de ces petits monuments, de leur importance artistique et historique.

Abordons maintenant les documents eux-mêmes.

En 1910, l'éminent érudit Charles PLUMMER, en publiant trente-deux vies latines (*Vitae*) de saints irlandais², exprimait l'espoir d'en donner un jour la rédaction irlandaise. Il nous donne aujourd'hui

1. *British Museum. A guide to the anglo-saxon and foreign teutonic antiquities in the department of british and mediaeval antiquities*. Printed by the order of the trustees, 1923, in-8°, xi-179 p.; prix : 2 sh. 6 d.

2. *Vitae Sanctorum Hiberniae*, 2 vol. Cf. *Rev. histor.*, t. CVI, p. 130.

d'hui en deux volumes¹ le texte irlandais, avec une traduction anglaise, de dix de ces productions hagiographiques (*Betha*). Dix seulement, parce que plus de la moitié des vies latines (14 sur 32) n'ont pas leur contre-partie en irlandais; en outre, plusieurs vies irlandaises nous sont parvenues en deux ou trois rédactions différentes; il se trouve en fin de compte que les dix vies (*Bethada*) que nous donne M. Plummer se décomposent en dix-sept morceaux différents, mais étroitement apparentés, à la fois par leur langue et par l'inspiration de leurs auteurs. Le nom de ces auteurs, l'époque où ils écrivaient, les sources où ils ont puisé sont ou ignorés ou mal connus; leurs ouvrages nous sont parvenus dans des manuscrits récents pour la plupart, les meilleurs ayant été exécutés par la plume infatigable autant que fidèle du franciscain Michel O'Clery, un des Quatre Maîtres, qui travaillait à Louvain entre 1630 et 1640. Il importe peu d'ailleurs au point de vue historique, car ces récits se meuvent dans un monde légendaire. Les celtisants sont seuls qualifiés pour dire ce que valent l'édition de M. Plummer et sa traduction; mais les autres publications qu'on lui doit inspirent toute confiance. Son érudition, si sûre et si bien informée, qui se présente avec une si rare modestie², frappe dès l'introduction où sont décrits les manuscrits; on la retrouve dans les tables, notamment celle des matières; c'est ainsi que le profane, aux mots « coarb », « druids », « fosterage », « hostages », « magic », « powers », etc., trouvera de

1. *Bethada Naem n'Erenn, or Lives of Irish saints*. Publ. d'après les mss. originaux, avec une traduction, des notes, un glossaire et des indices, 2 vol. in-8°. Londres, Humphrey Milford; Oxford Clarendon Press, 1922, XLIV-346 et 404 p.; prix : 42 sh. — M. Ch. Plummer s'est avisé après coup qu'une de ces vies, celle de Bairre de Cork (le second des textes édités par lui) avait déjà paru en 1893 dans un recueil peu répandu : le *Journal* de la Société d'histoire et d'archéologie de Cork. Elle est mentionnée dans le *Handbook of Irish philology and literature* que M. Best a publié en 1913. M. Plummer signale, en outre, une édition de la seconde Vie de Brendan, qui a été donnée, pendant que son ouvrage était à l'impression, par Thurneysen, au tome X de la *Zeitschrift für celtische Philologie*.

2. M. Plummer, qui ne manque jamais d'exprimer sa gratitude pour les services reçus pendant le cours de son dur labeur, n'hésite pas à reconnaître les erreurs où il a pu tomber. Dans la seconde Vie de Brendan, publiée dans ses *Vitae* (t. II, p. 270), il avait montré l'étroit rapport qui existe entre ce texte et le poème anglo-normand publié par H. Suchier (*Romanische Forschungen*, 1875) et il avait émis l'opinion que cette Vie latine était la source du poème anglo-normand. Ayant connu par la suite une dissertation d'Erich Pötzner : *Das anglo-normannische Gedicht von Brendan als Quelle einer lateinischen Prosafassung* (1910), il déclare accepter maintenant les conclusions de l'érudit allemand; il confesse, en outre, « avec chagrin », qu'il se voit obligé de corriger (t. I, p. XXIII) beaucoup de fausses lectures.

précieux renseignements sur les institutions et les mœurs de l'Irlande avant la conquête étrangère.

M. Marc BLOCH a publié le texte inédit d'une *Vie d'Édouard le Confesseur par Osbert de Clare*¹. D'Osbert, auteur de nombreux ouvrages théologiques et hagiographiques, la vie nous est mal connue : né dans la petite ville de Clare au comté de Suffolk, il fut moine, puis prieur de l'abbaye de Westminster (1134) et mourut peu après l'arrivée en Angleterre (1153) de Henri Plantagenêt. Officiellement chargé, vers 1138, de raconter la vie et les miracles du dernier roi anglo-saxon en vue de le faire canoniser, il alla lui-même à Rome pour appuyer cette demande (1139); mais son ambassade échoua. C'est seulement en 1161 qu'à l'instigation de Henri II l'affaire fut reprise et menée à bonne fin; une nouvelle biographie du Confesseur fut alors rédigée, d'après la vie d'Osbert, mais dans un style plus clair et plus sobre, par le moine cistercien Ailred, abbé de Rievaulx; elle fut présentée au roi le jour de la translation des reliques (13 octobre 1163). Le remaniement eut un grand succès qui fit oublier l'original. C'est cet original que publie M. Bloch. Dans l'introduction, il recherche les sources de la vie d'Édouard et de sa biographie par Osbert. Le plus ancien récit qu'il connaisse est celui du moine Sulcart, rédigé entre 1076 et 1085, où l'auteur se contente de louer le bon gouvernement d'Édouard et sa piété. Vint ensuite la *Vita Eduuardi regis*, œuvre anonyme² qui fut rédigée au monastère de Wilton sans doute entre 1103 et 1120, donc postérieure d'un demi-siècle à la mort du Confesseur et qui ne mérite qu'une confiance très limitée. Freeman s'y est laissé tromper. Quant à la *Vita* d'Osbert, où sont transcrites des bulles des papes Léon IX et Nicolas II, une lettre de saint Édouard et deux diplômes sans doute faux de ce roi, elle ne présente d'autre intérêt que de montrer comment se formaient les légendes, surtout quand on voulait achalander des pèlerinages. C'est ce qu'expose M. Bloch; si l'on hésite devant la hardiesse de certaines de ses interprétations, on reconnaîtra qu'il les présente avec finesse et précision.

La fin du XII^e siècle vit apparaître le commencement de ces belles séries de rôles qui sont une des gloires de l'ancienne administration royale et qui témoignent le mieux de son attachement aux formes traditionnelles. Après les rôles de l'Échiquier, les plus anciens sont

1. *La Vie de saint Édouard le Confesseur, par Osbert de Clare*, avec une introduction sur Osbert et les principales vies de saint Édouard. Bruxelles, Société des Bollandistes, 1923, in-8°, 131 p. Extrait des « *Analecta Bollandiana* », t. XLI.

2. Publiée par R. Luard dans la collection du Maître des rôles (1858).

ceux des plaidoiries, les *Plea Rolls*, parmi lesquels on distingua depuis 1272 ceux des plaidoiries portées soit devant le roi (*Placita coram rege*), soit devant les juges du banc royal siégeant à Westminster (*Placita de banco*)¹. Palgrave en avait commencé la publication²; tout récemment a paru, par les soins de M. C. T. FLOWER, un volume³ relatif au règne de Richard I^{er} et à la première année de Jean. Il est toujours instructif de comparer les rapports consignés dans des actes officiels et les récits donnés des mêmes faits par les chroniqueurs; on trouvera plaisir justement à rapprocher certaines plaidoiries dont le texte latin est reproduit in extenso par M. Flower avec des passages correspondants qu'on lit dans la partie des *Gesta abbatum S. Albani* attribuée à Mathieu de Paris⁴.

Pour parler plus au long du Livre des flefs⁵, dont le tome II a suivi de si près le tome I^{er}, nous attendrons celui qui contiendra l'Index, indispensable complément d'un texte où fourmillent les noms de personnes, de lieux, de titres féodaux. Disons seulement pour l'instant que le volume contient la fin du livre, de 1242 à 1293, et un appendice où l'on trouve quelques documents qui ont été, au xix^e siècle, insérés sans aucune raison dans le manuscrit. Il n'y avait aucun avantage à les exclure du présent recueil, car ils rentrent assez bien dans le cadre de la *Testa de Nevill*.

La Selden Society a distribué deux nouveaux volumes : pour 1922 le *Year-book* de l'année 1313-1314 et pour 1923 le tome II des documents sur les travaux publics au moyen âge.

1. Voir le *Guide* de Giuseppi, t. I, p. 225. Un inventaire numérique des *Plea rolls* figure dans la série des « Lists and index » sous le n° IV (1894).

2. *Rotuli curiae regis*, 6 Ricardi I-1 John (2 vol. in-8°, 1835).

3. *Curia regis rolls : Richard I-2 John*. Londres, H. M's. stationary office, 1923. Cf. *Rev. histor.*, t. CXLV, p. 125-126.

4. Voir l'histoire d'un différend qui mit aux prises l'abbé Jean « de Cella » avec un seigneur voisin, Robert Fils-Gautier (*Gesta*, édit. Riley, Rolls series, t. I, p. 220-224), et les *Curia regis rolls*, p. 178, 291, 339; comparer surtout le dénouement, tel qu'il est conté par le chroniqueur et noté par le scribe de la cour du roi. — Les mêmes rôles de plaidoiries permettent de préciser le surnom que l'auteur des *Gesta* donne à Jean « de Cella »; M. Williams, auteur d'une estimable histoire de l'abbaye de Saint-Alban que la *Rev. histor.* a déjà mentionnée (t. CXXVII, p. 359), dit, p. 85, qu'il tirait son nom de la « cella » de Wallingford, laquelle était une dépendance de l'abbaye. Plusieurs passages de nos *Curia regis rolls* prouvent, au contraire, qu'il s'agit de la dépendance de Flamstead, au comté de Hertford (voir, à la table, les renvois aux noms de Pierre de Stok et de la prieure de « La Celle », p. 338, de « Cella », p. 403, et enfin de « Flamstedt »).

5. *Liber feodorum. The book of fees, commonly called Testa de Nevill*, reformed from the earliest mss. Londres, His Majesty's stationary office, 1923, p. 637-1483; prix : 2 l. Sur le t. I, voir *Rev. histor.*, t. CXL, p. 221.

Le premier est l'œuvre de M. BOLLAND¹. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai déjà dit ici à maintes reprises² de ces *Annaires* de jurisprudence, de leur caractère, de l'importance qu'ils ont pour l'histoire du droit et des mœurs. L'introduction du présent volume contient des détails curieux sur les noms propres et les surnoms, sur les décisions prises par les juges dans les cas où il était utile d'identifier les personnes désignées par ce que nous appelons aujourd'hui des noms de famille et qui, au moyen âge, étaient dits « sur-noms »³. Si le nom de baptême restait invariablement attaché à la personne, le surnom variait assez souvent. Ce qui troublait les juges au xiv^e siècle tourmente encore parfois les érudits chargés de dresser les tables des noms propres de personnes : à quelle place ranger un homme appelé en latin « *Johannes filius Walteri* » ? S'appelait-il en réalité Jean, fils de Gautier ou Fils-Gautier, comme il y a encore des Fitz-James ou des Fitz-Stephen ? M. Bolland signale ces difficultés en quelques pages pleines de saveur.

Le second volume annoncé plus haut⁴ traite des travaux nécessaires pour l'établissement et l'entretien des ponts et des routes, pour l'aménagement des rivières, canaux, égouts et fossés, pendant le cours du xiv^e siècle, dans un certain nombre de comtés ; ceux qui se rapportent à ce qui correspond aujourd'hui à l'agglomération londonienne (Londres et Middlesex, Surrey) présentent un intérêt tout particulier pour l'histoire d'une région dont le travail humain a si prodigieusement transformé la face. Comme tous les documents publiés sont rédigés en latin, on a jugé qu'il était inutile de les traduire en anglais. La traduction est remplacée par une analyse et un commentaire qui en donnent toute la substance. Là ne s'arrête pas d'ailleurs le travail de l'éditeur, M. FLOWER : il explique la nature des travaux nécessités par le mauvais état des routes et la régularisation des eaux vives ou stagnantes ; il expose la procédure suivie devant les tribunaux pour contraindre les riverains à participer aux frais de construction et d'entretien ; il fait comprendre combien l'idée régionaliste et particulariste, si profondément imprimée dans l'esprit anglais, rendait difficile l'aménagement rationnel du sol. Il est

1. *Year-books of Edward II*; vol. XVI : 7 *Edward II, 1313-1314*. Edited for the Selden Society by William Craddock Bolland. Londres, Quaritch, 1922, gr. in-8°. LV p., plus 224 p. en double, pour le texte et la traduction en regard, plus les p. 225-256 qui sont simples.

2. *Voy. Rev. histor.*, t. XCHI, p. 386 ; C, p. 364 ; CXII, p. 114.

3. Le mot anglais *nickname* vient, comme on sait, de *an-ike-name*, ce qui veut dire : un nom ajouté.

4. *Public works in mediæval law*, vol. II. Edited for the Selden Society by C. T. Flower. Londres, Quaritch, 1923, gr. in-8°, LIX-401 p.

vrai qu'au temps glorieux d'Édouard III, de mauvaises routes et des cours d'eau capricieux pouvaient suffire à un pays encore soumis au régime d'une économie rurale peu intensive.

Au tome VI du *Calendar des Fine rolls* (*Rev. histor.*, t. CXL, p. 224) est venu bientôt s'ajouter le tome VII¹. On sait que dans l'Angleterre féodale toute mutation, ou même en général toute transaction concernant les terres et les tenures, pouvait donner lieu à un procès réel ou fictif qui se terminait devant l'Échiquier par des amendes, des droits de succession ou toute autre espèce de redevances versées au trésor. Le résultat de ces accords volontaires ou forcés que caractérise le terme, aussi bien anglais que latin, de *finés* était consigné sur des rôles de parchemin; c'est ce qui explique leur importance pour l'étude de la propriété foncière. Les historiens français y trouveront même d'utiles renseignements sur une période dont le traité de Brétigny est le point culminant; ils y verront notamment comment le clergé normand fut alors traité par l'Anglais victorieux.

On peut passer plus rapidement sur l'inventaire des lettres closes, dont le caractère n'a pas besoin d'être défini; le tome IV du règne de Richard II² se rapporte aux années 1389-1392. Mais il faut bien se rappeler qu'on trouve maintes fois soit des *vidimus* (les Anglais disent des « *inspeximus* ») d'actes antérieurs, soit des allusions à des chartes antérieures; c'est le cas, dans le présent volume, en ce qui concerne Jean Sans-Terre.

La « *Canterbury and York Society* » a fait distribuer un fort utile recueil³ de documents, recueillis par le Révérend SALTER et imprimés à ses frais, sur les chapitres généraux des chanoines augustins depuis que le concile du Latran eut ordonné (1215) de les réunir tous les trois ans; l'éminent éditeur y a joint en appendice nombre d'actes concernant leur organisation. On y trouvera notamment les constitutions données par le pape Benoît XII à

1. *Calendar of the fine rolls preserved in the P. Record Office*. Vol. VII : *Edward III, 1356-1368*. Londres, His Majesty's stationary office, 1923, in-8°, 347 p.; prix : 2 l.). On ne saurait, sans injustice, passer sous silence, bien qu'il ne figure pas dans le titre du volume, le nom de M. C. B. Dawes, qui a rédigé le texte et dressé l'index général (cf. l'article « *Household* »; l'article pour Londres occupe neuf colonnes). — Sur les *Fine rolls*, voir le *Guide* de M. Giuseppe, t. I, p. 26-27, etc.

2. *Calendar of the close rolls preserved in the P. Record Office*. *Richard II*; vol. IV : *1389-1392*. Ibid., 1922, in-8°, 788 p.; prix : 2 l. L'analyse des lettres closes est l'œuvre de M. Bird; l'index (p. 577-788) celle de M. Isaacson.

3. Rév. H. E. Salter, *Chapters of the Augustinian canons*. Londres, Issued for the *Canterbury and York Society*, 1922, in-8°, xlv-287 p. (forme le fasc. 70 (t. XXIX) des publications de la Société, avec la date de juin 1922). Les textes ont été copiés et imprimés avec le plus grand soin.

l'ordre bénédictin, et qui sont étroitement apparentées à celles des Augustins¹. Une instructive préface résume l'histoire de ces chapitres généraux qui ont été tenus assez régulièrement jusqu'en 1518, après quoi on n'en trouve plus de mentions. Les actes nous font connaître leur composition, la manière dont ils étaient convoqués, l'ordre des cérémonies religieuses qui présidaient à leur inauguration, la distribution du travail, resserré dans la limite étroite de trois journées et expédié si hâtivement que maints statuts ont dû être abolis aussitôt après avoir été édictés², l'action des définiteurs³ et des visiteurs⁴. Les visites ont été régulièrement effectuées; ont-elles donné de bons résultats? En décrétant l'institution des assemblées triennales, Innocent III s'était, semble-t-il, proposé de réagir contre la négligence des évêques à surveiller le clergé de son diocèse; mais il est constant que cette surveillance fut, au XIII^e et au XIV^e siècle, bien plus effective et efficace que celle des chapitres généraux. Il n'y a pas en effet d'exemple que des visiteurs monastiques aient demandé le renvoi d'un seul chef de monastère ou fait appel à Rome contre le relâchement de l'Ordinaire. En général, l'activité des chapitres augustins a passé inaperçue; à peine en est-il question dans les chroniques et dans les registres épiscopaux. Enfin, que nous apprennent leurs actes sur les mœurs des religieux qu'ils avaient le devoir de gouverner? Rien de précis: ceux du chapitre de 1518 (le dernier connu, le seul qui dura quatre jours) nous parlent « de la ruine lamentable de tout le monde religieux menacé dans ses chefs et dans ses membres⁵ »; mais c'est sans doute une phrase toute faite. D'autre part, il est certain que, malgré les observations réitérées des chapitres, beaucoup de maisons refusaient d'envoyer leurs élèves aux Universités⁶. Les historiens français trouveront çà et là des mentions de prieurés français (ordre de Saint-Victor de

1. Ces constitutions ont été publiées déjà deux fois: dans le *Bullarium romanum*, t. I, p. 237, et dans les *Concilia* de Wilkins, t. II, p. 629. Le Rév. Salter les réédite parce que le Bullaire « n'est pas généralement accessible », et parce que Wilkins a, non moins généralement, laissé imprimer des textes qui ne méritent aucune confiance.

2. Sur la manière dont étaient tenus les chapitres augustins, voir p. xvi et 144-146.

3. Sur le mode d'élection des définiteurs et leur compétence, voir p. xvi, 52, 92, 194-200.

4. Sur les visiteurs, p. 177-188, 200-213.

5. P. 133. Wolsey, comme on sait, voulut fonder un collège pour les étudiants de l'ordre « menacé de ruine » (p. xxxviii).

6. P. 13, 17, 99, etc. Les prieurés délinquants étaient mis à l'amende, mais l'amende était rarement levée.

Paris, d'Arrouaise) convoqués et assistant aux assemblées triennales de l'ordre¹.

Le même savant éditeur a publié pour la Société d'histoire d'Oxford le *Registre du collège de Merton, 1483-1521*²; je dois me contenter de l'annoncer, n'ayant pas eu l'ouvrage sous les yeux. J'en dirai autant du *Cartulaire du prieuré de Saint-Peter-at-Sele* (Sussex), publié par M. SALZMAN³; cet obscur prieuré fut fondé par Guillaume de Briouze, à qui le Conquérant avait donné des terres dans le Sussex occidental. Le *Cartulaire* fut probablement rédigé au temps du prieur Gautier de Colleville (1254-1276).

Nous avons déjà parlé (t. CXXXV, p. 67) du *Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Werburge à Chester*, publié par M. TAIT; avec le tome II, récemment paru, se termine cette utile publication⁴. Les actes y sont soit rangés dans un ordre géographique difficile à déterminer, soit groupés sous certaines désignations générales telles que la cuisine, l'aumônerie, l'infirmerie, la fabrique, la chambre de l'abbé, etc.; dans l'édition, chaque document est précédé d'une analyse qui équivaut à une traduction abrégée du document et suivi, quand il est nécessaire, d'un commentaire très substantiel. A ceux que fournit le cartulaire, M. Tait a pu en ajouter d'autres retrouvés dans des collections variées, parmi lesquels figurent vingt-deux originaux. La scrupuleuse érudition de l'éditeur se manifeste à chaque page et jusque dans les nombreuses corrections et additions qui terminent la préface.

Pour ce qui concerne les textes relatifs aux institutions municipales, je regrette de ne pouvoir parler comme il conviendrait du tome II des *British borough charters*, préparé par feu Adolphus BALLARD et édité par M. TAIT; il m'est parvenu trop tard⁵. Il en est de même pour les *Records of the borough of Leicester, 1603-1688*, édités par Helen Stocks pour faire suite aux trois volumes

1. P. xxiv, 60, 132, 136, etc. (Saint-Victor est omis à la table). — P. 158, le prieuré de « Bellocincino », au diocèse de Nîmes; ne serait-ce pas une transcription erronée du mot « Bellovicino », auj. Beauvoisin, dép. du Gard, arr. de Nîmes, cant. de Vauvert? — L'appendice III donne la liste de tous les monastères augustins en Angleterre.

2. Rév. H. E. Salter, *Registrum annalium collegii Mertonensis, 1483-1521* (Oxford histor. Soc., at the Clarendon Press). Cf. *Rev. histor.*, t. CXLV, p. 178.

3. L. T. Salzman, *The Chartulary of the priory of St. Peter-at-Sele*. Cambridge, Heffer, in-8°, xxvii-118 p.

4. *The Chartulary or Register of the abbey of St. Werburgh, Chester*. Edited with introduction and notes by James Tait. Imprimé pour la « Chetham Society ». Part II, 1923, xxxviii p. et 257-510 p. Deux tables : l'une des noms de personnes et de lieux, l'autre des noms de choses et des termes techniques.

5. *British borough Charters*; t. II : 1216-1307. Londres, Cambridge University Press; prix : 42 sh. Pour le t. I, voir *Rev. histor.*, t. CXVII, p. 183.

de Miss Mary Bateson¹. Par contre, nous avons reçu l'ouvrage de M. FURLEY sur les archives et l'organisation municipale de Winchester². Les documents publiés en appendice sont peu nombreux, mais doublement intéressants, d'abord par leur langue : ainsi le coutumier de la ville (écrit vers 1215) qui est en français³, ensuite à cause de leur variété : deux chartes originales de Henri II⁴ confirmant les libertés accordées à la ville (ou cité) par son aïeul Henri I^{er}, un compte des baillis de l'année 1354-1355, une charte en latin d'un clerc, Robert de Buckingham (1331), où se trouvent encore d'intéressantes expressions françaises, un extrait des jugements rendus par ce curieux tribunal des Pieds poudreux, autrefois étudié par Charles Gross ; chacun de ces documents est accompagné d'un fac-similé permettant de constater que le déchiffrement est exact. On ne peut que louer le soin avec lequel l'éditeur s'est acquitté d'une tâche difficile. Le commentaire, qui occupe la plus forte partie du volume, est une étude minutieuse sur les institutions municipales, surtout à la fin du xiv^e siècle ; mais l'auteur remonte naturellement jusqu'aux origines mêmes de la mairie, qui n'apparaît pas avant l'année 1200⁵. Depuis cette époque, à la tête de la ville est un maire annuel élu « par comun assentement des vingt et quatre jurés de le comune », qui de leur côté sont élus « des plus prudhommes et des plus sages de le vile ». Si M. Furley s'était rappelé les articles si clairs de M. Round sur les origines de la mairie de Londres, il se serait, sans doute, convaincu que la mairie et la commune sont d'origine française ; ne pourrait-on même pas supposer que, dans ce cas, Winchester se modela d'après Londres ? Quand il arrive au temps de Richard II, où abondent les documents d'archives, M. Furley peut nous donner un tableau fort bien composé de l'organisation administrative, économique et sociale (mais non religieuse) de la cité, ancienne capitale du royaume de Wessex et qui conservait dignement encore des traces de son ancienne grandeur. Plus tard, d'autres viendront qui, s'appuyant sur des monographies aussi bien faites des principales villes et cités, écriront le chapitre définitif sur le

1. *Records of the borough of Leicester*, in-8°, LVIII-644 p.; prix : 50 sh.

2. J. S. Furley, *City government of Winchester from the records of the XIV and XV centuries*. Oxford, at the Clarendon Press, 1913, in-8°, 196 p.; prix : 14 sh.

3. Texte anglo-normand apparenté à ceux de Southampton, publiés par M. Studer.

4. Ces deux chartes, datées de Salisbury, Thomas Becket étant chancelier, doivent être placées, comme il est dit en note 1, page 178, soit en 1155, soit en 1158. Elles ne contiennent pas la formule « Dei gratia ».

5. Il ne semble pas que la mairie soit de création royale. A la fin du volume, p. 188, se trouve une liste abrégée des « chartes et concessions royales » qui existent dans les archives de la ville.

régime municipal qui manque encore dans les histoires de la constitution anglaise.

Des âmes sensibles ont, paraît-il, éprouvé le besoin de faire canoniser le roi Henri VI, le doux insensé « simplex et rectus », le martyr de la guerre des Deux-Roses. Henri VII, sans doute pour rendre à la couronne un lustre terni par tant de sang versé pour la conquête du pouvoir, introduisit en cour de Rome (1490) une instance en canonisation; en attendant, il adressa au pape (1494) une pétition pour la translation à Westminster des reliques de celui que le peuple appelait déjà un saint. Le procès, suivi à Rome avec la prudente lenteur requise en pareille circonstance, continuait encore quand Henry VIII rompit avec le Saint-Siège et, naturellement, l'affaire fut abandonnée. Elle vient d'être reprise sous l'égide de son Eminence le cardinal Gasquet, qui a pris le soin de justifier aux yeux du public, croyant ou non-croyant, les promoteurs de l'entreprise¹. Dans un petit livre d'une lecture agréable et surtout édifiante, il a conté la vie privée du roi et montré les vertus qui le désignent pour trouver au ciel une place à côté de son ancêtre, le roi de France saint Louis². Il fait ressortir l'importance du témoignage de Nicolas Harpesfield, l'ancien archidiacre de Cantorbéry, qui fut mis à la Tour sous Élisabeth pour sa fidélité à la religion catholique romaine. Il connaissait par une traduction latine quatre livres de miracles accomplis par l'intercession de ce roi, le plus ancien de 1481, le plus récent de juillet 1500. Le traducteur se nomme lui-même Jean, que l'on veut identifier avec Jean Blakman, secrétaire de Henri VI et auteur d'une vie intime du saint roi; il déclare qu'il tenait le texte original de Jean Morgan, doyen de Windsor, et qu'il donne seulement un choix des récits miraculeux : 135 sur 300. Ce Livre des miracles, conservé au British Museum, vient d'être édité en grande partie³ avec une traduction et

1. Cardinal Gasquet, *The religious life of Henry VI*. Londres, Bell et fils, 1923, in-8°, xi-141 p., illustrations; prix : 5 sh.

2. Une miniature, reproduite en tête du recueil des *Miracles du roi* dont il est question plus loin, représente Henri VI, couronné, présenté par un roi de France nimbé qui ne peut être que saint Louis; il est agenouillé en extase devant la Vierge et l'Enfant-Jésus qui lui font un gracieux accueil; il fait cette prière à Dieu le Père, qui le bénit dans sa gloire : « Da michi, Domine altissime, sapientiam, ut sciam quid acceptum sit coram te omni tempore. »

3. *The Miracles of king Henry VI*, being an account and translation of twenty-three miracles taken from the manuscript in the British Museum (Royal 13, c. viii), with introductions by Father Ronald Knox and Shane Leslie. Cambridge, at the University Press, 1923, in-8°, 224 p.; prix : 12 sh. 6 d. — Il ne faut pas confondre le *Livre des miracles* avec le traité de Jean Blakman intitulé *De virtutibus et miraculis Henrici VI*, qui a été publié en 1919 par M. R. James, reproduisant l'édition qu'en donna Th. Hearne en 1732 d'après l'original, devenu très rare, qui avait été édité en 1510 (cf. *Rev. histor.*,

des notes par le P. Ronald KNOX et par M. Shane LESLIE, auteur d'une curieuse biographie du cardinal Manning¹. Les éditeurs ont publié in-extenso seulement les miracles qui, sous Henri VIII, ont été soumis à une enquête officielle; les autres ont été seulement analysés. Il faut rendre hommage au zèle et à l'érudition déployés par les éditeurs; ils en seront récompensés s'ils obtiennent qu'enfin l'arrière-petit-fils de saint Louis soit placé sur les autels à côté de sainte Jeanne d'Arc, autre martyre des guerres anglaises.

Nous touchons à la fin du moyen âge avec deux textes importants pour l'histoire des juges de paix. On sait que, depuis au moins le règne d'Henri III, des « custodes pacis » furent chargés dans chaque comté de prendre les mesures nécessaires au maintien de l'ordre public; puis deux statuts d'Édouard III organisèrent définitivement l'institution des « justices of the peace ». Ces magistrats étaient toujours pris dans la petite noblesse des comtés, la « Gentry », classe dont le rôle n'a cessé de grandir jusqu'aux temps modernes, se substituant peu à peu à l'ancienne noblesse féodale. Leur compétence, très étendue, est détaillée dans un manuel en latin composé vers l'an 1422 pour le comté de Worcester. Il ne compte pas moins de quatre-vingt-deux articles. A la fin du xv^e siècle, lorsque Henri VII entreprit de rétablir l'ordre intérieur par des opérations de police un peu rudes, il trouva d'utiles auxiliaires dans des légistes, des professeurs de droit, auteurs de traités qui ont fait époque : un des plus anciens est pour auteur Thomas Marowe, dont les leçons professées en 1503 sont connues par onze manuscrits; son traité est rédigé en français. Ces deux ouvrages, le manuel anonyme de 1422 et le traité de Marowe, ont été édités d'une façon magistrale par une Américaine, Miss Putnam², auteur fort apprécié d'une étude relative à l'application des lois et règlements sur le travail au milieu du xiv^e siècle³. Il est rare de rencontrer une érudition aussi bien informée, aussi pénétrante et d'une aussi grande portée pour l'histoire juridique et sociale. Comme l'a dit dans une brève préface l'éminent promoteur de ces études, M. Vinogradoff : « L'institution des juges de paix, qui forme le sujet du volume, est certainement une des plus remarquables créations de l'histoire administrative en général ». J'ajou-

t. CXLI, p. 71, où il faut corriger une faute manifeste dans la date où J. Blakman se fit chartreux; c'est 1447 et non 1547).

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXLI, p. 84.

2. H. B. Putnam, *Early treatises on the practice of the justices of the peace in the fifteenth and sixteenth centuries*. C'est le tome VII des « Oxford studies in social and legal history » dirigées par Sir Paul Vinogradoff. Oxford, at the Clarendon Press, 1924, in-8°, viii-424 p.; prix : 18 sh.

3. *The enforcement of the statutes of labourers, 1349-1359* (1909); cf. *Rev. histor.*, t. CII, p. 162.

terai que le livre de Miss Putnam nous renseigne parfaitement sur les vénérables ouvrages de jurisprudence qui ont exercé une si grande influence au xvi^e siècle : Fitzherbert et Brooke, Plowden et Dyer, Lambarbe et sa fameuse *Eirenarchia* (1581); d'autre part, il réhabilite singulièrement le règne du premier des Tudors.

Pour la période moderne, la belle série des *Calendars of state papers* s'est enrichie (au propre comme au figuré) de plusieurs volumes. Notons, d'abord, le tome XIV de la série relative à Venise, édité par M. Allen B. HINDS¹. Il contient l'analyse et de nombreux extraits des dépêches d'Anzolo Correr, ambassadeur de Venise à Londres, puis de Zonca et de Giustinian, ses successeurs auprès de Charles I^{er}, d'Alvise Contarini et d'Anzolo Correr, ambassadeurs en France; enfin de Contarini, ambassadeur en Espagne. Leurs dépêches fournissent d'abondants renseignements sur les efforts tentés par le roi d'Angleterre en faveur de son beau-frère, l'électeur palatin; sur ses difficultés avec l'Empire et l'Espagne (le volume commence avec « l'année de Corbie »); sur les négociations avec les chefs de l'armée suédoise après la mort de Bernard de Saxe-Weimar (mais l'envoyé anglais fut devancé par Richelieu qui s'était hâté de conclure l'affaire au profit des intérêts français en Alsace); sur la politique navale de Charles I^{er} qui, malgré l'opposition croissante du Parlement et le soulèvement des Écossais, ne perdit jamais de vue le point capital de la politique anglaise visant à l'empire des mers; enfin sur la guerre civile qui s'annonçait avec son cortège de menaçantes complications, la France poussant sous main les Écossais à se soulever contre l'absolutisme de leur souverain.

Un demi-siècle plus tard, c'est toute la politique financière de Jacques II qui nous est révélée par l'inventaire des livres du Trésor pendant les quatre années de son règne². L'éditeur, M. SHAW, n'est pas tendre pour la mémoire du dernier des Stuarts, et il serait, en réalité, difficile de la défendre. Peu satisfait d'avoir obtenu d'un Parlement servile une augmentation de ses revenus (deux millions de livres contre douze cent mille accordées à Charles II lors de son avènement), il continua de recevoir, de solliciter de Louis XIV de copieuses subventions. Le complot imaginé par Titus Oates avait jeté dans le public un émoi si profond, la terreur du papisme était si générale, que les membres du Parlement lui accordèrent tout, sans garantie et sans contrôle, le suppliant seulement « de maintenir et

1. *Calendar of state papers and manuscripts relating to english affairs existing in the archives and collections of Venice*; vol. XIV : 1636-1639. Londres, H. M's stationary office, 1923, in-8°, LV-792 p.; prix : 2 sh.

2. *Calendar of Treasury books*, preserved in the P. Record Office; vol. VIII : 1685-1689, prepared by William A. Shaw. Ibid., 1923, in-8°. Un volume en quatre tomes, xcv-2687 p.; prix total : 4 l. 10 sh.

de défendre » l'Église établie « qui leur était plus chère que la vie ». Libre de disposer comme il lui plairait des deniers publics, le roi les appliqua au gré de ses besoins personnels ou de sa politique, augmentant l'armée, sur laquelle il comptait pour affermir son pouvoir personnel, au détriment de la marine, qui était la force et la sécurité de l'Angleterre. Le détail est présenté par M. Shaw avec une minutie extraordinaire. Son index méthodique de près de cinq cents pages y rend les recherches faciles, sinon rapides, car on est parfois accablé par des colonnes de chiffres capables de lasser le plus courageux des érudits¹; du moins peut-on, à force de patience, parvenir à trouver ce qu'on cherche et, chemin faisant, bien d'autres choses encore, par exemple sur les impôts directs (*Hearthmoney*) et indirects (*Customs, Excise*), les dépenses faites pour le couronnement du roi (*Coronation*), les huguenots français (*French protestant refugees*), les non-conformistes (*Roman catholics, Recusants, etc.*), les livres importés (*Books*), le commerce avec Bordeaux, la colonisation de l'Irlande (*Plantations*), Alger et Tanger, le soulèvement du fils naturel de Charles II (*Scott, James, duke of Monmouth*) et sa mère (*Keroualle, Louise de*), la duchesse de Mazarin et les appartements qu'elle occupait à Londres, etc.². En somme, plus de deux mille pages bourrées de noms, de faits et de chiffres, avec renvoi constant aux sources, que dire de plus?

Sur le modèle du Recueil publié par notre ministère des Affaires étrangères, la Société royale d'histoire a résolu de publier les instructions données aux ambassadeurs et aux ministres anglais. La date de départ est, non pas comme chez nous, celle des traités de Westphalie, mais l'année 1689, où les Affaires étrangères passèrent sous le contrôle permanent, sinon exclusif, de Cabinets responsables devant le Parlement. En outre, le caractère des deux entreprises diffère : on sait que chez nous les instructions, variant selon les circonstances, contiennent des directions précises sur la politique à suivre; en Angleterre, le ministre recevait au début des indications rédigées en des termes très généraux et uniformes; mais on lui adressait des instructions détaillées pour chaque affaire importante. M. CHANCE, chargé de préparer le tome I, consacré à la Suède³, s'est donc contenté de donner une fois pour toutes le texte de l'instruction géné-

1. Un certain Henry Guy, chargé du « service secret », y reçoit plus de 450 mentions; le célèbre architecte Christophe Wren environ 250, etc.

2. Dans l'Index, il faudra corriger le nom du comte de Tonneur (p. 377), qui est le comte de [Clermont-]Tonnerre. Keroualle est aujourd'hui Keroual; le château existe toujours entre Lambézellec et Saint-Renan, Finistère; il est insuffisant de situer, même pour le temps de Louis XIV, l'Artois « en Flandre ».

3. *British diplomatic instructions, 1689-1789*: vol. I : *Sweden, 1689-1727*. Edited for the R. histor. Society by James Frederick Chance. Londres, aux

rale; pour les autres, il a dû faire dans la masse des documents un choix qui est fatalement arbitraire; il vaut selon la compétence de l'éditeur. Celle de M. Chance présente les meilleures garanties. Dans son introduction, il a exposé le résultat de ses propres recherches sur la politique extérieure de Guillaume III, des ministres de la reine Anne, surtout de George I^{er}; il a bien mis en lumière deux figures: celle du premier des rois hanovriens, plus soucieux des intérêts de son électorat allemand que de son royaume insulaire, et celle de Charles XII, dont la volonté despotique ne cessa de diriger les affaires suédoises, même pendant son long exil. L'annotation est d'ordinaire suffisante.

Les papiers de John Robinson, que publie M. LAPRADE, intéressent l'histoire des élections parlementaires au temps de Georges III¹. Robinson, membre du Parlement depuis 1774, fut un conseiller très écouté de ce souverain à un double titre: secrétaire du ministère des Finances (Treasury board), il était chargé de signer toutes les « lettres ordonnant une dépense » faite par le Trésor; puis et surtout il avait la surintendance du travail parlementaire, de ce qui aujourd'hui rentre dans les attributions des « whips »; comme tel, il devait assurer la présence, au moment des scrutins, de ses collègues membres de la majorité et, lors des élections générales (1774, 1780, 1784), agir auprès des électeurs en faveur du gouvernement. Ses papiers nous font connaître les pratiques employées alors par les tories et par les whigs pour faire triompher leur parti; aucune autre source ne nous fournit plus de renseignements sur les élections de 1784 d'où allait sortir le premier ministère Pitt.

Le tome II des documents anglais sur la guerre au Canada (1812-1813) édités par M. WOOD² est relatif aux opérations de l'hiver et du printemps de 1813 à l'ouest et sur le lac Ontario, en été et pendant l'automne sur les frontières, notamment dans le voisinage de Montréal, en décembre vers le Niagara. Tous les documents sont, comme on devait s'y attendre, en anglais. Nous reviendrons sur cette belle publication quand elle aura été terminée avec le troisième volume.

Ch. BÉMONT.

(Sera continué.)

bureaux de la Société, 1922, in-8°, XXXVIII-250 p. Plusieurs des instructions rédigées par Stanhope et par Townshend sont en français.

1. *Parliamentary papers of John Robinson, 1774-1784*; edited by William Thomas Laprade. Même Société, 1922, 3^e série, t. XXXIII, in-8°, xx-198 p.

2. *Select British documents of the Canadian war of 1812*, publ. par William Wood. T. XIV des « Publications of the Champlain Society ». Toronto, in-8°, 517 p.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

A. JARDÉ. **La formation du peuple grec.** Paris, la « Renaissance du livre », 1923. In-8°, xii-425 pages. Prix : 15 fr. (Collection l'« Évolution de l'humanité ».)

Cet ouvrage se divise en quatre parties : le pays (p. 9-71); les peuples (p. 73-211); l'expansion hellénique (p. 213-280); l'unité hellénique (p. 281-400). On le voit, nul souci chronologique. Le plan adopté n'aide pas le lecteur à comprendre l'enchaînement des faits, et chacune de ces parties forme un tout que l'on peut sans inconvénient considérer séparément. Bien qu'hostile à la méthode du « déterminisme géographique » qui tend à expliquer le génie d'une race surtout par le milieu naturel dans lequel elle s'est développée, M. Jardé n'a pas manqué, cependant, de faire dans son livre une très large place à la description de l'Hellade, et nul ne s'en plaindra. On sent qu'à maintes reprises, il a corrigé par des souvenirs personnels ceux des voyageurs de l'antiquité et ces chapitres sont pleins d'intérêt. Il examine successivement la terre, les eaux, la mer, souligne les caractères principaux du climat, indique les ressources du sol et du sous-sol et en arrive à cette conclusion : la Grèce, pays varié, point aussi pauvre qu'on l'a parfois prétendu, mais exigeant de l'homme de constants efforts, se prêtait en somme à merveille à l'épanouissement d'une civilisation supérieure, riche, diverse à l'infini dans ses aspects.

On s'attendait à trouver dans un volume sur la Formation du peuple grec une série de chapitres consacrés à l'origine et à l'évolution des différentes races et des différents peuples de la Grèce; mais ici M. Jardé s'est montré particulièrement prudent. Sa confiance est médiocre dans les sciences auxiliaires de l'histoire. S'il ne faut « rien demander à la légende sur la réalité des faits », on s'expose également à de cruels mécomptes si l'on s'adresse à la linguistique, et l'archéologie se révèle impuissante dès qu'on veut mettre un nom historique sur telle ou telle de ses données. Peut-être pourrait-on objecter que ces condamnations générales ne sont pas toujours légitimes; M. Jardé le sait mieux que personne, lui qui a puisé à ces différentes sources, malgré « le doute et le scepticisme » qui le gagnaient, les éléments principaux de sa deuxième partie. On regrette qu'il n'ait esquissé qu'à grands traits l'histoire des invasions et des migrations helléniques; mais on lira avec profit les pages sur la Grèce centrale (p. 113-124) ou sur « Corinthe et les villes maritimes du Péloponèse » (p. 128-140). Comme il était juste, dans sa revue des États grecs il s'est arrêté plus longuement à Lacédémone et

à Athènes. On ne s'aperçoit pas qu'il ait utilisé pour le premier de ces deux États les travaux récents dont il a été l'objet. Il se borne à nous donner un tableau de la Sparte achevée, classique (p. 155-178), sans essayer de nous indiquer les raisons de son évolution politique, sociale et économique durant la période archaïque. Pour Athènes (p. 179-211), il a bien mis en relief les traits principaux des premières civilisations de l'Attique; mais il n'a pas suffisamment indiqué l'importance du rôle de Solon dans sa politique intérieure, ni de celui de Pisistrate dans sa politique extérieure.

Le plan même adopté par M. Jardé l'obligeait à garder, pour son chapitre sur l'expansion hellénique, certains développements qui, peut-être, eussent mieux trouvé leur place ailleurs. C'est ainsi que le récit de l'établissement des Hellènes sur la côte orientale de l'Égée, suite naturelle des grandes migrations qui se succèdent du XII^e au IX^e siècle et la description de la civilisation ionienne s'intercalent assez malencontreusement entre un paragraphe sur les caractères généraux de la colonisation grecque au VIII^e et au VII^e siècle et un autre sur l'expansion grecque dans la Méditerranée orientale vers cette même époque. Relevons au passage quelques assertions contestables sur l'origine de la tyrannie (p. 233), du système des poids et mesures et de la monnaie (p. 237), sur la prospérité économique des villes de l'Ionie au temps du protectorat perse (p. 247-248); notons aussi qu'il eût été sans doute préférable d'énumérer dans un ordre logique ou chronologique plus rigoureux les colonies grecques du Pont-Euxin (p. 253), de l'Italie et de la Sicile (p. 261 et suiv.), de l'Extrême-Occident (p. 271 et suiv.), et arrivons à la quatrième partie, celle qui est consacrée à l'unité hellénique et qui est la mieux venue.

De quoi donc est faite cette unité, et même a-t-elle jamais existé? Question délicate entre toutes. L'unité morale? Elle repose sur la communauté de langue, sur une certaine communauté de croyances et de mœurs: elle « trouve sa plus parfaite expression dans les grandes fêtes panhelléniques ». Elle consiste encore, si l'on veut, en ce que « les Grecs ont conscience de faire partie d'un même groupe ». Mais, vague et fragile, cette unité morale s'est-elle transformée un jour en une unité matérielle? Après avoir rapidement analysé le droit international des Hellènes, les relations des citoyens et des étrangers, le droit commercial et les lois de la guerre, M. Jardé répond catégoriquement: non. Pareille unité est inconcevable pour un peuple qui admet, comme le confessait Platon, que « c'est une loi de nature qu'entre toutes les villes la guerre soit continue et éternelle ». M. Jardé n'a pas de peine à démontrer que, même au moment du grand danger perse, même à la veille de l'invasion, l'unité nationale ne put être réalisée. Le récit des guerres médiques (p. 326-346) est alerte et prenant. On peut ne pas être d'accord avec M. Jardé sur quelques détails¹, mais on doit

1. Par exemple, quand il affirme (p. 329) que la vie municipale et l'activité économique des cités grecques d'Asie déjà incorporées à l'empire perse n'avaient

néanmoins reconnaître qu'il a très fidèlement rendu dans ses grandes lignes la physionomie de ces journées tragiques. Très sobres et très justes aussi sont ses considérations sur la politique panhellénique de Périclès (p. 348 suiv.) et sur les conséquences de l'esprit particulariste en Grèce (p. 354 et suiv.), dont les plus graves sont les luttes entre les États, l'usure de leurs forces, la guerre du Péloponèse, la décadence des plus glorieuses cités de l'Hellade, l'établissement avec Philippe de l'hégémonie macédonienne. Ce jour-là, l'unité de la Grèce d'Europe est accomplie, en attendant qu'Alexandre réalise à son profit l'unité de la Grèce d'Asie. Mais la Grèce de la fin du IV^e siècle n'est déjà plus la Grèce.

Tel est, rapidement analysé, le livre de M. Jardé. Il contient peu d'idées nouvelles; il n'apporte pas une contribution originale à l'étude de l'histoire de la Grèce et n'en a pas d'ailleurs la prétention; mais c'est une mise au point consciencieuse, un exposé clair et nourri; il repose parfois sur des données de première main. Il est simplement écrit. Sans aucun doute, il rendra des services. Les travaux d'ensemble, en langue française, sur l'antiquité classique sont assez rares pour que l'on sache gré à ceux qui ont la volonté d'en enrichir la collection¹.

Robert COHEN.

été gênées en rien par le vainqueur (il semble, bien au contraire, que les deux causes principales de la révolte de 499 furent, d'une part, l'existence des tyrans en Ionie et, d'autre part, la faveur accordée par les rois perses aux cités commerçantes de Phénicie, rivales des cités commerçantes de l'Ionie, qui étaient ainsi lentement ruinées); ou quand il fait de Sparte (p. 330) l'ennemie de tous les tyrans (au total, quels sont donc les tyrans qui ont été « attaqués » par Sparte?); ou bien quand il suppose (p. 333) que le but poursuivi par Darius en 490 était d'établir sa suzeraineté en Grèce par l'intermédiaire des tyrans (précisément, ce système ayant fait faillite, Darius ne venait-il pas de les déposer en Ionie?); ou encore quand il écrit (p. 345) qu'après Salamine la Grèce était sauvée (Salamine ne sauvait que les Péloponésiens, qu'elle mettait à l'abri d'un débarquement perse sur leurs derrières, mais elle laissait toute la Grèce centrale et septentrionale à la merci de l'armée de Mardonios), etc.

1. La bibliographie devait être sommaire; cependant, à la place des vingt-six numéros consacrés à la géographie (LII-LXXVII), on aurait préféré voir mentionnés quelques livres indispensables ou récents, tels que : le *Guide en Grèce* de Fougères, l'*Histoire du travail* de Glotz, les *Démocraties antiques* de Croiset, les ouvrages de Hogarth sur l'Ionie, de Rostovtzeff sur les Iraniens et les Grecs, de Pareti et de Kahrstedt sur Sparte, les commentaires sur Hérodote de Macan ou de How et Wells, etc. — En terminant, une requête adressée à M. Henri Berr. Ne serait-il pas possible, dans les prochains tomes de la collection, de renoncer au système numérique actuellement employé pour les références? On ne voit guère l'économie de temps ou de place réalisée par l'auteur ou l'éditeur; on sait très bien par expérience la gêne que cela procure au lecteur quand il est obligé de se reporter continuellement à la fin du volume.

Émile LAUVRIÈRE, docteur ès lettres, professeur agrégé au lycée Louis-le-Grand. **La Tragédie d'un peuple. Histoire du peuple acadien de ses origines à nos jours.** Paris, Bossard, 1922. 2 vol. in-8°, XXI-518 et 587 pages, avec 88 illustrations, dont 22 cartes. Prix : 45 fr.

M. Lauvrière a mis au frontispice de son second volume, qui raconte plus particulièrement la dispersion des Acadiens, la statue d'*Évangéline*. Cela est justice. Ce mince poème de Longfellow a suscité un mouvement d'opinion sentimentale, qui donne à cette tragédie l'apparence d'un scandale excessif. Pourtant l'historien mieux averti sait qu'il n'en est rien.

Nous-mêmes nous n'étions pas, non plus, très étrangers à ces procédés d'omnipotence imputable. Louis XIV, à plusieurs reprises — en 1689, dit Parkman; en bien d'autres moments, jusqu'en 1704, suivant M. Lauvrière — médita de saisir brusquement Boston ou New-York et d'expulser, avec confiscation des biens, tout l'élément non catholique ou qui ne prêterait pas le serment d'allégeance. C'eût été, somme toute, appliquer aux Hollandais de Manhattan, aux Puritains de Boston, la règle qu'ils essayaient d'imposer chez eux. Mais les notions de droit international, qui commençaient de se répandre, devaient montrer plus cruelles au XVIII^e siècle les anciennes voies du nationalisme intransigeant¹.

L'auteur consacre son premier volume à la fondation de l'Acadie et à son développement jusqu'à l'expulsion de 1755. Le récit très complet, parfois minutieux au point de donner l'impression d'une chronique de famille ou de village, devient plus dramatique et saisissant à partir de 1720, alors que, au lendemain du traité d'Utrecht, prend naissance chez les Anglais le rêve d'expulser les habitants du pays. Les grandes lignes de leur politique où s'accumulent les hésitations sournoises et les incohérences, on les connaissait, surtout depuis que l'abbé Casgrain avait eu l'heureuse fortune de remettre au jour les documents négligés ou supprimés par l'archiviste en chef de la Nouvelle-Écosse, M. Thomas Akins. Mais on ne peut nier que Parkman, à qui l'abbé Casgrain avait beaucoup emprunté, n'ait fait des efforts louables d'impartialité, d'autant qu'il acceptait de voir ses traducteurs ajouter à ses livres toutes les annotations et rectifications désirables. Quoi qu'il en soit, les pauvres Acadiens auraient, plus d'une fois, abandonné leurs terres, si on ne les avait retenus, comme de force, pour les mieux et rudement expulser en bloc. Ils auraient même prêté le serment d'allé-

1. Cf., pour New-York, La Roncière, *Revue de l'histoire des colonies françaises*, octobre 1923, p. 173-174. — Gerald Hart reproduit une médaille de Louis XIV frappée à l'occasion de 2,500 Anglais établis depuis quarante ans à Saint-Christophe et chassés en 1666 (*The Fall of New France*. Londres, Putnam, 1888, p. 49 et 51).

geance, si on eût accepté de ne les point contraindre à servir contre la France. Mais on les voulait purement et simplement « sujets du Roi » [d'Angleterre], comme disait Amherst en 1760 pour tous les Canadiens en principe, et pour ceux-ci plus en particulier¹. Le vainqueur n'eût cependant peut-être guère perdu à leur accorder cette demande; car, lorsque la rupture avec les colonies insurgentes devint menaçante, on vit les Anglais, écrivait Mazères à Shelburne, déclarer « qu'ils défendront leurs villes respectives, mais ne feront pas davantage » (24 août 1775). A l'occasion de la guerre de 1812, certains officiers britanniques — pas tous, heureusement — prétendaient fort à tort qu'il était inutile d'armer les Canadiens pour la défense du pays, « parce qu'ils n'auraient pas probablement le courage de se servir de leurs armes ».

Quant aux officiers français, venus au Canada avec l'armée de Montcalm, ils semblent avoir gardé une certaine réserve sur l'affaire acadienne, comme le montrent le *Journal* de Lévis (p. 35-37) et des lettres de Montcalm même au ministre et à Bourlamaque; ils y voyaient un peu, à distance, un excès de zèle de la part des missionnaires, dont le rôle était assurément fort délicat et fut parfois excessif comme celui de l'abbé Le Loutre, n'entrant pas toujours dans les considérations naturelles de famille, comme celui de l'abbé Le Guerne. Mais ils furent révoltés de la honteuse exploitation dont les réfugiés furent l'objet au Canada même². L'exclamation de Bougainville dans son *Journal*³ : « Quel pays! Quelles mœurs! » (7 février 1758), devait probablement lui donner plus tard l'idée d'établir ces réfugiés aux îles Malouines. M. Lauvrière a patiemment suivi ces exilés dans toutes leurs pérégrinations, tantôt chassés ou repoussés durement, tantôt asservis comme des *indented servants*, jusque chez les Quakers, où la douteuse bon-

1. Les textes finissent par manquer un peu de précision, à force d'avoir été traduits et retraduits d'une langue dans l'autre. Winstow reproduit dans son journal une pétition des Acadiens reconnaissant qu'ils ont mérité la confiscation de leurs terres — *forfeited their lands* — pour avoir refusé le serment. Parkman l'analyse en ce sens (t. I, p. 266). L'abbé Casgrain et M. Lauvrière, traduisant séparément, adoucissent fort cet aveu résigné. Mais Winstow a-t-il exactement rendu le texte acadien?

2. En principe, l'auteur est beaucoup trop sévère pour les intendants de la Nouvelle-France (t. II, p. 50). Bigot fut heureusement à peu près la seule exception; ni Talon, ni les Raudot, ni Hocquart ne méritent une aussi âpre accusation de rapacité, alors que Talon prenait plutôt sur ses appointements pour accorder des gratifications au nom du roi.

3. L'abbé Casgrain n'ayant retenu la phrase que pour la retourner contre les gens du Massachusetts (*Pèlerinage*, p. 199), M. Lauvrière a dû retraduire de Parkman le passage qu'il cite de Bougainville (t. II, p. 93) : « Les Acadiens meurent en foule : leur misère passée et présente, l'avidité des Canadiens, qui ne cherchent qu'à exprimer d'eux ce qu'ils peuvent d'argent et qui leur refusent ensuite des soins achetés si cher, sont cause de cette mortalité » (ms. original, décembre 1757; Parkman, t. I, p. 283).

homie de Franklin sut prendre sa part de leurs dépouilles. C'est la partie la plus neuve de ce travail; mais elle se perd au point de vue de l'histoire générale, comme se perd en canaux d'irrigation un cours d'eau marqué sur les cartes¹.

Au XVIII^e siècle, les 15,000 Acadiens expulsés de la Nouvelle-Écosse ont été remplacés, dans cette seule province, par 30,000 loyalistes expulsés de la Nouvelle-Angleterre; la conquête du Canada français, qui devait, suivant Pitt, affermir les colonies anglaises, a provoqué, comme le calculaient Belle-Isle et Choiseul, leur émancipation; et la guerre de Sept ans a probablement coûté à l'Angleterre bien au delà des deux milliards qu'indiquait Lord Chesterfield, (six millions sterling d'impôts annuels, par surcroît; soixante millions de dette accrue). Il est sage, dit l'Évangile, avant d'ouvrir une guerre, d'en calculer le prix.

René DE KERALLAIN.

W. P. M. KENNEDY, M. A., Litt. D. Trinity College, Dublin; Assistant Professor of modern History in the University of Toronto. *The Constitution of Canada. An Introduction to its Development and Law.* Oxford, Clarendon Press, 1922. 1 vol. gr. in-8°, xx-519 pages. Prix : 25 sh.

Au Canada. [Récit de la mission présidée par le maréchal Fayolle.] Préface de M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française. Paris, Félix Alcan, 1922. 1 vol. in-4°, vii-270 pages, avec 32 pl. hors texte. Prix : 25 fr.

Les Canadiens ne se représentent pas le droit constitutionnel comme un exposé didactique de principes, mais comme une histoire du peuple et des gouvernants en fonction des institutions politiques. Dans son livre M. Kennedy donne un raccourci de l'histoire canadienne depuis cent cin-

1. Mais l'auteur se trompe absolument sur les origines de la colonisation aux îles Malouines (t. II, p. 203-204). Le chevalier de Niverville n'y eut aucune part; Bougainville de Nerville, le gouverneur, était le cousin germain de Bougainville même; les financiers de l'expédition furent son oncle maternel, Jean-Potentien d'Arboulain, ancien familier de M^{me} de Pompadour, administrateur des postes de l'Orléanais, et son associé, un autre neveu, d'Arboulain de Richebourg, qui se trouvait aussi par alliance neveu de Dupleix. Ces noms se rencontrent dans les mémoires du temps, comme ceux de M^{me} du Hausset, de Dufort de Cheverny; Richebourg, président du Directoire des postes en 1791, figure dans la correspondance de Marie-Antoinette à titre d'agent de confiance. — Pour la reddition de la colonie aux Espagnols, l'affaire des Jésuites s'y mêla très indirectement d'une façon curieuse (voir Louis Blart, *les Rapports de la France et de l'Espagne après le pacte de famille jusqu'à la fin du ministère de Choiseul.* Paris, Félix Alcan, 1915; 86-88; 132-137. — Voir encore Paul Groussac, *les Îles Malouines.* Buenos-Aires, Coni frères, 1910, p. 114).

quante ans; il ne se gêne point de railler Pitt, par exemple, d'avoir escompté pour l'acte de 1791, qui établissait le régime représentatif au Canada, des conséquences doctrinaires, « comme si l'ombre de l'abbé Sièyès l'avait influencé pendant les débats du Parlement » (p. 85). « Une constitution rigide à la façon du XVIII^e siècle, d'une part, et l'élasticité d'un gouvernement de cabinet, d'autre part, ne pouvaient pas suffire aux Canadiens. Ce qu'il leur fallait était une direction concrète plutôt que l'espace constitutionnel » (p. 206). — Nous voyons donc ici repasser, d'une façon rapide, mais vivante, l'ancien gouvernement français; le régime militaire (1761-1764); le rétablissement du gouvernement civil et l'acte de 1774; le régime représentatif séparément dans les deux grandes provinces, Haut et Bas-Canada (1792-1838); le fameux rapport de Lord Durham préconisant l'union des deux provinces en une seule colonie (1839); le système de Lord Sydenham, s'efforçant d'appliquer ce régime, comme en toute autre colonie britannique, et se considérant à la fois comme gouverneur et premier ministre, sans dépendre d'autre pouvoir que de la couronne et du parlement anglais; puis, finalement, après tant d'échecs et de faillites, dont les nombreuses péripéties relèveraient un peu trop de la monotone stratégie parlementaire, de la *dismal science* politique, l'acheminement vers le système fédératif, qui se prépare par étapes en 1858, 1864, s'inaugure en 1867 et règne aujourd'hui, englobant toutes les provinces presque indépendantes sous le nom de *Dominion*.

M. Kennedy remarque, en plusieurs passages de son livre, que le succès actuel de la démocratie canadienne réfute la théorie d'Austin sur l'indivisibilité de la souveraineté politique. L'étude de la souveraineté, notion relativement moderne, nous conduirait avec l'auteur beaucoup trop loin; même au temps de Blackstone, où fut passé l'acte de 1774, on eût été fort embarrassé, dit Sir Frederick Pollock, de découvrir, par exemple, l'autorité véritable dans le mécanisme rouillé du Saint-Empire romain. Mais on pourrait se demander si l'acte de Québec, de 1774, n'a pas plutôt inspiré cette autre thèse d'Austin, qui voit dans la souveraineté le pouvoir obéi par la plupart des citoyens dans la plupart des cas — excellent principe de tolérance, qui permet aux Canadiens catholiques de vivre au milieu d'une Église anglicane établie, comme il avait déjà permis aux Jacobites de vivre sous la maison de Hanovre.

Après tant d'expériences, où en est présentement le dominion canadien? C'est à quoi répond l'intéressante enquête de la mission dirigée par le maréchal Fayolle, avec une vingtaine de collaborateurs dont le nom figure en tête du volume. Chaque grand département de la vie sociale et de l'administration y est l'objet d'une étude intelligente, bien que rapide, appuyée sur des renseignements sérieux : les religions par Mgr Landrieux, évêque de Dijon, et le professeur Gilmour, de l'Université de Toronto; le budget par M. Corréard, inspecteur des finances; la marine militaire et l'armée par le commandant de Massi-

gnac, de notre État-Major, etc. — Le développement magnifique du Canada français s'explique en partie sans doute par la religion, comme le rappelle Mgr Landrieux, mais les circonstances y sont aussi pour beaucoup. Plusieurs collaborateurs ne manquent pas de le noter, car, sur le chapitre de la population, ainsi que le remarque le Dr Inge, doyen de Saint-Paul à Londres, la religion est une arme à double tranchant; les Canadiens, « qui ont la plaine infinie devant eux », ne peuvent se comparer à ces vieux pays où la terre se mesure « au pas et au pouce », suivant la juste formule de M. Hanotaux. En tout cas, l'avenir se présente gros de difficultés assez prochaines : encombrement des villes comme dans le vieux monde; émigration des jeunes Canadiens français qui modifient aux États-Unis leur caractère traditionnel; surtout afflux d'immigrants américains qui apportent des idéals nouveaux : « C'est la civilisation américaine qui menace de supplanter au Canada la civilisation britannique », observait déjà en 1906 M. André Siegfried.

Prenons donc ce volume d'instantanés comme une page d'histoire; le *XXI^e* siècle nous offrira sans doute un tableau aussi différent du temps de notre Grande Guerre que celui-ci diffère de l'époque où s'achevait la guerre de Sept ans.

René DE KERALLAIN.

Eugène SCHKAFF. *La question agraire en Russie*. Paris, A. Rousseau, 1922. 1 vol. in-8°, 336 pages.

Voici l'exposé le plus complet et le plus commode que nous possédions sur l'histoire du régime agraire en Russie. L'auteur a tiré un excellent parti de la littérature très abondante, en langue russe, qui a paru sur cette question si importante. Son livre est en général clair et ses conclusions sont souvent suggestives.

En ce qui concerne le moyen âge, la description du régime agraire paraîtra un peu confuse au lecteur qui n'est pas familier avec l'histoire de Russie. M. Schkaff nous dit que ce régime ressemble fort à celui de l'Occident; mais en Occident le servage prédomine jusqu'au *XIII^e* siècle, la tenure paysanne se consolide peu à peu, la personne du cultivateur s'émancipe de plus en plus. C'est un mouvement inverse qui se produit en Russie. Le servage est d'origine récente. Il se constitue au *XVI^e* siècle, lorsque l'État s'efforce de mettre obstacle au courant continu d'émigration qui pousse les masses paysannes vers la région de la Volga; le libre parcours des paysans est interdit peu à peu. L'ukase de 1597 ne fait que sanctionner toute une série de mesures antérieures. L'auteur montre comment le paysan est peu à peu attaché à la terre, comment il finit par devenir la possession personnelle du seigneur, au point que l'ukase de 1675 reconnaît à celui-ci le droit de vendre le serf sans la terre. D'ailleurs, cette trans-

formation s'explique par des raisons profondes ; c'est grâce aux prêts d'argent (*ssouda*) que les seigneurs ont réduit leurs paysans au servage ; c'est en leur qualité de créanciers qu'ils ont imposé à ces derniers le serment de fidélité (*kabala*) ; le fermage se paie souvent en travail ; c'est l'origine de la corvée (*barchtchina*). « Le monopole de la propriété foncière », dit fort bien M. Schkaff, « transforma automatiquement l'ancien producteur autonome en journalier et en serf. »

L'auteur montre aussi comment l'accumulation des rentes foncières entre les mains des propriétaires nobles permit au commerce de se développer dès le ^{xviii} siècle, d'abord à l'extérieur, puis à l'intérieur de la Russie, créant une classe nouvelle, celle des marchands. Grâce au progrès du commerce, les terres sont exploitées d'une façon plus rationnelle : on se préoccupe d'un rendement meilleur, permettant l'exportation des céréales.

Au ^{xviii} siècle, grâce aux tsars, qui ont soumis les serfs à la capitulation, le servage ne cesse de se renforcer et de s'étendre. C'est Pierre le Grand qui y soumet les districts de Novgorod et d'Arkhangel ; c'est Catherine II qui, en dépit de ses déclarations humanitaires, après avoir écrasé la révolte de Pougatchev, l'établit en Ukraine (1775), puis en Crimée et au Caucase, et distribue à ses favoris plus de 800,000 serfs de l'État. — Dès lors, le serf, soumis au droit de correction du seigneur, envoyé comme recrue aux armées, vendu comme une chose, n'est plus qu'un esclave, un objet mobilier, une « âme », selon l'expression russe.

En même temps, le développement de la vie urbaine accentue le caractère commercial de l'agriculture. Et ici nous touchons aux causes économiques de l'émancipation de 1861, que M. Schkaff met remarquablement en lumière. On veut intensifier l'agriculture, mais on reconnaît qu'il est impossible d'accroître vraiment la production en conservant le servage, qui empêche tout progrès agricole. L'économie capitaliste imposait donc l'émancipation ; la campagne humanitaire des écrivains russes et la guerre de Crimée n'ont été que des causes accidentelles, qui ont seulement hâté la réforme de 1861. Suit une bonne étude de l'émancipation. M. Schkaff montre avec beaucoup de précision et de force que les paysans ont reçu une quantité de terre moindre que celle dont ils jouissaient à l'époque du servage (d'environ 20 %) et que les redevances exigées pour l'achat des terres dépassent de beaucoup leur capacité de paiement (parfois de plus de 200 %) ; leurs charges deviennent si accablantes que souvent ils paient les acquéreurs auxquels ils cèdent leurs terres. La libération a donc maintenu le servage sous une autre forme.

Le caractère seigneurial a, en réalité, persisté dans l'agriculture. Les paysans qui travaillent la terre du seigneur avec leur propre outillage agricole, et sans recevoir de salaire (*otrabotki*), sont astreints à de véritables corvées. D'autre part, le louage des ouvriers salariés se développe : il prédomine, en 1883-1887, dans dix-neuf gouvernements,

tandis que les *otrabothi* persistent dans dix-sept autres. Il faut ajouter que le *mir*, conséquence du servage, s'est maintenu et, par ses partages périodiques, nuit au progrès de l'agriculture.

Le développement du capitalisme, qui se manifeste en Russie dans le dernier tiers du XIX^e siècle, tend à transformer l'agriculture. La création de centres industriels, le progrès des chemins de fer, l'usage des machines agricoles amènent la concentration de la production et accroissent son intensité. La classe des salariés employés par les nobles et les paysans riches s'étend, finit par englober un cinquième de la population rurale et constitue une classe durement exploitée (les salaires ne dépassent guère 0 fr. 95 par jour). Les paysans, que le travail de la terre ne suffit pas à nourrir, recourent de plus en plus à la petite industrie domestique, qui courbe des familles sous le travail pendant des journées de seize à dix-huit heures. De plus en plus, la classe paysanne se dissocie. Des marchands, des spéculateurs (*koulaki*) constituent de grandes propriétés foncières; des cultivateurs, dénués de terre, forment un prolétariat rural misérable; entre les deux groupes existe une classe de moyens propriétaires paysans, mais ayant trop peu de terre pour vivre d'une vie économique indépendante. Le recensement de 1897 compte 23 millions de petits propriétaires aisés, 36 millions de petits propriétaires pauvres, 41 millions de prolétaires. Au même moment, 669 propriétés privées, appartenant presque toutes à la noblesse, s'étendent sur une superficie de 20 millions de déciatines, soit 24 % de la superficie totale, tandis qu'un demi-million de petites propriétés ne recouvrent qu'environ 3 millions de déciatines. C'est donc la terre qui manque aux paysans. En vain un assez grand nombre d'entre eux émigrent en Sibérie; beaucoup, qui n'ont pu y vivre, reviennent en Russie; l'émigration ne résout donc pas la question. D'autre part, les propriétaires nobles voient leur situation s'aggraver de plus en plus, malgré les prêts consentis par la « banque de la noblesse » (créée en 1886); l'instabilité des prix contribue à les ruiner, et l'exploitation qu'ils font peser sur les paysans accroît contre eux l'hostilité des populations rurales.

La révolution de 1905, qui produit de véritables jacqueries, ne suscite, de la part du gouvernement, aucune réforme profonde. Les lois de 1906 et de 1910, œuvre de Stolypine, libèrent du *mir* la propriété paysanne, mais aggravent la dissociation de la classe paysanne; les terres des riches s'accroissent encore davantage aux dépens des pauvres, malgré la « banque des paysans » (créée en 1882). M. Schkaff, dans l'un des meilleurs chapitres de son livre, décrit la misère paysanne, l'épuisement des terres, les crises de famine périodique et montre que, pour les paysans russes, la liberté individuelle n'existe réellement pas.

La révolution de 1917 est une conséquence de la guerre, mais elle devait se produire fatalement. Comme la révolution française, elle a surtout servi aux paysans. Le programme des socialistes-révolution-

naires portait la cession sans indemnité de la terre aux paysans; mais, sans l'immense jacquerie qui s'étendit sur toute la Russie, l'œuvre d'expropriation aurait-elle pu s'accomplir? Les bolcheviks, qui triomphent en octobre 1917, décrètent la socialisation immédiate de toutes les terres. En réalité, c'est l'occupation individuelle qui l'emporte : 97 % de la terre russe se trouve aux mains des petits propriétaires et 3 % seulement du sol est réservé aux exploitations collectives. Les bolcheviks espèrent, il est vrai, que les paysans en arriveront à l'exploitation communiste; en attendant, ils essayent de développer, en faveur des paysans les plus pauvres, les exploitations collectives, mais celles-ci sont comme noyées au milieu des propriétés paysannes.

Bientôt, une véritable lutte de classes se manifeste dans les campagnes. Les comités de paysans pauvres comptent sur l'appui du gouvernement. Mais les bolcheviks reconnaissent qu'il est impossible de lutter contre les paysans moyens; ils font de grandes concessions, renoncent même, en avril 1921, aux réquisitions en nature, si impopulaires, et les remplacent par l'impôt en nature. Ainsi, en fait, c'est la petite ou plutôt la moyenne propriété paysanne, individuelle, qui triomphe. Le plus clair résultat de la révolution communiste a été la création d'une « démocratie de petits producteurs ». On ne voit pas nettement, d'ailleurs, quelle est la situation véritable des campagnes russes. On perçoit, il est vrai, la crise agricole, la diminution du rendement; ce sont là des phénomènes passagers. Mais que sont devenus les paysans pauvres? Dans quelle mesure ont-ils eu accès à la propriété? On ne s'en rend pas compte. — D'ailleurs, il n'est pas absolument légitime, comme le fait M. Schkaff, d'assimiler complètement la révolution agraire de Russie à la révolution de 1789. En France, l'émancipation des paysans avait été préparée par de lentes transformations séculaires; le nombre des paysans dénués de propriété et misérables était relativement faible, et depuis longtemps le servage avait presque complètement disparu. En Russie, au contraire, la classe paysanne est à peine affranchie depuis soixante ans d'un véritable esclavage; elle est beaucoup moins préparée qu'elle ne l'était en France à jouir d'une véritable indépendance économique. Elle dispose de si peu de ressources qu'elle aura besoin, pour développer l'agriculture, d'avoir recours au capitalisme, même au capitalisme étranger, de telle sorte que, même sous un gouvernement communiste, la propriété paysanne est peut-être beaucoup moins menacée par le communisme que par le capitalisme. Mais le grand fait, c'est qu'elle a été créée par la révolution de 1917, et c'est là sans doute un des événements les plus considérables de l'histoire contemporaine¹.

H. SÉE.

1. Sur ces questions, voir aussi les ouvrages si remarquables de M. Zagorsky, *la Révolution des Soviets*, 1921, et *l'Évolution actuelle du bolchevisme russe* (*Revue d'économie politique*, 1921). Sur les événements les plus récents, son exposé semble plus précis que celui de M. Schkaff.

Mémoires du comte Witte (1849-1915). Paris, Plon. In-8°, 389 pages. Prix : 15 fr.

— **Mémoires d'Alexandre Iswolsky.** Paris, Payot. In-8°, 312 pages. Prix : 12 fr.

En réunissant ces deux ouvrages dans un même compte-rendu, nous ne faisons qu'obéir à une obligation qui s'imposera également aux historiens à venir. Une bonne fortune a voulu que les *Mémoires* d'A. Iswolsky (sic) fussent mis au jour peu après ceux du comte Witte et leur servissent, fort à propos, de correctif et de contrepoids.

Les *Mémoires* de Witte, d'après ce que révèle la préface, ont couru de grands risques : déposés dans une banque, ils ont heureusement échappé à la perquisition minutieuse d'un fonctionnaire de l'ambassade russe qui s'était rendu à Biarritz et les avait en vain recherchés dans la villa habitée par la veuve de l'homme d'État, momentanément absente. On peut mesurer à la hardiesse de cet acte l'importance qu'on attachait, en haut lieu, à ces *Mémoires*. On se défiait du comte Witte et l'on pensait, non sans raison, qu'il y avait donné libre cours à ses rancunes.

Le chapitre 1^{er} : « Ma jeunesse et mes débuts », nous fait connaître comment se forma le futur ministre. Après des études faites à l'Université d'Odessas, il entre dans le service des chemins de fer, où il débute par les plus humbles fonctions. L'accident de Borki (1886) le met en lumière : il devient ministre des voies de communication (1890) et succède, au mois d'août de la même année, à Vychnégradskii, comme ministre des Finances. Il occupa ces fonctions jusqu'au 16-29 août 1903 et devint président du Conseil des ministres, sans portefeuille.

Le chapitre II, trop court à notre gré, est consacré aux relations de Witte avec Alexandre III, à qui il garda toujours un souvenir reconnaissant. Le chapitre expose assez longuement son activité au ministère des Finances : Witte indique pour quelles raisons il adopta l'étalon d'or. Les chapitres IV et V traitent des relations avec Li-Hung-Chang et exposent les péripéties de la guerre russo-japonaise. Le chapitre VI, d'un vif intérêt, raconte les incidents divers qui ont accompagné la conclusion de la paix de Portsmouth. Le chapitre VII est nettement défavorable à Nicolas II et à la tsarine Alexandra Feodorovna. Une crise très grave s'ouvre après la guerre russo-japonaise : elle est décrite dans les chapitres VIII-XI. Witte redevient quelque temps président du Conseil des ministres, du 20 octobre 1905 au 20 avril 1906 (chap. XII), et cède la place à Stolypine, dont « le régime réactionnaire » est vivement attaqué dans le chapitre XIII.

Ici se terminent, en quelque sorte, les *Mémoires*. Un chapitre annexe (chap. XIV), qui n'est pas le moins instructif, rappelle les diverses entrevues de Witte avec le Kaiser. On lira particulièrement les pages 380-384, relatives au traité de Björköé.

On voit les services que rendra ce livre aux historiens. Il doit être lu d'ailleurs avec précaution. Le ton est généralement acrimonieux : peu de gens trouvent grâce devant l'auteur. M. Bompard a eu beau jeu pour relever dans son intéressant article de la *Revue de Paris* (1^{er} septembre 1921) les défauts de l'homme, qu'il absout d'ailleurs de toute mauvaise intention à l'égard de la France, en ce qui regarde l'adhésion momentanée qu'il accorda au traité de Björköé. L'ouvrage, malgré tout, ne dessert pas l'homme d'Etat que fut le comte Witte. L'impression favorable que laissent les *Mémoires* serait singulièrement renforcée par une brochure que nous signalerons, puisqu'elle semble être généralement ignorée. En 1912, à Moscou, fut publié, sous les initiales A. R., un recueil assez court (63 pages) de lettres échangées entre Witte et Pobiédonostsev : le titre est *Istoritcheskaja perepiska o sudbakh pravoslavnoï tserkoi* (Correspondance historique relative aux destinées de l'Eglise orthodoxe). Une conférence, instituée par un oukaze du 12 décembre 1904, s'ouvrit sous la présidence de Witte : il s'agissait de réformes à introduire dans l'Eglise orthodoxe. Les lettres de Witte attestent la hauteur et la largeur de ses vues.

Il nous faut maintenant remplir un devoir bien ingrat et parler du traducteur et de sa traduction. Le traducteur, évidemment peu fait pour cette tâche, l'a remplie avec une rare négligence. L'ouvrage, où les noms propres abondent, réclamait une annotation abondante et un index : l'une et l'autre font défaut. La négligence s'atteste, non dans les fautes d'impression, peu nombreuses (voir toutefois p. 31, 55, 132, 386, *Erenthal* pour *Aerenthal*), mais dans les transcriptions incorrectes ou défectueuses, quand elles ne sont pas inintelligibles. Nous citerons les principales : la *Kameno-Ostrowsky Prospect*, pour le *Kamenno-Ostrovskii Prospekt*, p. 1 ; la *Moskovskiya Vedomosti*, pour les *Moskovskiiia Vedomosti*, p. 21 ; la *Novoié Vremya*, pour le *Novoié Vremia*, p. 155 ; *Gouchkov*, pour *Goutchkov*, p. 156 ; *Obrouchev*, pour *Obrouchev*, p. 165 ; *zhid*, pour *jid*, p. 167, etc.

Beaucoup d'autres fautes témoignent d'une ignorance inexcusable ; nous en signalerons deux qui sont vraiment extraordinaires : elles figurent à la page 41. Il est question d'un banquier « vieux sur la place (*sic*) », nommé Goskie. Or, ce « Goskie » n'est autre que le chef de la maison de banque Hoskier, bien connu de ceux qui sont au courant de l'histoire des finances russes. Cette maison a collaboré, avec d'autres banques, à l'émission, en France, des emprunts 4 % 1889-1890, 1893-1894 ; elle a assumé, seule, l'émission d'obligations 4 % du chemin de fer du Donets, d'obligations 4 % de la grande Société des chemins de fer russes, etc. Un autre personnage, non moins connu, n'a pas été moins maltraité sous le nom de « Tsion » ; sous ce déguisement on a peine à reconnaître un docteur, bien connu en France sous le nom de Cyon, physiologiste réputé (un nerf du cœur porte son nom), fondateur du journal *le Gaulois*. Witte le poursuit d'une rancune rétrospective, en souvenir des diverses brochures écrites, de 1896 à

1897, en allemand, en français, en russe, par Cyon, qui combattit sa réforme monétaire, la traitant de « faillite d'État ». La thèse pouvait d'ailleurs se soutenir : M. A. Dereïne (*Mercure de France*, 15 juillet 1920, p. 313) la reprenait récemment. Quoi qu'il en soit, le traducteur devait adopter la transcription usuelle « Cyon ». Si nous ajoutons que les fautes de français ne sont pas rares (voir les pages 5, 198, 202, 218, 328, 341; (les *pogroms* sont traités de « manifestations », p. 344) et que la traduction est souvent pénible, on voudra bien reconnaître que nos critiques ne sont pas trop sévères.

Les *Mémoires* d'Alexandre Iswolsky (la véritable transcription donnerait Izvolskii) sont inachevés : la maladie et la mort ont empêché l'auteur de terminer son ouvrage. Il est divisé en neuf chapitres. Le chapitre I^{er} expose la carrière diplomatique d'Izvolskii jusqu'en mai 1906 : à cette date, il recueille la succession du comte Lamsdorff, et sa nomination coïncide avec l'ouverture de la première Douma. Le chapitre II, particulièrement instructif, nous fait connaître les relations de Guillaume II avec Nicolas II : l'auteur déclare qu'il est à peu près d'accord, en ce qui concerne le traité de Björköé, avec les assertions de Witte, d'une part, et celles de M. Bompard (*Revue de Paris*, 1918), d'autre part; il indique comment, les signatures ayant été échangées entre Guillaume II et Nicolas II, le traité, malgré les efforts de Guillaume II, resta pratiquement sans effet à partir de la conférence d'Algésiras.

Dans le chapitre III (Coup d'œil en arrière), Izvolskii parle de ses origines et fait un tableau sommaire de la Russie au XIX^e siècle. A « la Vie politique de la Russie en 1906 » est consacré le chapitre IV. Le chapitre V (l'Héritage du comte Witte) est rempli presque tout entier par un portrait de Witte. Le chapitre VI nous montre la première Douma dressée contre le gouvernement, jusqu'à sa dissolution. Les chapitres VII et VIII décrivent les actes de Stolypine et ses réformes. Le chapitre IX dépeint Nicolas II et, accessoirement, son entourage.

L'ouvrage se lit avec un grand intérêt : les historiens le consulteront avec profit. L'impartialité de l'auteur, la modération de ses jugements font un contraste parfait avec la sévérité rancunière de Witte : on le sent désireux de rendre justice à chacun; le chapitre V, en particulier, atteste particulièrement ce souci. En ce qui concerne les faits, Izvolskii est un témoin précieux.

Nous ne présenterons que quelques remarques. Izvolskii (*Revue de Paris*, 15 décembre 1922) reproche à M. Bompard d'avoir écrit : « Witte ne poussa jamais ses études théoriques sur l'économie politique au delà de la lecture d'un traité de M. Paul Leroy-Beaulieu. » L'exagération est, en effet, manifeste. Witte, chargé d'enseigner l'économie politique au grand-duc Michel, avait rédigé et fait imprimer « les plans de ses leçons » dans un gros volume, composé avec soin. M. Bompard ignorait vraisemblablement l'existence de ce livre, que

nous avons eu entre les mains : peut-être n'a-t-il pas été mis en vente. Izvolskii ne connaissait-il pas ce recueil ? Ignorait-il également l'existence de la brochure que Witte publia, en réponse à certaines allégations du général Kouropatkine, sous le titre *Vynujdeniia raziasnenia...* (Explications arrachées par la contrainte...) ? La publication de la brochure, longtemps interdite, ne fut autorisée par l'Empereur que le 12-16 mars 1909. Un peu plus tard (en 1911) une traduction en a été publiée par nous chez les éditeurs Berger-Levrault, (Paris) sous le titre *la Guerre avec le Japon. Déclarations nécessaires...*

Il y aurait lieu de critiquer des transcriptions bizarres : les doubles *w*, les *ff* (qui ne peuvent figurer que dans les noms allemands), les *sh*, les *y* après *k* abondent. Il faudrait écrire : p. 95, boïars ; p. 194, Iachvil ; p. 112, Pouchkine, Tsarskoïé-Sélo ; p. 117, corriger l'absurde *Titscheff* (Tioutchev ?) et p. 130 l'énigmatique *Scheleovitoff* (Schtche-glovitov ?) ; écrire, p. 130, Chirinskii ; p. 205, Ermolov, etc.

E. DUCHESNE.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Préhistoire. — D^r L. DUBREUIL-CHAMBARDEL. *La Touraine préhistorique* (Paris, Éd. Champion, 1923, in-4°, 144 p., 65 illustr., 7 pl. hors texte et une carte; prix : 40 fr.). — Après avoir étudié chronologiquement les industries préhistoriques de Touraine, l'auteur s'efforce de les situer vallées par vallées, retrouvant ainsi les nombreuses capitales de toutes ces petites tribus de chasseurs et d'agriculteurs paléolithiques et néolithiques. Il est regrettable que les vieux habitats acheuléo-moustériens, aurignaciens et magdaléniens n'aient pas été reportés sur la carte, car il en serait résulté certaines constatations des plus intéressantes, à savoir que la Touraine méridionale fut occupée tout d'abord et que les néolithiques s'étendirent ensuite jusqu'au Loir.

Le grand intérêt du livre de M. le docteur Dubreuil-Chambardel, c'est qu'il montre, tout d'abord, le peuplement des vallées tourangelles, déjà très habitées aux temps néolithiques, avec des stations et des oppida-refuges, avec des champs réservés pour les cultures et des sites particuliers pour les tombes. L'extraordinaire abondance des polissoirs, et surtout des polissoirs fixes, suffirait aussi à prouver le grand nombre des stations et leur prospérité. D'autre part, il est incontestable que des relations commerciales, importantes et sûres, s'étaient déjà nouées. De la Creuse, de la Vienne et du Massif central arrivaient ces haches en pierre, trouvées au nombre de plus de quatre mille, tandis que de la vallée de la Claise et des ateliers du Grand-Pressigny partaient ces innombrables silex, les « mottes de beurre », dont M. de Saint-Venant a si bien étudié la dissémination par les routes de Bretagne, de l'Oise et de la Sambre, de la Bourgogne et de la Suisse. La vallée de la Claise était donc un grand centre d'industrie, dont les produits furent exportés dans toute l'Europe, même à l'époque du bronze.

La Touraine occupe ainsi une place prépondérante dans la préhistoire française et le livre, si plein de renseignements, du docteur Chambardel, constitue un solide appoint à l'étude de nos antiquités nationales.

G. GUENIN.

— E.-C. FLORANCE. *L'archéologie préhistorique, protohistorique et gallo-romaine en Loir-et-Cher*, 2^e partie, période néolithique (Extrait du *Bull. de la Soc. d'hist. natur. et d'anthrop. de Loir-et-Cher*, n° 17, Blois, Impr. centrale, 1923, 417 p. avec 119 cartes et fig.). — Ce recueil est un véritable modèle par la logique de sa disposition,

par la richesse et la précision de ses inventaires, portant sur près de 40,000 pièces néolithiques (15,157 campigniennes et 23,141 robenhausiennes). L'auteur a relevé un certain nombre de grottes habitées, quatre enceintes du néolithique moyen (remparts en terre ou en pierres, sans fossés) et seize promontoires barrés par des fossés larges et profonds, avec remparts extérieurs ou intérieurs, beaucoup plus récents. Des plans, toujours parfaitement dessinés et très clairs, permettent de se rendre compte de ces premiers oppida, forteresses ou villages lacustres et terrestres. Que l'on y ajoute la description de 121 mégalithes, souvent reproduits à la plume, et de nombreuses légendes, et l'on n'aura qu'une faible idée de la valeur exceptionnelle de ce répertoire, si utile et qui, si souvent, invite à réfléchir. Peut-être l'auteur accorde-t-il une importance, qu'elles ne méritent pas, aux théories surprenantes de certains préhistoriens sur les cupules stellaires et sur le culte de l'arbre.

G. G.

Antiquité. — Gérard VRIND. *De Cassii Dionis vocabulis quae ad ius publicum pertinent* (Thèse présentée à l'Université d'Amsterdam. La Haye, Bernard Mensing, 1923, gr. in-8^e, VIII-173 p.). — La terminologie grecque employée par Dion Cassius pour les institutions romaines, surtout de l'époque impériale, embarrasse souvent les historiens. Aussi, en l'étudiant avec une sagacité minutieuse, M. Vrind leur a rendu un véritable service. Après avoir montré quelles libertés paraissent avoir prises, en cette matière, avec le texte de Dion Cassius, les abrégiateurs et les compilateurs, Xiphilin, Zonaras, les *Excerpta Constantiniana*, Jean d'Antioche et Pierre le Patrice, il établit d'abord que, dans les parties conservées, malheureusement les moins importantes à ce point de vue, Dion Cassius a fait, malgré ses erreurs et ses négligences, un effort méritoire pour rendre en grec les expressions techniques latines, soit par une simple transcription en lettres grecques, parfois accompagnée d'un petit commentaire, soit par des synonymes grecs, soit par des traductions approximatives, soit par des termes plus ou moins vagues ou par des périphrases. Il examine ensuite en détail les sens divers de plusieurs mots grecs importants, tels que *αὐτοκράτωρ*, *ἀρχή*, *ἡγεμονία*, *Βασίλεις*; les traductions grecques des noms des principaux fonctionnaires impériaux, légats, préfets de toutes les catégories, procureurs financiers et autres, procureurs affranchis, fonctionnaires extraordinaires souvent désignés par une périphrase (le nom d'une autre fonction, avec le pronom *τις* : sorte de ...). Le livre se termine par quelques bonnes remarques sur les *decennia* d'Auguste, assimilés à tort par Dion Cassius avec ceux de son époque; sur les pouvoirs d'Agrippa; sur la vie et la carrière de cet historien : il a dû naître vers 164 et non en 155; avoir en 222 ou 223 le commandement de la légion d'Afrique et de la Numidie, pays qui n'a constitué une province qu'à la fin du règne de Sévère Alexandre; gérer son premier consulat en 223 ou 224, son second en 229; commencer à réunir les matériaux de sa grande Histoire en 204, la terminer en 223, la

revoir en 225, la continuer ensuite depuis la mort de Sévère jusqu'à 222, puis après son retour en Bithynie jusqu'en 229. Contrairement à la thèse de P. Meyer, le discours de Mécène ne se rapporterait pas au règne de Sévère Alexandre. Le travail de M. Vrind, qui complète celui de Magie, révèle une parfaite connaissance des institutions impériales.

Ch. LÉCRIVAIN.

— Aristide CALDERINI. *La composizione della famiglia secondo le schede di censimento dell' Egitto Romano* (Publicazioni della Università Cattolica del Sacro Cuore; serie terza : scienze sociali, vol. I, fasc. 1. Milan, Società editrice « Vita e pensiero », 1923, gr. in-8°, 61 p.). — M. Calderini a dressé une liste d'environ cent trente-six déclarations familiales sur papyrus faites dans l'Égypte impériale, pour le recensement, tous les quatorze ans, et en a extrait des indications démographiques, des statistiques intéressantes. Propriétés tantôt individuelles, tantôt communes à plusieurs personnes; professions souvent mais pas toujours héréditaires; familles soit de bourgeois, soit surtout de campagnards et d'artisans; esclaves peu nombreux, presque exclusivement domestiques; mariages très précoces, surtout pour les femmes, souvent entre frères et sœurs soit de mêmes lits, soit de lits différents; cas probables de polygamie; enfants nombreux soit légitimes, soit illégitimes; entassement probable de la classe pauvre dans de petits locaux; souvent vie en commun de plusieurs générations; nombre des hommes, au moins après quarante ans, supérieur à celui des femmes : voilà les résultats essentiels. Ces statistiques tirées de textes trop peu nombreux, souvent obscurs, incomplets, sont entachées de beaucoup de causes d'erreur que M. Calderini signale lui-même; mais dans l'ensemble elles concordent avec nos autres renseignements sur ces sujets.

Ch. LÉCRIVAIN.

— *Bybliothecae (sic) apostolicae Vaticanae codices manuscripti recensiti. — Codices Vaticani graeci*. Recensuerunt Johannes MERCATI, bybliothecae (sic) Vaticanae praefectus et Pius FRANCHI DE' CAVALLIERI, scriptor. Tomus I : *Codices, 1-329* (Romae, typis polyglottis vaticanis, 1923, in-4°, xxxix-543 p.; prix : 85 lire). — Ce volume contient les auteurs grecs profanes; les auteurs ecclésiastiques (nos 330, 900) seront décrits dans le volume suivant. Le présent tome était déjà commencé d'imprimer en 1914; on ne s'étonnera pas qu'il ait dû attendre près de dix ans avant d'être achevé. Les auteurs, sous la direction (depuis 1919) du cardinal Gasquet, ont appliqué pour la rédaction de ce catalogue les règles qui avaient été déjà suivies pour celui des manuscrits latins.

Histoire générale. — *The Cambridge medieval history*, planned by J. B. BURY; edited by J. R. TANNER, C. W. PREVITÉ-ORTON, Z. N. BROOKE. Vol. IV (Londres, C. F. Clay, Cambridge University Press, 1923, in-8°, xxxvi-993 p., atlas de 11 cartes; prix : 50 sh.). — Ce volume, paru un an seulement après le tome III, témoigne d'un

gros effort dont il convient de faire honneur aux directeurs d'une entreprise aussi ardue : réunir les collaborateurs les plus qualifiés, même en dehors de l'Angleterre, leur donner les directions et leur imposer les limites les plus raisonnables, faire sortir un ensemble harmonieux de morceaux disparates. Le programme a été exécuté avec une habileté supérieure; la partie scientifique est aussi bonne que l'exécution typographique est remarquable. Le volume est tout entier consacré à l'histoire de l'empire romain d'Orient de 717, date de l'avènement de Léon III l'Isaurien, jusqu'en 1453. A côté de MM. Arnold, Brown, Brooks, Læwe, feu Sir Edwin Pears, William Miller, la France occupe un rang des plus honorables avec MM. Charles Diehl, Frédéric Macler, feu Ferdinand Chalandon, Louis Bréhier, Paul Collinet. N'oublions pas l'abbé Albert Vogt, de l'Université de Fribourg en Suisse, ni MM. Vasiliev, autrefois professeur à Dorpat, et Jagić, de l'Université de Vienne. La bibliographie, bloquée, comme on sait, à la fin de chaque volume, rendra les plus grands services. On appréciera pour l'usage courant la table chronologique des principaux événements rapportés dans le volume, une excellente table des noms propres et de quelques noms de choses (œuvres littéraires, institutions, marquées en italiques). Les cartes, au trait et sans couleurs (sauf pour la carte des États latins d'Orient en 1214), sont remarquablement nettes et d'un précieux enseignement. Les prochains volumes contiendront : tome V, *les Croisades*; t. VI, *la Théocratie pontificale*; tome VII, *le Déclin de l'Empire et de la Papauté*; tome VIII, *la Formation des grands États européens au XIV^e et au XV^e siècle*. Œuvre imposante, indispensable pour l'étude du moyen âge et qui, sans doute, ne sera pas de sitôt dépassée.

Profitions de l'occasion pour rappeler que le tome I de la *Cambridge ancient history* a déjà paru depuis près d'un an. Ch. B.

— Nicolas IORGA. *Histoire des Croisades* (Paris, J. Gamber, 1924, in-8°, xix-194 p.). — Le contenu de ce petit ouvrage ne correspond pas exactement au titre. Ce n'est pas à proprement parler une Histoire, si l'on réserve ce mot à un exposé détaillé et approfondi d'une époque, d'une institution ou d'un règne. Bien moins encore est-ce un manuel; M. Iorga n'a nullement songé à refaire le précis de M. Louis Bréhier. C'est bien plutôt un essai tenté pour montrer les origines des croisades, les circonstances qui ont aidé au triomphe incomplet de la première, les causes qui ont abouti à l'échec final de la grande et chimérique entreprise. Placé comme il l'est sur les frontières du monde hellénique, slave et hongrois, renseigné de première main sur l'histoire grecque, byzantine, même ottomane, le savant professeur de Bucarest présente des faits connus sous un jour parfois nouveau qui fait réfléchir; ainsi, sur la nature des rapports entre Charlemagne et le calife Haroun-al-Rachid, sur la « royauté » de Godefroi de Bouillon, etc. Il faut lire ces deux cents pages; on y trouverait non seulement du profit, mais du plaisir, si le style en était plus châtié. M. Iorga écrit trop vite parce

que la pensée va chez lui plus vite que la plume, que sa vue embrasse en même temps des domaines très divers et qu'avant même d'avoir terminé un ouvrage, il en a d'autres en vue ou en train. Il a besoin de créer; le souci de la forme le préoccupe moins. C'est dommage.

Ch. B.

— Dans la « *Bibliotheca romanica* », section : « Bibliothèque française », que publie l'éditeur Heitz à Strasbourg, figurent les *Œuvres de Marguerite de Navarre*, c'est-à-dire ses quatre comédies bibliques intitulées : la Nativité de Jésus-Christ, l'Adoration des trois roys, les Innocents, la Comédie du désert (élévations sur la fuite en Égypte), puis la Comédie sur le trespas du roy (François I^{er}) et la Comédie jouée au Mont de Marsan (1547), où Marguerite révèle ses pensées les plus intimes dans les dernières années de sa vie. Une introduction par F. Ed. SCHNÉEGANS, des notes où l'on indique les sources scripturaires des comédies bibliques et un bref glossaire recommandent ce petit livre même à l'attention des érudits (nos 295-299 à 1 fr. 50 par numéro).

Un autre volume de la même collection, section : « *Biblioteca española* », contient *La Vida de la Madre Teresa de Jesus escrita de su misma mano*, rééditée d'après le texte original par Georges CIROT, dont l'introduction a été écrite dans la noble langue castillane (nos 291-294; même prix).

— Henry Osborn TAYLOR. *Thought and Expression in the Sixteenth Century* (New York, Macmillan, 1920, 2 vol. in-8°, XI-427 et 432 p., index; prix : 9 dollars). — Le livre de M. H. O. Taylor ne nous apporte rien de nouveau. L'auteur n'a pas fait de recherches originales; il ne nous donne, sur chaque partie de son immense sujet, que l'écho des spécialistes. Cependant, je défie quiconque aura commencé la lecture de ces deux volumes de les lâcher avant de les avoir finis. Pourquoi? Parce que l'auteur a fait, pour parler comme lui, un double effort : un effort de pensée et un effort d'expression. Jamais cette collection d'idées et de faits ne donne l'impression d'une compilation. Chaque partie est repensée avec une fraîcheur, une personnalité, avec un sentiment direct de la réalité, avec un humour qui rendent ces chapitres infiniment attachants. Ils sont écrits en une langue franche et drue, toujours vivante, riche en tours imprévus. On a plaisir à refaire, avec ce guide, le tour de ce phénomène intellectuel que nous appelons la Renaissance.

Renaissance plutôt que XVI^e siècle. Car, « s'il est commode de parler de siècles », il ne faut pas briser la continuité de l'effort humain. L'histoire passe « à travers les limites imaginaires de ces arbitraires périodes chronologiques ». L'auteur commence avec l'avènement des *litterae humaniores* avec Pétrarque, qu'il ne peint pas en beau¹, et

1. Il en fait une sorte de « m'as-tu vu » de l'érudition et des lettres; poète-lauréat plus que poète.

Boccace. Il va jusqu'à Bacon et Galilée. Si large que soit la place qu'il fait aux Italiens, puis à Érasme et à Luther, il consacre à la France, de Commynes à Calvin, une part importante de son œuvre. Les chapitres sur Rabelais, sur Ramus, sur Calvin sont particulièrement soignés, et très au courant des récents travaux de l'érudition française. Ce n'est jamais une série de fragments « d'histoire littéraire » : c'est bien l'étude de la contribution de l'esprit français à la pensée européenne et de la langue française aux nouvelles formes d'expression de la pensée. Naturellement, l'Angleterre, de Wyclif à Shakespeare, est traitée *con amore*. Là encore, je ne saurais cacher le plaisir qu'on éprouve à repasser avec l'auteur par des chemins déjà parcourus. Il fait très bien sentir combien la Réforme anglaise reste insulaire, par ses caractères sociaux, politiques et sentimentaux, quoique le contenu intellectuel en soit importé pour la plus grosse part. Son chapitre sur les *Elizabethans* est d'un charme très pénétrant : la grande reine, impérieuse et vaniteuse, mais sérieuse et attachée de toute son âme à son métier de roi — celle qui disait fièrement : « Je me suis déjà unie par mariage à un mari, savoir au royaume d'Angleterre » — par-dessus le marché spirituelle et prime-sautière comme son jeune allié Henri IV ; le grand Burghley aussi, plus grand qu'on ne le croit souvent sur le continent, tous ces hommes riches de passion, d'ambition et d'éloquence, souvent d'éloquence pompeuse et « histrionique », je ne crois pas qu'on ait souvent, en si peu de pages, fait revivre tout ce monde avec une telle intensité.

Quelques passages — trop peu — sont consacrés à l'expression de la pensée par les beaux-arts ; c'est à peu près exclusivement des Italiens qu'il s'agit. Mais le dernier livre est tout entier consacré au progrès des sciences. Ici encore, rien des fastidieuses énumérations qu'on nous sert trop souvent sous le nom d'histoire des sciences. Ici encore, tout est repensé par un esprit qui cherche l'impression directe. Le très bon chapitre sur Vinci a beau sortir des travaux de Duhem, M. Taylor en a fait quelque chose qui est bien de lui, et qui vit. Il a écrit, sur Giordano Bruno, quelques lignes dont la largeur et la liberté d'allure dépassent l'ordinaire mesure des livres anglo-saxons. Sur l'évolution des découvertes biologiques, sur les contributions successives de Copernic, de Tycho-Brahé, de Keppler, de Galilée à notre connaissance du Cosmos, il y a là des choses excellentes.

Le livre tient donc les promesses du titre. Il a cependant des lacunes. Je ne lui reprocherai pas, tant nous sommes habitués à ne voir dans l'histoire moderne que l'Europe occidentale et un peu de l'Europe centrale, de n'avoir regardé ni plus au nord¹ ni plus à l'est. Mais on s'étonne, dans cette revue du XVI^e siècle, que soit négligée l'Espagne.

1. Même les Pays-Bas, patrie d'Érasme, sont laissés de côté. P. 153 du t. I, on écrit qu'ils sont linguistiquement divisés entre trois idiomes : « between Dutch, Flemish and French. » Quelle différence, à cette époque, entre *Dutch* et *Flemish* ?

Loyola n'est nommé qu'incidemment et je crois bien qu'il est le seul Espagnol cité. L'oubli, on le voit, est d'importance. Même le mouvement de la contre-réformation en Italie, en France, en Allemagne est à peu près passé sous silence¹.

Henri HAUSER.

— Robert H. MURRAY. *Erasmus and Luther, their attitude to toleration* (Londres, Society for promoting christian knowledge, 1920, in-8°, XXIII-503 p., index; prix : 25 sh.). — J.-B. PINEAU. *Érasme, sa pensée religieuse* (Paris, « Presses universitaires », 1923, in-8°, xv-272 p.). — Id. *Érasme et la papauté, étude critique du « Julius exclusus »* (Paris, *ibid.*, 1923, in-8°, x-56 p.). — Un jeune érudit français trop tôt disparu, A. Meyer, avait, dans un travail publié en 1909, dit l'essentiel sur les relations d'Érasme et de Luther. Écrivant avant la publication d'Allen, il avait bénéficié cependant des conseils du savant éditeur, et il avait très bien mis en lumière les raisons qui, après avoir fait de l'humaniste de Rotterdam et du moine saxon des compagnons de combat, devaient creuser entre eux un fossé et rejeter l'auteur du *De libero arbitrio* dans le camp des prudents défenseurs de l'Église traditionnelle. M. Murray reprend le sujet. Il le fait avec la prolixité chère aux écrivains anglais. Incidentes, parenthèses, comparaisons avec les temps postérieurs, professions de foi de l'auteur, prédictions morales, rien n'y manque. Pour l'essentiel, M. Murray est d'accord avec Meyer : Luther est un révolutionnaire, Érasme a horreur du tapage et n'a aucun goût pour le martyre. Dans la Réforme telle que Luther l'a faite, il voit la mort des belles-lettres. Voilà pourquoi, après avoir écrit l'*Éloge de la folie* et le *Manuel du soldat chrétien*, qui semblent des étapes sur le chemin de Wittenberg, il écrit le *Libre arbitre* et le *Hyperaspistes*. C'est aussi pourquoi Érasme reste fidèle aux idées de tolérance, tandis que Luther, créateur d'une Église, considère que toute révolte contre lui est une révolte contre Dieu. C'est malgré lui, c'est parce qu'il a commencé par un appel à la conscience individuelle, que le luthéranisme, à son insu, s'est trouvé servir la cause de la tolérance. Il l'a peut-être servie plus efficacement que l'érasmianisme, philosophie timide et assez pâle, bonne pour une élite de libres croyants, qui ne veulent ni ne peuvent agir sur le vulgaire.

M. Pineau ne mentionne Meyer que dans une note, et il ignore Murray. Cela est regrettable; son travail en a moins de nouveauté. Il ne cite même pas l'ouvrage — qui mérite bien l'épithète de capital — de M. Renaudet, dont le seul index lui eût fourni une centaine de renvois à Érasme. Une pareille lacune est déconcertante et nous inquiète sur les méthodes de travail de l'auteur. On peut dire sans

1. T. II, p. 99, n. 23, l'auteur dit que les hommes de lettres français ou italiens parlent moins de la goutte que les Anglais et les Allemands. Et Montaigne? Le livre est publié à New-York, mais l'auteur se présente comme anglais.

exagération que, sur la jeunesse d'Érasme, ses séjours à Paris et en Angleterre, son activité à Louvain, sur son Laurent Valla, sur l'*Enchiridion*, sur le *Nouveau Testament* et sur *Saint Jérôme*, on ne trouve rien chez M. Pineau qui ne soit déjà au moins indiqué et appuyé déjà sur les textes d'Allen, chez M. Renaudet.

M. Pineau revendique pour Érasme le célèbre dialogue sur *Jules II* de 1517, attribué tantôt à Fausto Andrelini, tantôt à Girolamo Balbi¹. J'avoue qu'aucune de ces deux attributions ne me séduit. Mais ni l'affirmation de M. Renaudet (sur ce point encore, précurseur oublié de l'auteur²) ni la démonstration de M. Pineau ne me paraissent convaincantes. Au fond les preuves de M. Pineau sont les suivantes : Érasme est l'auteur du *Julius* parce qu'il a protesté contre cette attribution ; parce qu'il assistait à l'entrée de Jules II à Bologne, qu'il a entendu un sermon en l'honneur de Jules II à Rome en 1509, et que, sur ces points, les récits qu'il donne rappellent les passages correspondants du *Julius*³ ; parce que Thomas More lui écrit avoir un manuscrit du *Julius* de la propre main d'Érasme, mais celui-ci ne peut-il l'avoir copié pour son plaisir ? Quant à la comparaison de passages du *Julius* avec certains passages des œuvres d'Érasme, elle me paraît se heurter à l'objection littéraire d'Érasme lui-même : « Nec mea est phrasis, nisi prorsus ipse mihi sum ignotus. » Notez que postérieurement à 1520 personne n'a jamais plus attribué ce dialogue à Érasme. Ne serait-il pas étrange que les réformés, furieux de le voir abandonner leur cause, que les catholiques fervents, qui le tenaient pour suspect, ne lui eussent jamais jeté à la tête ce compromettant souvenir ? Nous continuons donc à penser que le *Julius* appartient à la littérature gallicane parlementaire⁴ ou à l'œuvre de Hutten, et qu'il n'a aucun titre à figurer parmi les œuvres d'Érasme. — Henri HAUSER.

— C. BOUGLÉ. *De la sociologie à l'action sociale. Pacifisme. Féminisme. Coopération* (Paris, « les Presses universitaires », 1923, in-16, 133 p.; prix : 6 fr.). — M. Bouglé a groupé sous ce titre des conférences variées, dont quelques-unes présentent un intérêt histo-

1. M. Pineau n'a vu que l'édition Thion, de 1875. On s'étonne, dans sa bibliographie, de le voir citer l'édition de Montaignon et non le travail d'Oulmont sur Gringore. Il ne cite pas Lemaire de Belges (ni les articles de M. Spaak), ni aucune des si intéressantes œuvres de polémique suscitées par les conciles de Pise et de Latran.

2. Il aurait trouvé cette note à l'appui de sa thèse dans *Humanisme et pré-reforme*, p. 666, n. 6.

3. M. Pineau aurait dû nous prévenir que le titre de *Julius exclusus*, qu'il a choisi pour sa thèse, apparaît pour la première fois dans l'édition de 1544, c'est-à-dire dans les *Pasquillorum tomus II*. Toutes les éditions antérieures (sept relevées par Böcking, *Hutten*, t. IV, p. 422) donnent *Libellus de obitu Julii P. M.*, ou simplement *Julius. Dialogus...* ou *De Julio II Ligure P. M. Dialogus...*

4. Preuve en soit le soin qu'on eut de le traduire en français en 1615.

rique, en particulier celles qui déterminent les origines françaises de la Société des Nations (l'abbé de Saint-Pierre, Saint-Simon) ou l'évolution et les déformations de l'idéal démocratique et de l'idéal patriotique, celle également qui analyse les données sociologiques du féminisme. Dans les pages consacrées à la coopération intellectuelle entre les nations, il montre l'importance de la reprise des relations scientifiques entre les savants des divers pays. On y retrouve la vaste information habituelle à M. Bouglé, et les jugements auxquels il aboutit sont exprimés avec une belle éloquence qui voile à peine leurs bases solidement scientifiques.

G. BOURGIN.

— ÉT. MARTIN-SAINT-LÉON. *Les deux C. G. T. Syndicalisme et communisme* (Bibliothèque du Musée social. Paris [1923], in-16, 134 p.; prix : 6 fr.). — C'est, en quelque sorte, une seconde monture de l'appendice de son *Histoire des corporations de métiers* que nous donne M. Martin-Saint-Léon. Mais ce petit livre est plus maniable que le gros ouvrage, et, avec sa bibliographie soignée, ses divisions précises, ses dates nombreuses, il constitue un instrument de travail excellent pour quiconque veut suivre l'évolution du syndicalisme français depuis la guerre. L'histoire de ce mouvement est marquée, comme celle de tous les mouvements « prolétariens », par une crise d'effectifs, de direction et de confiance, dont la scission de décembre 1921 a été le symptôme le plus évident. M. Martin-Saint-Léon a eu raison de montrer les rapports des organisations ouvrières fédérales de France avec les organisations internationales de Moscou et d'Amsterdam (internationales rouge et jaune); il est curieux qu'il ne montre pas les rapports, de sympathie ou d'antipathie, de ces mêmes organisations avec le Bureau international de travail de Genève, ni n'expose les modes de la contre-offensive patronale, pour laquelle on pourra se reporter à l'ouvrage tout récent de M. E. Villey (*L'organisation professionnelle des employeurs*, (Paris, Félix Alcan, 1924, in-8°).

G. BÉN.

— Colonel RIZANOV. *L'idéologie du communisme* (Paris, Bossard, 1923, in-16, 110 p.). — M. Rizanov avait déjà publié contre le bolchevisme un truculent réquisitoire sous le titre de *La Troisième Internationale communiste*. Avec plus de réserves, le présent opuscule constitue un nouveau réquisitoire, où M. Rizanov analyse les cinq idées fondamentales du *Komintern*, c'est-à-dire de l'Internationale de Moscou : l'organisation soviétique, qui vise la volonté générale au nom de la dictature prolétarienne; la dictature du prolétariat, s'exerçant par l'expropriation et la nationalisation; la guerre civile, indispensable pour détruire la société capitaliste; l'action internationale, indispensable pour généraliser la révolution sociale; la militarisation du parti communiste, impliquée par le principe de la guerre civile. Cette analyse, fondée sur une documentation qui paraît abondante et authentique, semble correcte. Un annexe est consacré à la Terreur

rouge en Russie. On y trouvera des faits et des chiffres dont la valeur est peut-être, en dépit de leur précision, moins acceptable. — G. BN.

— Gabriel SÉAILLES. *La philosophie du travail* (Paris, « les Presses universitaires de France », 1923, in-18, 409 p.). — Dans ce recueil posthume de conférences et de discours prononcés par le philosophe Séailles au cours de ses dernières années, on retrouve les idées fondamentales du maître disparu, qui associait intimement dans sa pensée et dans son action l'idéal démocratique, l'idéal laïque et l'idéal social. Nous signalerons notamment les pages pleines de faits et d'idées concernant J.-J. Rousseau et Hyacinthe Loyson et les belles conférences intitulées « la Leçon des amitiés » et l'« Hommage aux morts ». G. BN.

Allemagne. — Dr Gheron NETTA. *Die Handelsbeziehungen zwischen Leipzig und Ost-und Südosteuropa bis zum Verfall der Warenmessen* (Zurich, Leeman, 1920, in-8°, 150 p.). — Le travail de M. Netta n'est pas sans mérites, ni sans intérêt. Sa connaissance des sources roumaines, ses recherches dans les archives de la foire de Leipzig lui ont permis d'écrire un très attachant chapitre d'histoire du commerce. La foire de Leipzig, en raison de la situation géographique de la ville aux frontières du germanisme et du slavisme, est de très bonne heure un entrepôt privilégié du commerce entre l'Occident et les pays de l'Orient et du sud-est de l'Europe. La chute de la domination génoise dans la mer Noire, la décadence de la Hanse, l'affaiblissement de Venise et la substitution des routes de terre à l'ancienne route méditerranéenne favorisent ce marché intérieur : au premier privilège de 1458, s'ajoutent les concessions de Maximilien de 1497 et 1507. La lutte dès lors ouverte entre Leipzig et ses rivales (Halle, Magdebourg, Nuremberg, Francfort-sur-l'Oder, Bitterfeld, Breslau) se termine par la victoire de la première, qui commande le commerce de la Silésie, de la Pologne, de la Hongrie et des pays danubiens.

Arrêté par la guerre de Trente ans, cet essor reprend à la fin du XVII^e siècle. Le *Griechenhaus* de Leipzig en est le témoin, car tous les marchands de l'Europe sud-orientale sont alors qualifiés de Grecs. Le développement de l'industrie saxonne donne à cette prospérité commerciale une base solide. Mais contre la fortune de Leipzig travaillent le mercantilisme autrichien et surtout prussien et l'établissement de relations directes entre les pays de l'Europe occidentale et la zone que les *Lipscani* essayaient de se réserver. Le *Traité sur le commerce de la mer Noire* de Peyssonel, en 1787, signale ce conflit entre les « draps de Leypsick », parmi lesquels il y avait beaucoup de tissus occidentaux venus par la foire, et les produits exportés directement : les soles et les dorures de Lyon se vendaient encore en Valachie par l'intermédiaire de Leipzig. C'est seulement en 1795 qu'aboutit le projet, formé depuis 1774, de la création d'un consulat français dans les principautés. Le blocus est un coup très dur pour Leipzig, consi-

déré par Napoléon comme « l'entrepôt principal des marchandises anglaises ». L'ouverture des routes nouvelles¹ lui enlève le monopole de la fourniture du coton macédonien et levantin. Le Zollverein n'arrête pas la décadence des foires, qui meurent d'anémie vers 1830. Heureusement, dès 1832, la foire est complétée par une exposition; peu à peu, à la foire aux marchandises se substitue la foire d'échantillons, promise à un si bel avenir. La transformation est achevée avant 1840.

A son exposé historique M. Netta joint une étude sur l'organisation du commerce est-européen (c'est surtout le commerce moldo-valaque qui l'intéresse) dans ses rapports avec les foires de Leipzig², qui apportait à la foire des matières premières et venait y chercher des produits. Au début du XVIII^e siècle, l'institution est si puissante que même les épidémies ou les guerres ne peuvent amener un déplacement de la date des foires et que les paiements de Leipzig dominent tout le système monétaire des pays de l'est et du sud-est. Les Orientaux y ont en tout temps leurs facteurs, qui surveillent dans l'intervalle entre les foires les intérêts de leurs commettants. Parmi les commerçants — surtout parmi les Polonais — qui fréquentent le grand emporium, une place importante doit être faite aux Juifs.

Le petit livre de M. Netta est donc une bonne description de ce qu'était sous l'ancien régime un grand marché international privilégié. Elle serait encore plus complète si l'auteur avait une connaissance plus précise des sources françaises. Entre l'organisation des foires de Leipzig et celle des foires de Lyon, qui jouent au début du XVI^e siècle un rôle analogue à celui de Leipzig au XVIII^e siècle, la comparaison eût été instructive. La connaissance des beaux travaux de M. Paul Masson n'eût pas été non plus inutile³.

On consultera avec fruit les tableaux et le diagramme relatifs à la fréquentation des foires par les marchands polonais, russes, hongrois, transylvains, turcs, grecs, valaques, arméniens, de 1748 à 1839. L'essor pris partout par les foires d'échantillon rend ce petit livre singulièrement intéressant⁴.

Henri HAUSER.

France. — J. MATHOREZ. *Histoire de la formation de la population française. Les étrangers en France sous l'Ancien régime.* Tome II : les Allemands, les Hollandais, les Scandinaves (Paris,

1. Voir le livre de M. M. Blanchard sur les *Routes des Alpes occidentales*.

2. P. 77 : « L'Islam interdisait aux croyants l'usage de la viande de bœuf » !

3. P. 79, il faut lire : « Safran d'Orange et Comtat », « Salarmoniac », c'est-à-dire sel ammoniac.

4. La situation spéciale de Danzig d'après le traité de Versailles ne s'éclaire-t-elle pas à la lumière de ce passage : « Après 1771, le nombre des marchands orientaux à Leipzig s'éleva durant cinq ans. Ce fait s'explique par le premier partage de la Pologne. A la Prusse revint une part de la Pologne, mais non Danzig. La Prusse faisait obstacle au transport des produits de Danzig vers l'est et le sud-est. »

Éd. Champion, 1921, in-8°, XL-449 p. Index). — Avec son tome II (sur le tome I^{er}, voy. *Revue historique*, t. CXXXV, p. 122-124), feu M. Mathorez aborde une des parties les plus importantes de son sujet. Les éléments germaniques comptent parmi ceux qui ont, même aux temps modernes, le plus fortement influé sur la formation de notre peuple, et aussi parmi ceux qui ont joué un rôle prépondérant dans notre vie sociale, surtout quand on ajoute aux Allemands — ce que M. Mathorez ne fait pas assez — les Suisses alémaniques. Dire, comme le fait l'auteur, p. vi, que « les indices ethniques des Français n'ont pas été modifiés par l'intrusion » de ces éléments, c'est une affirmation hardie et dénuée de preuves. Ajouter que leur influence « a été nulle au point de vue psychologique » est une formule encore plus invérifiable.

L'auteur étudie d'abord « l'infiltration allemande avant le xvi^e siècle », puis le rôle des Allemands dans les Universités, l'imprimerie, la banque, les soldats allemands en France, les mineurs et métallurgistes. Il arrive ensuite aux Allemands depuis le xvii^e siècle, et à ce qu'on peut appeler les « colonies allemandes » dans certaines parties de la France. Il y a là peu d'ordre, un ordre plus apparent que réel. Nous ne pouvons analyser cette étude, mais seulement présenter quelques observations de détail. Qui prouve que l'« Abraham de Lorraine » de la p. 7 est un Allemand? — P. 13-15, il n'y a pas synonymie entre « villes hanséatiques » et « villes impériales ». Il s'agit p. 16 d'un bourgeois de Nuremberg, donc pas d'un Hanséate. — P. 32, parmi les Allemands montpelliérains, on oublie Dortoman. — P. 37-38, il est prodigieux de voir Comenius assimilé à un Allemand. Le grand Tchèque Jean Amos Komensky est, par définition, un adversaire du germanisme. Tchèque lui aussi, quoique de tout autre qualité, le « Besme » (« l'Allemand Besme », p. 72) qui tua Coligny. Son vrai nom était Dianowitz. — P. 95, une phrase au moins obscure semble faire de Dinant, la cité wallonne par excellence, une ville allemande : « Dès le xiv^e siècle, des Allemands pratiquaient l'art de façonner le cuivre; on rencontre des dinanderie à Dijon et à Lyon. » — P. 41, sur la place tenue par les Allemands dans la société protestante parisienne au xvii^e siècle, il fallait citer les études de Pannier. — Pour le Kourou (p. 146-151), se reporter à la brochure de Willy Marcus. Le chapitre sur les imprimeurs est bien maigre. C'est ligne à ligne qu'il aurait fallu dépouiller la *Bibliographie Baudrier* (citée p. 51, n. 1). De même pour les banquiers. Le livre d'Ehrenberg était ici d'une consultation indispensable. (P. 161, Basnage était avocat au Parlement de Rouen, et non membre de cette cour.)

Pour les Néerlandais, M. Mathorez a étudié surtout les commerçants établis dans nos ports. Le sujet est riche et forme une sorte de contrepartie de celui que traitait récemment M. Gustave Cohen. Le *Parfait négociant* de Savary porte témoignage de la place tenue par ces Hollandais, à Nantes notamment, et il dit ce qu'on leur reprochait.

M. Mathorez montre quelle a été, sur ces relations, l'influence de la Révocation. Les mesures répressives atteignirent souvent les Hollandais eux-mêmes, sans respect du droit international. Même un consul n'est pas ménagé. Les colonies scandinaves ont moins d'importance. Il est cependant tout à fait inexact d'écrire (p. 392) : « De 1541 à 1645, le Danemark et la France se perdent de vue. »

On pourrait multiplier ces critiques. Un ouvrage de ce genre appelle tout naturellement des corrections et des additions. Mais c'est beaucoup déjà que l'avoir entrepris.
Henri HAUSER.

— Dans l'ouvrage de M. Edmond FARAL : *Les arts poétiques du XII^e et du XIII^e siècle* (Bibliothèque des Hautes-Études, 233^e fascicule, Paris, Champion, 1924 (in-8°, xvi-384 p.), les historiens feront leur profit des indications fournies sur certaines œuvres en vers latins, concernant Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre, qui sont attribués à Geoffroi, dit « de Vinsauf ». Dans la notice biographique sur ce personnage si mal connu, M. Faral estime qu'il ne saurait être confondu avec Geoffroi « de Cumeselz », contemporain du roi de Castille Alfonse X. Du seul ouvrage que l'on puisse attribuer avec certitude à « Vinsauf », la *Poetria nova*, ressort le fait qu'il était Anglais, qu'il vint à Rome au temps d'Innocent III et qu'il composa son poème aux environs de l'année 1210 (p. 15-16).
Ch. B.

— Aug. RENAUDET. *Le concile gallican de Pise-Milan. Documents florentins, 1510-1512* (Paris, Champion, « Bibl. de l'Institut français de Florence », 1^{re} série, t. VII, 1922, in-8°, xiii-732 p. Index; prix : 60 fr.). — « La tentative manquée de Pise marque une date importante dans l'histoire de l'Église à la veille de la Réforme. » En effet, le schisme de Louis XII a beau n'avoir pas abouti, il a secoué la chrétienté; la personnalité de Jules II, le pape politique et belliqueux, a été mise en pleine lumière, et l'esprit critique s'est exercé aux dépens de ce « dieu en terre ». M. Renaudet a raison de noter ce synchronisme : « Il n'est pas indifférent qu'Érasme ait publié l'*Éloge de la Folie*, à Paris, l'année même du Concile de Pise¹. » Les actes du Concile n'existant plus, tous les renseignements qu'on nous apporte sur lui sont particulièrement les bienvenus. Mais il y a une raison spéciale pour remercier le savant auteur de *Préréforme et humanisme* de mettre à notre disposition le dossier florentin, plus de 600 documents presque tous inédits (sauf quelques publications faites par Desjardins, Passerini et Tommasini), échelonnés de juin 1510 à octobre 1512. En effet, « dans l'histoire de la République florentine, le Concile de Pise est un grave épisode », qui prépare indirectement la révolution de 1512, le retour des Médicis.

Pise, la ville du Concile, est sur le territoire de la République.

1. M. Renaudet ne parle pas ici du *Julius* que, dans sa *Préréforme* et à la suite d'Allen, il attribuait à Érasme (cf. *supra*, p. 111, n. 2). Trouverait-il maintenant cette attribution moins certaine?

Celle-ci est donc très gênée pour l'accorder ou la refuser : la refuser, c'est se brouiller avec le roi de France et ses alliés, parmi lesquels on compte encore l'empereur ; l'accorder, c'est attirer sur soi les foudres de l'irascible pontife. Or, ces foudres ne sont pas que spirituelles : elles tombent dru, sous la forme de *rappresaglie*, sur les *mercanti fiorentini*, si nombreux et dont le rôle est si important dans les États de l'Église. Jules II sait menacer cette ville de marchands et de banquiers d'un véritable blocus économique, d'autant plus dangereux qu'après la conclusion de la sainte ligue, le pape aussi a des alliés. Ainsi s'explique la politique timide, peureuse, affolée et d'apparence hypocrite de Soderini et des Dix de la *balìa*. Mais c'est ce qui fait l'intérêt de ces correspondances de Roberto Acciajuoli, de Pandolfini, de Machiavel, etc. Les récits des entrevues des ambassadeurs florentins avec Louis XII et avec Jules II sont particulièrement piquants.

De ces documents, il ressort plus que jamais que l'entreprise conciliaire était peu sérieuse. Elle fut encore compromise, s'il était possible, par la maladresse des agents du roi. L'histoire de la rixe du 9 novembre 1514, entre les troupes florentines et les troupes françaises, aux cris significatifs de *France!* et de *Marzocco!* montre à quel point il y avait tension entre le peuple toscan et les « barbares¹. »

La publication de M. Renaudet est faite avec le plus grand soin, chaque pièce étant précédée d'un résumé en français².

Henri HAUSER.

— Gustave SCHELLE. *Œuvres de Turgot et documents le concernant...* Tome V (Paris, Félix Alcan, 1923, in-8°, 794 p., une gravure. Prix : 40 fr.). — Avec ce tome s'achève la belle publication entreprise en 1913. Il comprend les années 1776-1781, avec quelques retours sur 1775. A la fin, des addenda relatifs aux années antérieures, et un triple index des cinq volumes : noms de lieux, noms de personnes, matières. Comme dans les volumes précédents, la biographie, la correspondance, les documents inédits éclairent les œuvres et les actes publics. C'est vraiment le Turgot de l'histoire que nous avons là, plus souple (intellectuellement du moins), plus soucieux des réalités concrètes que celui qu'on nous a peint depuis Du Pont de Nemours. De trop nombreuses négligences déparent un peu ce volume. — H. HR.

— Jules MICHELET. *Lettres inédites, 1841-1871*. Extraits, notes et préface par Paul SIRVEN (Paris, « les Presses universitaires », 1924, in-8°, LXXX-378 p., avec un fac-similé et neuf illustrations. Prix : 12 fr.). — Voici donc enfin cette correspondance qu'il n'a pas été donné à

1. M. Renaudet écarte avec raison les explications fantaisistes qu'on a voulu donner de cet incident.

2. N° 105, je critiquerais, dans le résumé : « le pape a dit à Tosinghi ». — N° 232, expression bizarre : « royaume de Milan » ; le texte dit : *di questo Stato*. — P. 269, ne faut-il pas lire : « de leurs marchands et marchandise. » — Naturellement, quelques coquilles : P. 269, 9^e ligne avant la fin : « consentirono. » P. 496, au milieu : « guidichiamo. »

Gabriel Monod de connaître et dont il eût certainement tiré un bon profit, sans l'obliger d'ailleurs à rien charger d'essentiel dans son livre sur *La vie et la pensée de Michelet*. Ce sont les lettres ou, pour dire plus exactement, des extraits de lettres échangées entre Michelet, son gendre Alfred Dumesnil, la famille d'Alfred et l'ami Eugène Noël, le « solitaire du Tôt ». Elles complètent l'ouvrage de G. Monod, qui ne dépasse pas l'année 1852, et nous aident à reconstituer la vie du grand artiste depuis son second mariage jusqu'à la guerre avec la Prusse. Les lettres de Furcy Michelet et son fils Jules à Millet, leur neveu et cousin, 1818-1843, qui sont publiées en appendice, contiennent du nouveau sur les premières années de l'historien. Dans la préface, M. Sirven, à qui fut confié, par les deux petites-filles de Michelet et les filles d'Eugène Noël, le soin de publier ce qui, dans cette correspondance où Michelet se livre tout entier, peut intéresser le public, a montré l'intérêt qu'elle offre pour la connaissance de Michelet intime; il l'a fait d'une plume discrète et fine, en artiste qui sent et admire, mais qui par un mot, où l'on devine un sourire légèrement ironique, sait marquer son désaccord. Il nous fait en outre apprécier la personne et les écrits d'Alfred Dumesnil, pour qui Michelet éprouvait une amitié mêlée de « vénération » mais que la grande figure du beau-père avait un peu jusqu'ici trop laissé dans l'ombre. — Le livre arrive à point pour le cinquantenaire de la mort de Michelet. Il en sera un des ornements.

Ch. B.

— La librairie Payot a entrepris une série de biographies sous le titre général : « Les grands hommes de France » (5 fr. le volume). Elle a débuté par une remarquable étude sur *Pierre Curie*, par M^{me} CURIE elle-même. Alors que, dans l'inoubliable cérémonie donnée à la Sorbonne pour fêter le vingt-cinquième anniversaire de la découverte du radium, la plupart des orateurs avaient paru attribuer à M^{me} Curie la part prépondérante dans cette grande invention qui continuait les beaux travaux de Röntgen, la femme montre avec une pieuse précision qu'elle a eu surtout la gloire de suivre les voies indiquées par son mari. Dans leur féconde collaboration, Pierre Curie fut en réalité l'animateur. — Le philosophe *Théodule Ribot*, par L. DUGAS, nous introduit dans un monde tout différent, celui de la psychologie expérimentale dont Ribot fut en France un initiateur très écouté et très influent. Ribot fonda, comme on sait, la *Revue philosophique* en 1876, en même temps que son ami Gabriel Monod créait la *Revue historique*. On ne pourrait guère imaginer deux natures plus différentes; mais ils avaient le même souci de la recherche scientifique, la même foi dans le développement des études supérieures. Ils ont ainsi contribué l'un et l'autre, travaillant chacun de son côté avec le concours empressé de Félix Alcan, leur ancien condisciple de l'École normale supérieure, à la renaissance des hautes études en France. L'histoire et la philosophie ont marché la main dans la main.

Ch. B.

— Bernard LAVERGNE. *Les coopératives de consommation en*

France (Paris, Armand Colin, 1923, in-8°, 216 p. Prix : 5 fr.). — Dans cet excellent petit livre, on trouve une définition nuancée du phénomène coopératif, des vues ingénieuses sur l'avenir de la coopération, la description précise des organismes centraux du mouvement et des modalités essentielles des applications coopératives, en même temps qu'une histoire succincte de la coopération de consommation en France des origines à 1913, et une histoire détaillée depuis cette date à nos jours. En réalité, les véritables origines ne remontent pas au delà de l'année 1880. Dans ce livre qui contient tant de choses, M. B. Lavergne a trouvé la place de publier le « pacte d'unité coopérative » de 1912 et d'établir une bibliographie choisie, qui rendra des services.

G. BN.

— Nous avons reçu du Ministère des Affaires étrangères un « Livre jaune », qui ne manquera pas d'exciter le plus vif intérêt. Il contient les *Documents relatifs aux négociations concernant les garanties de sécurité contre une agression de l'Allemagne*; ce sont quarante-six notes, projets de traité, rapports et lettres depuis le 10 janvier 1919 (ndé remise par le maréchal Foch aux plénipotentiaires des Puissances) jusqu'au 8 décembre 1923 (extraits des discours prononcés par le Président du Conseil devant la Chambre des députés le 23 novembre et le 7 décembre).

Grande-Bretagne. — Sir William ASHLEY. *The economic organisation of England* (8^e édition. Londres, Longmans, 1923, 1 vol. in-8. 213 p.; prix : 5 sh.). — Il convient de signaler le huitième tirage de ce petit volume, qui se compose de huit conférences données en 1912 à l'Institut colonial de Hambourg et dont l'édition originale est de 1914. L'auteur montre en résumé l'évolution économique de l'Angleterre depuis les origines, large synthèse qui sera particulièrement précieuse pour le lecteur français. D'excellents chapitres sont consacrés au régime agraire, au système manorial, puis à la décadence de ce régime, qui est marquée par l'extension du fermage. L'auteur montre comment cette évolution est liée à la transformation du commerce et de l'industrie. Le commerce extérieur ne s'est développé qu'assez tard, mais il a fait un pas décisif, grâce aux « Merchant adventurers ». Le capitalisme commercial, à partir du XVI^e siècle, joue un rôle de plus en plus important et c'est grâce à lui que la grande industrie s'est développée plus tôt en Angleterre que sur le continent. — Sur le caractère de « l'industrie domestique », grâce à laquelle le capitalisme commence à « contrôler » l'industrie, sur la législation économique des Tudors, sur les enclosures qui ont déterminé l'extension de la grande propriété foncière et de la grande exploitation, sur la « révolution industrielle », sur l'évolution du capitalisme au XIX^e siècle, on trouvera dans ce volume des chapitres très instructifs. En appendice d'excellentes notes bibliographiques donnent, pour chaque chapitre, l'indication des ouvrages essentiels qu'il importe de consulter.

H. SÉE.

— John BUCHAN. *A history of english literature illustrated*

(Londres et Paris, Nelson, 1923, petit in-4°, xx-675 p.; prix : 10 sh. 6 d.). — Charmant volume, bien imprimé, illustré avec autant de goût que de profusion. Il a été composé, sous la direction de M. Buchan, par une équipe de spécialistes qui le recommandent d'une façon toute particulière à l'attention du grand public. Rien d'un manuel proprement dit; les auteurs, placés à leur date chronologique, sont autant qu'il est possible ou nécessaire groupés d'après le genre qu'ils ont de préférence adopté; après une esquisse biographique, on donne la liste de leurs œuvres et, à la suite de chaque chapitre, des notes sur les meilleures éditions et les principaux ouvrages qui les concernent. En appendice, une rapide histoire de la langue et de la littérature jusqu'au xiv^e siècle où l'anglais moderne se dégage nettement de ses origines. Les profanes auront grand plaisir à parcourir ce livre où l'on peut se retrouver si aisément à l'aide d'un bon index. N'a-t-on pas, dans l'article consacré à Burns, oublié le gros et bel ouvrage d'Angelier? Quant à Shakespeare, on ne sera pas surpris qu'aucun des ouvrages et articles de M. Lefranc ne soit mentionné après qu'on a lu, dans le texte (p. 110), cette condamnation sommaire et sans appel : le jeu qu'on sait sur les premières années de la vie du poète, « has given rise to the insane, though not unnatural, heresies which fasten the authorship of the plays upon Francis Bacon, the earl of Derby, the earl of Oxford, or any other nobleman of the time ». Ch. B.

— Johan VISING. *Anglo-Norman Language and Literature* (London, Oxford University Press, 1923, in-12, 111 p. « Language and Literature Series »). — J. P. STRACHEY. *Poem on the Assumption. Poem on the day of Judgment*, edited by H. J. CHAYTOR. *Divisiones Mundi*, edited by O. H. PRIOR (Cambridge, at the University Press, 1924, in-8°, xxxi-66 p. « Cambridge Anglo-Norman texts »). — Le volume mentionné en premier lieu est un manuel qui nous manquait; il est tel qu'on pouvait l'attendre du maître éprouvé qu'est M. Vising et il donnera sans doute aux études anglo-normandes la même impulsion qui fut imprimée jadis aux études provençales par la publication du *Grundriss* de K. Bartsch. La première partie expose, sous une forme très précise, mais vraiment un peu trop sommaire, l'histoire externe et les principaux caractères de l'aplo-normand; dans la seconde, nous trouvons d'abord quelques pages sur les caractères généraux de cette littérature, puis une liste (qui forme le corps de l'ouvrage) de toutes les œuvres conservées, distribuées par siècles et par genres, avec indication des manuscrits et éditions, enfin un chapitre sur la versification et une liste des manuscrits. Admirable instrument de travail, auquel on ne peut reprocher qu'une extrême concision : ainsi, le catalogue des ouvrages nous renvoie non aux manuscrits directement, désignés par leurs codes, mais à une liste où ces cotes sont indiquées; c'est un peu de place gagnée, mais beaucoup de temps perdu et les chances d'erreur sont multipliées. Ce catalogue est nécessairement provisoire et s'enrichira mesure que les biblio-

thèques seront mieux explorées : c'est un fait significatif que nous ne trouvons indiqué ici, par exemple, aucun des trois textes qui vont être mentionnés. Tout ce que l'on peut demander à l'auteur, c'est d'avoir inventorié les ouvrages déjà connus et je ne crois pas qu'il y ait de graves omissions à lui reprocher. Je n'en constate qu'une, celle d'une chanson satirique, déjà imprimée trois fois, en dernier lieu dans le recueil de chansons de cette espèce que j'ai récemment publié avec M. Långfors (n° 23). — Le volume annoncé en second lieu, et qui contient trois textes différents, est la première manifestation d'activité scientifique donnée par l'« Anglo-Norman Society », récemment fondée à l'effet de publier des documents relatifs à l'histoire, conçue dans le sens le plus large, de l'Angleterre du XI^e au XIV^e siècle. Il donne des futures publications de cette société une idée très favorable. Dans la première partie de l'introduction, M. Prior reprend une théorie digne d'attention et qu'il avait déjà exposée ailleurs (*Romania*, 1923, p. 161 et suiv.), d'après laquelle l'évolution de l'anglo-normand, dans les diverses contrées et couches sociales où il fut parlé, a été fortement influencée par les dialectes indigènes auxquels il se superposait ; dans la seconde, il donne un exact dépouillement des traits linguistiques propres aux textes publiés. Quant à ceux-ci, il faut bien avouer que leur intérêt est assez limité, puisque ce ne sont que des traductions d'originaux latins ; l'un de ceux-ci est publié ; il est vraiment regrettable qu'il n'en soit pas de même pour les deux autres.

A. JEANROY.

— Margaret A. HENNINGS. *England under Henry III; illustrated from contemporary sources* (Londres, Longmans, 1924, in-8°, XII-281 p.; prix : 10 sh. 6 d.). — C'est un nouveau volume du recueil formé sous les auspices de l'Université de Londres pour faire connaître les sources de l'histoire d'Angleterre. Au temps de Henri III, la seule langue employée pour la rédaction des actes officiels et des chroniques était (à l'exception des *Year-books*) le latin. Dans le présent volume, qui s'adresse surtout à des gens à qui le latin médiéval n'est pas familier, les textes sont donnés en traduction anglaise. L'ouvrage ne saurait donc être mis entre les mains des étudiants comme les *Select charters* de Stubbs (dont une 10^e édition vient de paraître). Tel qu'il est, il peut rendre des services, ne serait-ce que par les indications bibliographiques données soit dans l'introduction, soit en tête de chacun des extraits qui sont répartis en quatre sections : pour l'histoire politique, constitutionnelle, ecclésiastique et sociale.

Ch. B.

— James Frederick CHANCE. *The Alliance of Hanover* (Londres, Murray, 1923, in-8°, XVI-775 p., index; prix : 21 sh.). — M. Chance, l'un des collaborateurs de la *Cambridge Modern History*, a déjà publié un livre sur *George I and the Northern War*, favorablement accueilli. C'est donc avec confiance que l'on ouvre son nouveau volume, suite du premier en quelque sorte, sur l'alliance de Hanovre, conclue en 1727.

En réalité, il s'agit de l'histoire de deux ou trois années fort troublées en Europe. La politique imprudente et brutale du duc de Bourbon en France a eu pour résultat de réunir les deux puissances, habilement séparées par Dubois, l'Autriche et l'Espagne, qui concluent en 1725 le premier traité de Vienne; elle a eu aussi cet autre résultat, plus important peut-être, d'associer la Russie à la politique autrichienne dès 1726. Contre cette triple alliance, qui menace la paix de l'Europe, les deux puissances maritimes, la France et l'Angleterre, s'efforcent de former une contre-ligue avec l'appui de la Hollande, du Brandebourg et d'autres États secondaires. De plus, le pacifique cardinal Fleury, successeur du duc de Bourbon, réussit à éviter une guerre et, grâce à sa médiation, l'Angleterre et l'Empereur signent les préliminaires de Paris en mai 1727, un mois environ avant la mort de George I^{er}. Tels sont les événements que relate l'auteur. Son récit est très, peut-être trop, abondant; car M. Chance a tenu à exposer non seulement les négociations diplomatiques qui se rapportent directement à son sujet, mais encore toutes sortes de questions qui se sont alors indirectement posées, soit dans les Pays-Bas, soit dans le Slesvig, soit dans l'Orient européen, etc. Ainsi le cadre, indiqué par le titre de l'ouvrage, est amplement dépassé.

A cette réserve tout à fait secondaire, il faut en ajouter une autre beaucoup plus grave. M. Chance a eu raison d'insérer, au début de son étude, une abondante bibliographie. En ce qui concerne les ouvrages imprimés, on pourrait sans inconvénient en supprimer plusieurs, que l'auteur a certainement lus, mais qui ne lui ont guère servi. Par contre, la nomenclature des sources est réellement bien sommaire. M. Chance a utilisé exclusivement les documents du *Record Office* et du *British Museum*. Il cite sans doute le *Staatsarchiv* de Berlin; son ouvrage ne prouve pas péremptoirement qu'il en ait consulté les pièces, puisque la politique prussienne est toujours expliquée d'après celles du *Record Office*. Bien plus, il est surprenant de constater qu'il n'est fait aucune mention des archives du ministère des Affaires étrangères de France. Si M. Chance y avait eu recours, il n'aurait pas exposé, par exemple, la politique suivie par la cour de Versailles à La Haye d'après les seuls rapports de l'ambassadeur anglais Finch. Il aurait vu que le représentant français, le marquis de Fénelon, se plaint fréquemment de son collègue, lui reproche de dissimuler ses pourparlers particuliers avec le pensionnaire de Hollande, etc. Il aurait ainsi contrôlé par des documents français la politique française, comparé ceux-ci avec les pièces anglaises; en d'autres termes, il aurait accompli une œuvre véritable de critique avant d'exposer des conclusions peut-être hasardées et inexactes.

En somme, nous nous trouvons en présence d'un ouvrage consciencieux, dont l'utilité ne peut être niée: mais on ne peut le déclarer définitif, parce qu'il est fait d'après un point de vue purement anglais.

Louis ANDRÉ.

— Le centenaire de la mort de Lord Byron (19 avril 1824) ne passera pas en France inaperçu. Il a déjà suscité au moins deux ouvrages très différents de caractère, mais également dignes d'être lus et retenus. — Dans le premier (*Byron, 1788-1824*. Paris, Hachette, in-8°, 230 p.), M. Emmanuel RODOCANACHI a fait surtout la biographie du poète, cherchant et trouvant dans son œuvre, étudiée dans sa suite chronologique et à l'aide de documents dont plusieurs n'avaient pas encore été utilisés, le témoignage infiniment varié, incohérent ou contradictoire de ses désirs, de ses passions, de ses inimitiés, de ses enthousiasmes. — M. Roger BOUTET DE MONVEL (*La vie de Lord Byron*. Paris, Plon, in-8°, 393 p.; prix : 12 fr.) nous peint plutôt l'homme que l'écrivain. Ses travaux antérieurs sur George Brummell, sur les grands seigneurs et bourgeois excentriques de l'Angleterre le désignaient tout naturellement pour nous peindre une des natures les plus riches en matériaux déséquilibrés qu'aient produits le monde littéraire et le milieu social; son livre se lit comme un roman et, en un moment où le romantisme suscite chez nous tant de curiosités et de critiques, on y goûtera ce qui concerne l'influence exercée par Byron sur la littérature française pendant le second quart du XIX^e siècle. — Enfin, le nom de Byron évoque tout naturellement celui de son compatriote et ami (si tant est que Byron ait jamais éprouvé le sentiment de l'amitié), de son confident, et jusqu'à un certain point de son rival, Shelley, à qui M. André MAUROIS a consacré une attrayante étude : *Ariel ou la Vie de Shelley* (Paris, Bernard Grasset, 1923, in-8°, 358 p.; prix : 7 fr. 50). Le poète athée et le poète satanique ont ainsi trouvé leurs peintres, observateurs pénétrants et bien renseignés. L'historien aura plaisir et profit à trouver chez eux des renseignements extrêmement vivants et précis sur la moralité anglaise au temps, peu édifiant, de celui qui fut le roi George IV. Ch. B.

— S. Gordon WILSON. *The University of London and its colleges* (Londres, W. B. Clive, 1923, in-8°, XII-150 p., 51 illustr.). — L'histoire de cette Université, « le plus surprenant assemblage d'institutions qui existe au monde », lit-on au-dessous du titre, a été fort bien résumée dans une introduction de trente-quatre pages par Sir Sidney Russell-Wells. Elle ne ressemble en rien à celle des vénérables Universités d'Oxford et de Cambridge, nées au moyen âge et qui, aujourd'hui encore, conservent, au moins dans leur apparence extérieure, le caractère d'institutions médiévales et cléricales. Elle procède des modèles fournis par les Universités de Saint-Andrews, de Glasgow et d'Aberdeen qui, à leur tour, se sont inspirées des Universités enseignantes de Paris et de Bologne. Au début du XIX^e siècle, les collèges des universités anglaises étaient encore, pour ainsi dire, interdits à tout étudiant qui n'appartenait pas à l'Eglise anglicane; les « non-conformistes » en étaient exclus. C'est par réaction contre cette intolérance et pour combattre l'esprit tory que les Whigs demandèrent et obtinrent (1827) l'autorisation de fonder, dans Gower Street, une

« université » sur le type de Glasgow. C'est l'« University college », alors établissement purement privé, gouverné d'abord par vingt-quatre membres qu'étaient les propriétaires. On devait y enseigner les langues, les mathématiques et la physique, les sciences psychologiques et morales, enfin la médecine. Là, pas d'enseignement religieux ; aucun certificat de « conformité » pour y être admis. Aussitôt les Conservateurs se mirent en campagne contre cette « école laïque » et, en 1829, une charte royale autorisa la fondation d'un « collège pour l'éducation générale », où l'on se proposait, pour but essentiel, d'inculquer les principes de l'Église Unie de Grande-Bretagne et d'Irlande. C'est « King's College », logé dans une partie de l'ancien palais de Somerset, qui étale sa majestueuse façade le long de la Tamise. Ces deux établissements rivaux reçurent, en 1835, une charte qui créa un corps d'examineurs appelé « University of London ». Les élèves des deux collèges, ainsi que ceux des écoles de médecine, alors aussi nombreuses que recherchées, étaient autorisés à se présenter devant lui pour obtenir les diplômes dont ils avaient besoin. En vertu de deux « Acts » (1837 et 1840), il comprit, outre un chancelier et un vice-chancelier, un sénat de trente-six membres nommés par le gouvernement et à vie ; leur rôle consistait uniquement à gouverner l'Université et à faire passer des examens ; ils n'enseignaient pas et les diplômés n'y avaient aucune place. Néanmoins, comme on y appliqua largement le principe de la « porte ouverte », des institutions privées obtinrent peu à peu l'avantage d'être affiliées à l'Université ; en 1851, elle comprenait vingt-neuf collèges « généraux » et soixante écoles de médecine. Les examens, très sérieux, furent subis par un nombre toujours croissant d'étudiants ; ce fut le germe des universités provinciales et même de plusieurs universités coloniales. Enfin, en 1898, l'Université devint un corps enseignant, sans cesser naturellement de faire passer des examens et de conférer des diplômes ; actuellement elle ne compte pas moins de 224 professeurs et lecteurs. Quelques-uns de ces collèges ont pris une importance considérable, comme l'École des langues orientales (déjà fondée en 1805 sous le titre de « London institution ») et celle des sciences économiques (fondée en 1894). Quant à King's College, il est consacré aux études théologiques, mais dans l'esprit le plus libéral, puisqu'on y prépare maintenant des pasteurs pour les cultes dissidents, tout comme pour l'Église établie.

Cet ensemble est vraiment imposant ; depuis la guerre surtout on y constate une ardeur croissante, même pour le travail de recherche scientifique ; Londres en est légitimement fière. Création d'ailleurs originale et qui surprend l'étranger, car elle n'a pour ainsi dire pas de centre, étant composée de trente-neuf établissements disséminés dans toutes les parties de l'immense ville et même du royaume. Sur chacun d'eux, on trouvera dans le présent volume une notice succincte. Admirez et envions l'intelligente libéralité de certains donateurs, comme ce Thomas Holloway qui consacra vingt-cinq millions de francs,

plus une dotation de cinq millions pour « l'éducation des jeunes filles des classes moyennes ». C'est le « Royal Holloway college », fondé en 1883, splendide construction élevée dans le style de la Renaissance française et qui peut recevoir 200 pensionnaires dans les conditions les plus confortables. Ch. B.

— R. W. EMERSON. *Les Anglais; esquisses de leur caractère*. Traduction et introduction par Pierre CHAVANNES (Paris, Payot, 1922, in-8°, 350 p.; prix : 40 fr.). — F. C. ROE. *Taine et l'Angleterre* (Paris, Champion, 1923, in-8°, VIII-209 p.; prix : 15 fr.). — Le hasard fait bien les choses en permettant de rapprocher deux esprits aussi différents que l'Américain Emerson, moraliste pratique, doux visionnaire imaginant une humanité toujours meilleure, et le philosophe français qui crut trouver la loi fondamentale de toute civilisation dans la triple conception du lieu, de la race et du moment. L'un et l'autre, attirés pour des raisons très différentes en Angleterre, sont allés, à peu d'années d'intervalle, chercher dans ce pays, l'un avec son rêve intérieur, l'autre avec un système déjà tout formé dans son esprit, un élément de comparaison et, jusqu'à un certain point, de contrôle. Emerson y fit une première fois en 1833 un séjour assez rapide; une seconde fois en 1847 il y vécut environ neuf mois. Taine y alla trois fois (1860, 1862, 1871), mais il y resta peu : dix semaines en tout seulement, et, dans un temps aussi court, visitant un petit nombre de villes : Londres, Oxford, Manchester, un coin de l'Écosse; lisant beaucoup, voyant beaucoup de personnes, de préférence dans le monde intellectuel, notant surtout les témoignages, les impressions qui étaient de nature à le confirmer dans la justesse de son système. C'est ce que montre fort bien M. Roe. Son étude critique, bien documentée et bien conduite, des *Notes sur l'Angleterre* présente cet intérêt considérable de dire comment Taine écrivit son *Histoire de la littérature anglaise* et, plus tard, ses *Origines de la France contemporaine*. Parmi les faits qu'il recueillait par un labeur sans relâche, il ne retenait et, par la nature même de son esprit, il ne pouvait considérer comme d'utiles matériaux que ceux qui pouvaient trouver leur place dans le monument harmonieux, bien distribué, dont son raisonnement lui avait montré tout d'abord l'ordonnance nécessaire. La structure même de son cerveau l'empêcha de discerner les causes déjà visibles du profond changement que le régime démocratique allait bientôt imposer à l'Angleterre. C'est cette même Angleterre, celle de l'époque victorienne, que connut Emerson. Il la vit avec d'autres yeux et une préparation meilleure : tout d'abord, il parlait la même langue que les gens du pays; il pouvait entendre, au besoin à demi-mot, aussi bien l'homme de la rue que le professeur, le politique, le littérateur. Mais il a aussi ses opinions préconçues et, tout en admirant les vertus de la race anglaise, son génie pratique, ses mœurs, son amour de la vérité, le rôle éminent de l'aristocratie, il fait ses réserves; son admiration n'est pas de la sympathie. A ses yeux, le régime démocratique des États-

Unis est mieux approprié aux besoins des sociétés modernes : « Aussitôt de retour dans mon Massachusetts, je suis ressaisi par cette certitude que c'est ici et non de l'autre côté de l'Océan que sont désormais le siège et le centre de la race britannique », lit-on (p. 309) dans la bonne traduction qu'a donnée M. Pierre Chavannes des *English traits*, et il faut entendre avec quel accent il réplique à des amis anglais qui lui demandent un peu naïvement « s'il existait vraiment des Américains, des Américains qui aient des idées américaines, un idéal pour l'avenir de leur pays » (p. 320). Ch. B.

— Heywood SUMNER. *A guide to the New Forest* (Ringwood, Charles Brown and fils, 1924, in-12, 88 p.; prix : 1 sh. 6 d.). — Agréable plaquette sur cette « Nouvelle Forêt » à qui la mort mystérieuse de Guillaume II le Roux a donné je ne sais quel caractère romantique; de curieuses gravures sur bois, qui en reproduisent les principaux aspects, permettent d'en deviner le charme. Une bonne carte, dressée d'après le cadastre (« perambulation ») de 1300, sera fort appréciée des historiens, qui feront leur profit des indications, si brèves qu'elles soient, sur la topographie, l'histoire, les anciens usages de ce vaste district, même sur les termes employés dans la langue forestière; en tout cas, ils utiliseront la bibliographie qui clôt l'ouvrage. — Ch. B.

— Alexander A. CORMACK. *Poor relief in Scotland, an outline of the growth and administration of the poor laws in Scotland from the middle ages to the present day* (Aberdeen, D. Wyllie, 1923, 1 vol. in-8°, 215 p.). — Ce travail — présenté comme thèse de doctorat d'université à Rennes — étudie l'organisation de l'assistance en Écosse, particulièrement à Aberdeen et dans la région environnante; il témoigne de sérieuses recherches, surtout dans les archives d'Aberdeen et d'une paroisse rurale, Newhills. Il nous apporte, en effet, bien des faits intéressants. Au moyen âge, la charité, comme partout ailleurs, est chose essentiellement ecclésiastique. Les établissements religieux recueillent et donnent des aumônes, fondent des hôpitaux, prennent des mesures, plus ou moins efficaces, contre les mendiants et les vagabonds. La Réforme ne changea pas grand'chose à l'ancienne organisation. M. Cormack montre que l'Église presbytérienne, pendant tout le xvi^e siècle, est, pour ainsi dire, seule à s'occuper de l'assistance et de la police des pauvres; à Aberdeen seulement, le Conseil municipal (*town Council*) coopère à cette œuvre. On voit par les statuts de 1574 et de 1579 que les contributions sont encore purement volontaires; la législation écossaise semble très en retard sur la législation anglaise, fixée par la *Poor law* d'Élisabeth. C'est seulement au xvii^e siècle, lorsque les deux royaumes ont le même souverain, que l'Écosse emprunte certains traits à la législation anglaise, notamment en ce qui concerne les attributions des juges de paix. Mais le système des *poor rates* n'existe pas encore : il n'y a pas de taxes des pauvres comme en Angleterre.

Le XIX^e siècle, au contraire, marque une transformation complète avec la loi de 1845, instituée sur le modèle de la loi anglaise de 1834. Elle crée un organe central de l'assistance (le *board of supervision*) et, dans chaque paroisse, un bureau paroissial élu, qui nomme le collecteur des taxes; les taxes d'assistance sont, en effet, devenues obligatoires. Mais M. Cormack montre qu'en fait la loi ne fut qu'irrégulièrement appliquée; ainsi, sur 880 paroisses, 280, en 1850, n'avaient pas de rôle de taxes régulier. On ne cessa de réclamer des réformes. Mais rien de sérieux ne fut fait avant la loi de 1894 sur le gouvernement local, édictée à l'imitation de l'Angleterre. Le *Board of supervision* est alors remplacé par le Bureau du gouvernement local d'Écosse; aux bureaux paroissiaux on substitue les conseils de paroisses, dont tous les membres sont élus. Une dernière réforme, ce fut la loi de 1919, qui confère les attributions du *local government board* au *Board of Health*. L'auteur montre que l'assistance est maintenant organisée d'une façon vraiment moderne; on se préoccupe surtout des questions d'hygiène.

On voit tout l'intérêt du sujet. Il a été traité avec soin et les conclusions semblent judicieuses. On reprochera seulement à l'auteur sa composition trop flottante; puis il a eu le tort de ne pas comparer, en ce qui concerne l'assistance, l'organisation de l'Écosse avec celle de l'Angleterre. M. Cormack nous donne quelques indications intéressantes sur l'état économique de l'Écosse, surtout pour le XIX^e siècle. Mais il eût fallu étudier d'une façon plus systématique les relations entre cet état économique et le paupérisme. Quelle était, aux diverses époques, la situation économique et sociale des campagnes écossaises? Y a-t-il eu en Écosse une transformation de la propriété rurale analogue à celle qui fut provoquée en Angleterre par le mouvement des enclosures? Autant de questions qui restent sans réponses.

Henri SÉR.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — **Académie de marine.** T. I, 1922. — Séance inaugurale : Discours de M. LANDRY, président. — LAUBEUF. L'évolution du matériel naval (depuis 1879, avec trois tableaux statistiques). — Ch. DE LA RONCIÈRE. L'ancienne Académie de marine (son histoire depuis sa fondation, le 31 août 1752, jusqu'au décret du 8 août 1793 qui supprima toutes les Académies). — Mémoires. Ch. DE LA RONCIÈRE. La bataille de Velez-Malaga et ses conséquences (victoire remportée sur les Anglais le 24 août 1704 ; mais trop chèrement achetée elle n'empêcha pas les Anglais de prendre Gibraltar. La guerre d'escadre fut encore poursuivie par les Français jusqu'en 1707 ; puis ils durent y renoncer pour ne plus faire que la course). — Paul DE ROUZIER. Les règles de La Haye, 1921. — Capitaine CASTEX. La conduite de la guerre ; le G. Q. G. maritime (avant 1914 et surtout pendant la dernière guerre).

2. — **Annales historiques de la Révolution française** (suite des *Annales révolutionnaires*). 1^{re} année, n° 1, janvier-février 1924. — Albert MATHIEZ. Robespierre et Joseph Le Bon (réplique véhémente aux affirmations d'un journaliste d'Arras déclarant que si « Robespierre était la tête, Le Bon n'était que le bras ». La vérité est que Robespierre fut totalement étranger aux actes de Le Bon dans ses missions, qu'il a fait « tout son devoir d'homme profondément humain et de bon Français »). — Henri MARTIN. Le papier-monnaie sous la Révolution française. — Henri LION. Essai sur d'Holbach ; suite : la « Morale universelle de d'Holbach ». — Georges MICHON. La maison de Robespierre, rue de Saintonge, à Paris. — Gabriel VAUTHIER. L'installation d'un archevêque en 1802 (procès-verbal de la cérémonie où fut installé à Toulouse Claude-François-Marie Primat, le 9 avril 1802 ; c'était un ancien oratorien, devenu évêque constitutionnel du Nord, puis de Rhône-et-Loire, et qui venait de se rétracter). — C.-rendu : Émile Le Gallo. Les Cent-Jours (très bonne thèse).

3. — **Carnet de la Sabretache.** 3^e série, n° 287, janvier-février 1924. — Albert DEPREAUX. Itinéraire d'un brigadier du 2^e régiment des gardes d'honneur pendant la campagne de 1813 (J.-J. Toussaint Lambry, âgé de dix-huit ans, s'engagea le 14 mai 1813 ; il fit toute la campagne depuis le mois d'août, prit part aux batailles de Dresde, de Leipzig, de Hanau. Son journal, rédigé à Trèves en février 1814,

est donc tout frais encore des grands événements auxquels il avait pris part. Peu de phrases; des faits précis et dont la simplicité même donne confiance).

4. — **Journal des savants.** 1923, septembre-octobre. — S. GSELL. Tartessos (d'après une étude de l'Allemand Adolf Schulten. Les ruines de Tartessos ou Tarsis, qui a été jadis un grand marché d'échange entre l'Occident et l'Orient et un foyer de civilisation pour l'Espagne, se cachent sous les dunes qui bordent la rive droite du Guadalquivir, près de son embouchure; arrivera-t-on à les dégager?). — E. HUGUET. Une nouvelle théorie du langage (celle de M. F. Brunot dans « la Pensée et la Langue »). — L. BRÉHIER. L'art roumain; fin au numéro suivant (d'après l'ouvrage de N. Iorga et G. Bals; architecture valaque et moldave, peinture, mobilier. « L'œuvre de MM. Iorga et Bals a une portée qui dépasse le cadre de leur pays. En nous faisant connaître l'art roumain mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, c'est un nouveau chapitre, et des plus attachants, qu'ils ont ajouté à l'histoire de l'art byzantin, de l'art chrétien d'Orient et de sa survivance dans les pays du Danube pendant toute l'époque moderne »). — H. CORDIER. Le centenaire de la Royal Asiatic Society. = C.-rendu : H. Sottas et E. Drioton. Introduction à l'étude des hiéroglyphes (ouvrage original, instructif et attrayant). = Novembre-décembre. C. JULLIAN. La vie humaine du sous-sol français (d'après le volume d'A. Blanchet, « Les souterrains-refuges de la France »; grottes préhistoriques, médiévales et même souterrains modernes). — G. RADET. Le monde scythe (d'après les travaux d'Ellis H. Minns et de M. Rosstovtzeff; les Scythes sont d'origine iranienne; ils se substituent aux Cimmériens au VIII^e siècle av. J.-C.; leurs rites funéraires, leur art; leur civilisation doit être étudiée non pas comme une plante exotique, mais comme une partie intégrante de l'histoire du monde ancien). = C.-rendus : E. Pottier. Corpus vasorum antiquorum. France. Musée du Louvre; fasc. 1 et 2 (ces fascicules seront comme le modèle des autres). — Ch.-V. Langlois. Les hôtels de Clisson, de Guise et de Rohan-Soubise au Marais (important compte-rendu de M. H. Lemonnier). = 1924, janvier-février. Alf. MOREL-FATIO. La Bible castillane (Ancien Testament traduit de l'hébreu en castillan par le rabbin Mosé Arragel au début du XV^e siècle et que vient de faire publier le duc de Berwick et d'Alba). — J. CARCOPINO. L'intervention romaine dans l'Orient hellénistique, III (en louant la science dont l'œuvre de M. Holleaux est pleine, et la pensée originale qui l'inspire, M. Carcopino fait quelques réserves sur la « philosophie » qui s'y surajoute). = C.-rendus : P. Jouguet, P. Collart et J. Lesquier. Papyrus grecs, t. I, 3 (trente textes provenant des fouilles opérées par M. Jouguet à Ghoran). — P. Paris et G. Bonsor. Fouilles de Belo, t. I (Belo, c'est l'ancienne Bolonia, entre Algésiras et Cadix; description de la ville et de ses dépendances). — F. Hermet. Les graffites de la Graufesenque (dans l'Aveyron; intérêt de ces pièces comptables tracées sur des tessons de

vases). — *Guernes de Pont-Sainte-Maxence*. La vie de saint Thomas le Martyr, publ. p. E. Walberg (édition digne de l'œuvre). — G. Constant. La légation du cardinal Morone près l'Empereur et le concile de Trente, 1563 (source de premier ordre). — Ch. Hirschauer. La politique de saint Pie V en France, 1566-1572 (combien cette politique fut intolérante).

5. — **Polybiblion**. 1923, novembre-décembre. — Ch. MAURICHEAU-BEAUPRÉ. Beaux arts (quatorze numéros). — Publications relatives à la guerre et à l'après-guerre, parmi elles : général Cherfils. La guerre de délivrance. Opérations sur les divers fronts, 1915-1918, t. II et III (bon); C. Chack. La guerre des croiseurs, du 4 août 1914 à la bataille de Falkland (remarquable); général Buat. Hindenburg et Ludendorff stratèges (ouvrage technique); von Bethmann-Hollweg. Considérations sur la guerre mondiale (publié par son fils; plaidoyer *pro domo*). — S. Gorceix. Le miroir de la France (pages d'écrivains illustres sur les diverses provinces). — R. Grousset. Histoire de l'Asie, 3 vol. (ample synthèse; s'occupe de l'Asie pour elle-même, non dans ses rapports avec l'Europe). — P.-J. André. L'Islam et les races (intéressant; quelques graves erreurs). — H. Grappin. Histoire de la Pologne des origines à 1922 (clair, concis, prudent et impartial). — E. Lauvrière. Histoire du peuple acadien des origines à nos jours (contribution de premier ordre à l'histoire de la France en Amérique). — M. Marion. Dictionnaire des institutions de la France aux XVII^e et XVIII^e siècles (étude sage, sagace, pondérée). — *Le Nepvou de Carfort*. Histoire de Du Guay-Trouin. Le corsaire (l'auteur, qui vient de mourir, quitte Du Guay à trente-huit ans, à la veille de l'expédition de Rio-de-Janeiro). — K. Waliszewski. La Russie d'Alexandre I^{er}; t. I : 1801-1812 (renouvellera l'opinion historique sur ce tsar). — Henry Salomon. L'incident Hohenzollern (documentation nouvelle, grâce à l'ouverture des archives de Vienne). = VISENOT. Récentes publications illustrées (vingt-deux numéros). = 1924, janvier. M. LAMBERT. Jurisprudence (quatorze numéros). — A. PRAVIEL. Romans, contes et nouvelles (soixante-quatre numéros). — VISENOT. Dernières publications illustrées (sept numéros). = J. Bédier et P. Hazard. Histoire de la littérature française illustrée (œuvre originale et vivante). — G. Cohen. Les écrivains français en Hollande dans la première moitié du XVII^e siècle (érudition considérable). — G. Bloch. L'Empire romain. Évolution et décadence (beau livre). — C. Mauclair. Florence (belles qualités de style et claire ordonnance). — L. Bertrand. Louis XIV (éloge des éloges donnés au roi; « nous abandonnons aux verges de l'auteur ce cuistre lyrique de Michelet »). — Marquis de Noailles. Le comte de Molé, 1781-1855, t. II (grande partialité). — Ernest Denis. Du Vardar à la Sotcha (Sotcha = Isonzo; articles et discours datant de 1915-1920). — Zacarias Garcia Villada. Metodologia y crítica historicas (premier volume d'une histoire universelle entreprise par la maison Gili de Barcelone; remarquable). — Z. Le Rou-

zec, M. et M^{me} Saint-Just-Péquart. Carnac (fouilles intéressantes entreprises en 1922). — *F. Duine*. Essai de bibliographie de Lamenais (on signale quelques omissions). = Février. *G. MOLLAT*. Hagiographie et biographie ecclésiastique (vingt-quatre numéros). = *G. Mongrédien*. Étude sur la vie et l'œuvre de Nicolas Vauquelin, seigneur des Yveteaux; *Id.* Œuvres complètes du même (fils de Vauquelin de La Fresnaye et précepteur de Louis XIII; caractère ambigu du personnage). — *G. Glotz*. La civilisation égéenne (très beau livre). — *Adolfo Bonilla y San Martin*. Los mitos de la America precolombina, la patria de Colon y otros estudios de historia hispanoamericana (seize morceaux intéressants; mais pourquoi insister sur une prétendue malveillance des Français contre l'Espagne?). — *O. Martin*. Histoire de la coutume de la prévôté et vicomté de Paris, t. I (bon). — *P. Vialles*. Études historiques sur la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier (fruit de longues recherches). — *G. Bigwood*. Le régime juridique et économique du commerce de l'argent dans la Belgique au moyen âge, 2 vol. (travail bourré de faits). — *Dom Ch. Poulet*. Guelfes et gibelins, 2 vol. (il s'agit de la querelle de Frédéric I^{er} et de Frédéric II contre la papauté; titre qui implique un anachronisme; beaucoup d'erreurs de détail). — *A. Gazier*. Histoire générale du mouvement janséniste depuis ses origines jusqu'à nos jours; 2 vol. (du parti pris). — *C. Richard*. Le Comité du Salut public et les fabrications de guerre sous la Terreur (intéressant). — *P. de La Gorce*. Histoire religieuse de la Révolution française; t. V (a mené son œuvre à bonne fin). — *A. Gain*. L'école centrale de la Meurthe à Nancy (trop optimiste). — *P. Matter*. Cavour et l'unité italienne, t. I (« la plus étroite partialité contre les gouvernements monarchiques et surtout contre l'Église »). — *Ed. Vermeil*. La constitution de Weimar et le principe de la démocratie allemande (sens aigu des réalités). — *N. Iorga*. Formes byzantines et réalités balkaniques (six leçons faites à la Sorbonne dans l'été de 1922).

6. — La Révolution de 1848. 1923, septembre-octobre. — *R. SCHNERB*. La Côte-d'Or et l'insurrection de juin 1848; fin (l'aide que les gardes nationaux voulurent porter au général Cavaignac; jugements de la presse dijonnaise sur l'insurrection). — *M^{lle} VERGEZ-TRICOM*. La vie politique et les partis à Lyon en 1852, suite, fin au numéro suivant (les deux plébiscites de 1851; les élections de 1852. Conclusion générale : l'opposition passe des classes populaires aux classes éclairées et riches). — *Fr. DUTACQ*. La police politique et les partis d'opposition à Lyon et dans le Midi en 1852; fin au numéro suivant (activité des partis d'opposition en cette année; complète le travail de M^{lle} Vergez-Tricom). — *G. PERREUX*. L'esprit public dans les départements au lendemain de la Révolution de 1830 (premier article consacré au ressort de la cour de Nîmes, soit aux départements de l'Ardèche, Vaucluse, Lozère et Gard). = Novembre-décembre. *A. BERTHOD*. Une nouvelle édition de Proudhon (début de la préface

écrite pour « l'Idée générale de la Révolution au XIX^e siècle ». — G. VAUTHIER. Mgr Pie, évêque de Poitiers, et le gouvernement de Napoléon III (opposition du prélat au Second Empire de 1854 à 1869, d'après ses actes épiscopaux et les journaux). = 1914, janvier-février. A. ZÉVAËS. Les proscrits français en 1848 et en 1851 à Londres (Louis Blanc, Ledru-Rollin, Schœlcher, Martin Nadaud, Pierre Leroux, Félix Pyat, etc.; à suivre). — R. SCHNERB. La Côte-d'Or et l'élection présidentielle du 10 décembre 1848 (la campagne électorale; attitude de la presse; chances des divers candidats en présence; à suivre). — G. PERREUX. Situation exacte actuelle des partis et notamment du communisme dans le Midi (publie un rapport du chef de la XIV^e légion de gendarmerie, Carcassonne, 10 avril 1841) = C.-rendu : J. Ancel. Manuel historique de la question d'Orient, 1792-1923 (rend claire cette question complexe).

7. — **La Révolution française.** 1924, janvier-mars. — A. AULARD. Émules et prédécesseurs du P. Loriquet (étudie quelques manuels d'histoire depuis le XVI^e siècle; signale, dans les plus anciens, les passages concernant Jeanne d'Arc, dans les plus récents, de singuliers jugements sur la Révolution). — Doctorat de M. E. CHAUDRON. L'assistance publique à Troyes à la fin de l'Ancien régime et pendant la Révolution, 1770-1800 (résumé de la thèse par le candidat). — P. ROBIQUET. La défense de Sedan en l'an II (du 18 mai au 17 juin 1794, d'après le registre du conseil défensif de la place; quelques jours après, la victoire de Fleurus rouvrait la Belgique aux Français). — Une lettre du conventionnel Ysabeau (29 septembre 1830; demande un secours au ministre des Finances). = C.-rendus : *Gabriel Monod*. La vie et la pensée de Michelet (« Que de faits et d'idées! Quelle riche biographie d'une intelligence et d'un cœur! Et quelle érudition sûre, loyale, documentée »). — Abbé E. Sol. L'ancien état civil en Quercy (érudition solide, sobre). — L. Honoré. L'émigration dans le Var (utile, surtout pour les renseignements biographiques). — Ph. Le Harivel. Nicolas de Bonneville, préromantique et révolutionnaire, 1760-1828 (beaucoup de faits utiles, mais un peu confus). — P. Verhaegen. La Belgique sous la domination française; t. I (documentation unilatérale; partial contre la Révolution). — H. F. Stewart et P. Desjardins. French Patriotism in the nineteenth century, 1814-1833, traced in contemporary texts (beaucoup de soin et beaucoup d'intelligence). — Paul Duvivier. L'exil de Cambacérès à Bruxelles; t. I : 1816-1818 (masse de renseignements secondaires où la biographie est noyée).

8. — **Revue critique d'histoire et de littérature.** 1924, 15 janvier. — Laurent. Byzance et les Turcs seldjoudes (bon). — F. Ma-dan et H. E. Craster. A summary catalogue of western manuscripts in the Bodleian library at Oxford, II, 1 (précieux répertoire). — E. Albertini. Les divisions administratives de l'Espagne romaine

(très bon). — *Tacite*. Annales; t. I, publ. p. *H. Gœlzer* (bon texte et traduction soignée; jugement sévère mais juste sur la valeur du témoignage de Tacite). — Au Canada (instructive étude sur le Canada d'aujourd'hui). — *L. Le Fur*. Races, nationalités, États (judicieuse étude sur les notions du droit international). = 1^{er} février. *I. Goldziher*. Le dogme et la loi de l'Islam, trad. p. *Félix Arin*, et *Die Richtungen der islamischen Koranauslegung* (deux livres importants pour la connaissance du mouvement religieux et politique de l'Islam). — *Michel Lhéritier*. La France depuis 1870 (résumé bourré de faits, de noms, de dates et de chiffres). — *Colonel de Rifert d'Alauzier*. Un drame historique : la résurrection de l'armée serbe, Albanie, Corfou (important recueil de documents officiels). — *André Michel*. Histoire de l'art; t. VII : L'art en Europe au XVIII^e siècle, 1^{re} partie (remarquable).

9. — *Revue de l'histoire des colonies françaises*. 1923, 4^e trimestre. — Un projet d'histoire coloniale de la France (sous la direction de MM. Hanotaux et Martineau; elle comprendra huit volumes; le premier paraîtra le 1^{er} janvier 1927 et l'ouvrage sera achevé en 1929). — *Ch. de La Roncière*. La France et le tricentenaire de New-York, 1624-1924 (des colons français calvinistes s'établirent dans l'île de Manhattan : parmi eux une Parisienne, Catherine Trico, qui vivait encore quand Nieuw-Amsterdam devint New-York). — *M. Dutreb*. L'amiral Dupré et la conquête du Tonkin; suite (l'expédition de Francis Garnier, 1873; le traité du 15 mars 1874; rôle prédominant de Dupré dans les premières tractations qui rendirent ensuite possible la conquête du Tonkin; bibliographie). — *H. Dehérain*. Lettres inédites des membres de la mission Gardane en Perse, 1807-1809 (lettres d'Ange de Gardane, Lajard, Jouannin, Andréa de Nerciat, Fabvier, Jean Raymond à Pierre Ruffin, conseiller de l'ambassade de Constantinople; elles jettent une certaine lumière sur la politique orientale de Napoléon I^{er}). = C.-rendus : *Edm. Gaudart*. Catalogue des manuscrits des anciennes archives de l'Inde française; t. I (se réfère à l'établissement de Pondichéry de 1690 à 1789). — *Sér. Marion*. Relation des voyageurs français en Nouvelle-France au XVII^e siècle (Cartier, Champlain, relations des missionnaires récollets et jésuites, des religieuses; on signale quelques omissions). — Notes bibliographiques.

10. — *Revue de l'histoire des religions*. 1923, mai-juin. — *E. de Faye*. De l'influence du gnosticisme sur Origène (« Il ne serait pas exact de dire qu'Origène se laisse dominer par la pensée gnostique. Il a su affirmer la sienne parfois en âpre opposition à celle-ci. Il n'en est pas moins vrai qu'il est redevable aux penseurs gnostiques de quelques-unes des plus fécondes impulsions de sa pensée »). — *F. Macler*. Arménie et Islande (note sur trois évêques arméniens qui exercèrent leur activité missionnaire en Islande au XI^e siècle).

— C.-rendus : *H. Bremond*. Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours (remarquable, bien que l'auteur, ennemi des jansénistes, soit plein de tendresse envers les jésuites). — *V. Macchioro*. Orfismo e Paolinismo, et divers autres ouvrages sur l'orphisme (auquel il cherche à rattacher la théologie chrétienne fondée par saint Paul; thèse contestable). — *L. Desnoyers*. Histoire du peuple hébreu des Juges à la captivité; t. I : La période des Juges (se meut dans le champ de la tradition). — *M. Goguel*. Introduction au Nouveau Testament; t. III : Le livre des Actes (remarquable). — *É. Mâle*. L'art religieux du XII^e siècle en France (important article de M. C. Enlart). — *A. Bayet*. Le suicide et la morale (a fait de l'étude de la morale une science historique). — Société Ernest-Renan. P. ALPHANDÉRY. La Créquinière compariste (dans le volume qui parut à Bruxelles en 1704 sous ce titre : « Conformité des coutumes des Indiens orientaux avec celles des Juifs et des autres peuples de l'antiquité »).

11. — *Revue des études arméniennes*. T. III (1923). — Gustave DUPONT-FERRIER. Les Jeunes de langue ou « Arméniens » à Louis-le-Grand; suite et fin (de 1797 jusqu'à la fusion avec l'École spéciale des langues orientales vivantes en 1873. En appendice, listes chronologiques sommaires des Jeunes de langue, de leurs administrateurs, professeurs et maîtres, de 1670 à nos jours. Le tout d'après des documents inédits). — Le R. P. Alex. BROU. Un Arménien à la cour des Grands Mogols (biographie de Mirza Zu-l-Qarnain, né en 1592, mort vers 1656; elle intéresse l'histoire des missions catholiques admises dans l'empire du Grand Mogol en 1580). — A. POIDEBAUD. Le Transcaucase et la République d'Arménie dans les textes diplomatiques, du traité de Brest-Litovsk au traité de Kars, 1918-1921; avec quatre cartes. — A. MEILLET. Note sur la loi fondamentale de l'Union des républiques socialistes soviétiques (cette Union, fondée en 1923, comprend les républiques de Russie, d'Ukraine, de Russie blanche et de Transcaucasie, cette dernière comprenant les républiques d'Azerbaidjan, de Géorgie et d'Arménie. La loi déclare que « chaque république fédérée exerce son pouvoir autonome »; en fait, cette autonomie ne va pas au delà des affaires strictement locales). — Bibliographie pour 1922 (elle comprend près de deux cents numéros).

12. — *Revue des études historiques*. 1924, janvier-mars. — P. ALFARIC. La chanson de sainte Foy et les croisades (elle est en langue d'oc et a été copiée dans un manuscrit de la bibliothèque de Leyde; elle remonte au XI^e siècle; on y trouve des allusions à une croisade en Catalogne et à la consécration de la cathédrale de Barcelone le 16 novembre 1058; le texte et la traduction vont paraître dans les « Publications de la Faculté des lettres de Strasbourg »). — F. ROUSSEAU. Un ermite fils de Henri IV : le comte de Moret (Antoine de Bourbon, fils de Henri IV et de la comtesse de Moret, a-t-il été tué

en 1632 à la bataille de Castelnaudary, ou s'est-il éteint en 1692 dans l'ermitage des Gardelles, près de Saumur? L'auteur penche vers la seconde hypothèse). — Comte MARESCHAL DE BIÈVRE. Un émigré de dix-huit ans guillotiné à Beauvais en 1793 (le sous-lieutenant Henry de Belly de Bussy, qui s'était en réalité sauvé avec une femme; il fut exécuté le 22 novembre). — E. L'HOMMEDÉ. La question des majorats (origines, législation, les majorats depuis 1814, la loi du 12 mai 1835, résumé de la situation actuelle). — Colonel GODCHOT. Le combat de Bou-Tazzert (Maroc, 24 décembre 1912). = C.-rendus : Jean Desbois. Biographie du cardinal de La Rochefoucauld, 1559-1645 (biographie faite par le secrétaire du cardinal et rééditée avec luxe). — E. Magne. Le vrai visage de La Rochefoucauld (l'auteur des *Maximes*). — G. Lacour-Gayet. L'éducation politique de Louis XIV; 2^e édition (on a dû supprimer les notes et c'est dommage). — L. Bertrand. Louis XIV (apothéose qui séduit les uns et effarouche les autres). — P. de La Gorce. Histoire religieuse de la Révolution française; t. V (digne conclusion d'une grande œuvre). — André Hallays. En flânant. Bourgogne, Bourbonnais, Velay et Auvergne (charmant). — Vicomte de Guichen. Du Rhin à la Vistule (connaît bien les problèmes de politique contemporaine). — A. Pinon. Le redressement de la politique française (réunion des articles de la chronique politique de la « Revue des Deux Mondes », année 1922).

13. — Revue des études napoléoniennes. 1924, janvier-février. — Éd. DRIAULT. Les historiens de Napoléon : Albert Sorel (a trop ramené l'histoire de Napoléon à une guerre de limites). — Ph. SAGNAC. Les origines de la Révolution française : l'influence américaine (elle s'est ajoutée à l'influence française des philosophes et des économistes, à l'influence anglaise, à celles de la science et de l'antiquité, et a été la plus puissante dans les dernières années de l'Ancien régime). — Ch. BARBAUD. La maison de Bonaparte à Ajaccio. L'immeuble et le mobilier (elle est bien la maison authentique, pas reconstruite, mais réparée, agrandie, améliorée; les meubles d'avant la Révolution ont été pillés et dispersés, mais la plupart retrouvés). — A. FRANCHASTEL. Les esquisses de Gérard au Musée de Versailles (pour les portraits de Joséphine, Joachim Murat, Camille Borghèse, général Auguste de Colbert, M^{me} Tallien, comtesse Walewska). = C.-rendus : Comte Boulay de la Meurthe. Histoire de la négociation du Concordat de 1801 (intérêt capital). — G. Goyau. Histoire religieuse de la nation française, dans l'Histoire de Hanotaux (l'évangélisation de la France, l'évangélisation par la France). = Mars-avril. R. PUAUX. Napoléon était-il d'origine grecque? (il ne se rattachait pas aux Commènes, empereurs de Byzance et de Trébizonde, mais il pourrait avoir une autre origine grecque; on songe à un certain Calomeros, nom qui signifie en grec *buono parte*, qui s'établit en Toscane à la fin du XVII^e siècle; tout cela est bien hypothétique). — Fr. CHARLES-ROUX. Le but colonial de l'expédition française en Égypte; la formation et

le départ de la « Commission des sciences et des arts » (la France voulait faire de l'Égypte une colonie; le général devait faire couper l'isthme de Suez et prendre toutes mesures pour assurer la possession de la mer Rouge à la République; puis il devait améliorer par tous moyens le sort des naturels d'Égypte). — P. MARMOTTAN. La grande-duchesse Élixa à Montpellier (fuyant l'Italie, où les Autrichiens sont maîtres, elle arrive à Montpellier le 23 mars 1814 et s'installe à trois kilomètres de la ville, au château de la Piscine; elle y reste jusqu'au 15 avril, séjourne à Marseille du 18 avril au 14 mai, d'où elle rentre en Italie; dépenses de voyage). — A. PINGAUD. Notes sur la question rhénane (de 1814 à 1860). — V. GLACHANT. Le précepteur du prince impérial (le général Frossard). — Éd. DRIAULT. Les deux Empires dans « l'Histoire de France contemporaine » de Lavisse. — M. BLANCHARD. Note sur l'administration du département de l'Hérault après le 4 septembre 1870 (d'après les papiers d'Eugène Lisbonne).

14. — **La Revue maritime.** 1924, février. — Capitaine THOMAZI. La guerre devant les ports belges; 1^{er} article (avec une carte du front de mer allant de Dunkerque à Ostende). — Martial DE PRADEL DE LAMASE. Avec Dumont-d'Urville. Souvenirs du commandant de Roquemaurel (extraits des lettres envoyées par Roquemaurel, commandant en second de la « Zélée », à son oncle, baron de Puymaurin, et à son cousin germain, le comte Théodore de Roquemaurel, 1838-1840). = C.-rendu : E. Keble Chatterton. The auxiliary patrol (intéressante histoire des patrouilles effectuées par des bâtiments auxiliaires pendant la guerre, depuis septembre 1914).

15. — **Le Correspondant.** 1924, 10 février. — Bernard FAY. Les États-Unis et leurs jugements sur l'Europe. I. La presse. — Augustin LÉGER. Les études de M. Jacques Bardoux sur l'Angleterre contemporaine. = 25 février. Georges LECHARTIER. Le président Wilson (émouvants souvenirs personnels). — Mgr BAUDRILLART. Une visite au Chili en 1922; 2^e article. — Isabelle LUTOSLAWSKA. Les Bolcheviks dans un château polonais, adapté du polonais par le comte Ph. DE PUYFONTAINE; suite et fin. = 10 mars. Bernard FAY. Les États-Unis et leurs jugements sur l'Europe. II. L'éducation. — LIBER. Le général Mangin. — AURIANT. En marge des découvertes de la vallée des Rois (instructive et piquante histoire du jeu d'intrigues qui, de 1822 à 1829, mit aux prises le consul de France au Caire et les représentants du gouvernement britannique, au sujet d'une stèle avec inscription trilingue sur laquelle des Français avaient attiré l'attention et qui pouvait prendre place à côté de la pierre de Rosette. Le consul de France, Drovetti, réussit à obtenir de Méhémet-Ali que la stèle lui fût remise pour être envoyée en France. Elle est maintenant au Louvre. Dans une note complémentaire, M. Haussoullier publie le récit même de la découverte d'après le *Courrier de l'Égypte*, numéro du 30 ventôse de l'an IX). — Mgr BAUDRILLART. Une visite au

Chili en 1922; suite. — DE LANZAC DE LABORIE. Trois siècles de notre histoire, 1515-1800 (annonce un volume de Louis Madelin qui vient de paraître dans l'Histoire de la nation française, publiée sous la direction de G. Hanotaux).

16. — Mercure de France. 1924, 15 février. — Henri DROUOT. Le réveil et l'avenir de l'Académie de Dijon. = 1^{er} mars. Paul-Louis CURCHOUX. Le mystère de Jésus (le plus ancien témoignage que nous ayons sur Jésus et le christianisme est celui de Paul; or, dans ses lettres, il ne fait « aucune allusion à un personnage historique appelé Jésus; le Messie Jésus, fils de Dieu, est le héros d'une apocalypse; c'est le Dieu d'un mystère »). — J.-W. BIENSTOCK. Les archives de C.-P. Pobiedonostzev (le gouvernement des Soviets publie les notes et lettres du trop célèbre procureur général du Saint-Synode; extraits de sa correspondance avec Alexandre III et Nicolas II. Il en résulte que, pendant tout leur règne, Pobiedonostzev fut le véritable dictateur de la Russie). = 15 mars. Ambroise GOT. L'assimilation des étrangers. — Albert SAUZÈDE. Un problème en suspens : la prédominance du Japon en Extrême-Orient. — André ROUYEYRE. Baltazar Gracian (rapide biographie du personnage, jésuite espagnol, né à Calatayud en 1601, mort en 1657; moraliste, auteur d'un traité autrefois célèbre, intitulé *El oraculo manual*, qui fut traduit en 1684 sous le titre : *L'homme de cour*, et maintes fois réédité depuis, tout récemment encore par M. Rouveyre lui-même). — Camille VETTARD. Maurice Barrès et Jules Soury (montre l'influence considérable exercée sur Barrès par l'enseignement de Soury).

17. — La Revue de France. 1924, 15 février. — Jean-Marie CARRÉ. La correspondance inédite de Victor Hugo et de Michelet (on connaît aujourd'hui une trentaine de lettres échangées entre les deux grands imaginatifs entre 1834 et 1869; on pourra lire ici dix lettres adressées par Hugo à Michelet, de 1856 à 1864. « Vous avez un grand cœur, c'est pour cela que vous êtes le grand historien... Nous trempons parfois notre plume dans le même encrier...; c'est le grand encrier des ténèbres où il y a tant de lumière; c'est l'inconnu, c'est l'infini, c'est l'absolu... »). — Albert MATHIEZ. Robespierre à la Commune le 9 thermidor (étude précise sur les détails de ce tragique épisode). = 1^{er} mars. Hélène ISWOLSKY. Les lettres du tsar à la tsarine. Une nouvelle « clé du drame russe » (on constate dans cette correspondance, non sans quelque surprise, « un manque absolu de concordance entre la pensée de l'empereur toujours sereine et tout à fait passive et celle de l'impératrice qui arrive par moments à un degré d'exaltation très proche de l'hystérie »). — Raymond RECOULY. Pour un règlement des réparations. — Louis HALPHEN. L'historien de la nation belge : M. Henri Pirenne. = 15 mars. Albert GIRARD. Un projet de mariage de Louis XV (publie une lettre du comte d'Aranda au marquis de Grimaldi, 20 janvier 1774, où il est question pour le roi de se rema-

rier, afin de mettre un terme au scandale de sa liaison avec M^{me} Du Barry; on parlait de trois princesses, dont l'infante, Maria-Josepha, « âgée de vingt-neuf ans accomplis ». Le ministre répond, le 7 février, que « la taille et le physique de l'Infante.. ne la favorisent pas d'une façon extraordinaire » et qu'il vaudrait peut-être mieux penser à une princesse de Saxe. Louis XV eut vent de la chose; mais le 10 mai il était mort!).

18. — La Revue de Paris. 1924, 15 février. — Henri DE JOUVENEL. La Société des Nations et les nouvelles générations. — Henry SALOMON. Le prince Richard de Metternich et sa correspondance pendant son ambassade à Paris, 1859-1871; suite et fin (très curieux portrait de Napoléon III, de son esprit chimérique, de ses bonnes intentions, de son étonnement quand il constate qu'il s'est trompé, de l'ingénuité avec laquelle il reconnaît qu'il s'est mis dans l'embarras. D'ailleurs, dès 1861, l'ambassadeur est au courant des souffrances physiques endurées par l'empereur des Français et de sa déchéance intellectuelle. Le 8 juillet 1870, Metternich écrit : « J'ai trouvé l'impératrice rajeunie de dix ans à l'idée d'un triomphe politique ou de la guerre »; et Gramont, ministre des Affaires étrangères, reconnaît avec désinvolture que cette guerre imminente est « un coup de dé! »). — L. LÉVY-BRUHL. L'idéal républicain. = 1^{er} mars. Vicomte CECIL. Le désarmement et la Société des Nations. — Lieutenant X... Avec les Sénégalais par delà l'Euphrate. I (notes extraites du carnet d'un officier entre le 11 novembre 1919 et le 1^{er} août 1920; elles donnent un aperçu des difficultés qui suivirent notre occupation éphémère de la Haute-Mésopotamie).

19. — Revue des Deux Mondes. 1924, 15 février. — Louis BERTRAND. Saragosse (formation de l'unité espagnole par la lutte contre les Maures d'abord, contre les Français de Napoléon ensuite; le fanatisme religieux en est le plus dur ciment). — Camille JULLIAN. L'œuvre d'Ernest Babelon (vivant portrait de l'homme; importance pour l'histoire générale de l'œuvre accomplie par le savant). — Comte W. KOKOVZOFF. Sixième année de dictature bolchévique (l'auteur continue avec la même conviction sa lutte contre le bolchevisme à cause, non seulement de « la ruine économique qu'il crée dans le pays », mais « parce qu'il a supprimé les libertés les plus élémentaires, parce qu'il ne représente pas le peuple russe, parce que c'est un régime antinational, qui met les intérêts de la III^e Internationale et de la révolution mondiale au-dessus des intérêts de la patrie ». Mais de quelles libertés jouissait donc le peuple russe sous le régime tsariste?). — Gustave LANSON. La vie morale selon les *Essais* de Montaigne. II. — Antoine DE TABLE. Deux États dans l'État en Allemagne. — G. LENÔTRE. La Mirlitantouille. II. Duviquet (reprise de la Chouannerie en 1797; pris le 17 juin, Duviquet est condamné à mort et guillotiné; par représailles, les Chouans fusillent le commandant L'Honoré, fait par eux prisonnier

à la Mirlitantouille). — Adrien VÉLY. Le prix de français en Alsace. — Louis GILLET. Un livre allemand sur Barrès (analyse d'un curieux livre, écrit par Robert-E. Curtius, petit-fils du célèbre helléniste, fils de l'ancien président du Directoire de la confession d'Augsbourg à Strasbourg; bon Allemand, mais qui connaissait la France et qui ne la jugeait pas à travers les préjugés d'une haine séculaire. Ce qu'il paraît regretter surtout, c'est que l'Allemagne n'ait pas eu son Barrès). = 1^{er} mars. Georges GOYAU. Les origines religieuses du Canada. I. Les premières expériences, 1534-1629 (le récit commence « au premier calvaire dressé par Jacques Cartier sur une colline canadienne »; d'abord terre de mission, le Canada ne devint que lentement une terre de peuplement. Arrivée successive des Franciscains, puis des Jésuites; l'occupation momentanée du Canada par les Anglais, en 1629, met fin à cette période primitive; la mission est dispersée). — Ernest D'HAUTERIVE. Correspondance inédite de Napoléon III et du prince Napoléon. IV : Brouilles et raccommodements (notamment à propos du soulèvement de la Pologne en 1863; le prince éprouvait pour cette cause « une vive sympathie » et l'empereur donnait volontiers de l'argent pour secourir les réfugiés polonais; mais entre les cousins les conflits étaient fréquents, soulevés d'ordinaire par l'humeur du prince et son ambition de jouer un grand rôle; toujours l'empereur s'ingéniait à calmer, à ramener l'enfant gâté). — Maurice PERNOT. La nouvelle Turquie. II. Le gouvernement d'Angora et les activités étrangères. — Ladislas MICKIEWICZ. Jules Michelet et Adam Mickiewicz (publie tout un dossier de lettres intimes datant de 1840 à 1855). — Lieutenant-colonel DE THOMASSON. Un grand officier d'état-major : le général Buat (mort en janvier dernier à l'âge de cinquante-cinq ans). = 15 mars. Maurice PALÉOLOGUE. Romantisme et diplomatie. I. Talleyrand (ce qu'il fut en réalité; en quoi il fut un bon serviteur de la France, comment il est devenu un des personnages représentatifs du romantisme pour Chateaubriand, Balzac et George Sand). — Ernest D'HAUTERIVE. Correspondance inédite de Napoléon III et du prince Napoléon; fin (incartade du prince dans son discours d'Ajaccio, 15 mai 1865; les deux cousins se réconcilièrent pourtant, malgré l'impératrice, l'année suivante. Le reste de la correspondance se rapporte aux dernières années de l'Empire, à la captivité de l'empereur et à la prière du prince qui demande à la partager, à la candidature du prince comme député à l'Assemblée nationale en 1872. Dans le dernier billet de l'ex-empereur, 13 octobre, on lit : « Il faut choisir les départements où il peut y avoir des chances et que chaque département qui l'élira croie être le seul. » Cette candidature se présentait donc comme un nouveau plébiscite déguisé). — René LA BRUYÈRE. Une visite au tombeau de Tout-ank-Amon. — Georges GOYAU. Les origines religieuses du Canada. II. La France religieuse en route pour la Nouvelle-France, 1629-1639 (rentrée des Jésuites au Canada et arrivée de nouveaux missionnaires. Québec en 1639).

20. — Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. 1922, juin. — A. GASSER et Ch. FAITOUT. Histoire de la paroisse et du prieuré-cure d'Autrey, Haute-Saône; fin en juillet. = Août. J. BILLIoud. Les États de Bourgogne aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles (remarquable étude). = Novembre. E. PICARD. Les hôtels de monseigneur le duc de Bourgogne à Dijon : la tour de Brancion. = Décembre. E. FYOT. L'union artistique des Flandres et de la Bourgogne au moyen âge (conférence; important sur le mouvement artistique à Dijon). — E. ROY. Dijon au ^{xviii}^e siècle (conférence). = 1923, janvier. Dr L. SCHNAEBÉLÉ. Alsace et Bourgogne (les abbayes de Cluny et de Cîteaux en Alsace; Catherine de Bourgogne et Charles le Téméraire, etc.). — H. BUFFENOIR. Jean-Jacques Rousseau à Dijon et à Montbard, 10-17 juin 1770. — M. CHAUME. Les comtes de Dijon de la seconde race; étude sur la translation des reliques de saint Médard de Soissons à Dijon (901). = Février. Paul COURT. Oto de Granson (publie quelques ballades de ce poète, tué en duel en 1397). — H. DROUOT. Le duc de Mayenne et la mobilisation contre les reîtres en Bourgogne (défense de la Bourgogne contre l'invasion des reîtres en 1587; quelques lettres inédites de Mayenne). = Mars. P. JOBARD. Les tumulus de Fleurey-sur-Ouche (fouilles faites de 1897 à 1900). — A. GASSER. Le plafond sculpté de la maison, n° 3, rue Jeannin (à Dijon; analyse des titres de propriété de cette maison de 1611 à 1857). = Avril. G. ROUPNEL. L'Université et la région (demande le maintien à Dijon d'une Université complète). — H. DAVID. Les thèmes de sculpture religieuse dans la région dijonnaise à la fin du moyen âge (généralités). = Mai. Général R. DUPLESSIS. 1815; le corps franc de la Côte-d'Or. Pelletier de Chambure (avec de nombreux documents sur la composition, l'organisation et le rôle de ce corps, et des renseignements sur les corps francs en général). = Juin. H. DAVID. Le grand portail de l'église Saint-Michel de Dijon (l'église fut consacrée le 29 juillet 1529; la construction du portail se place entre 1515 et 1565; le noyau primitif est l'œuvre de sculpteurs bourguignons; puis des Italiens prennent leur place). — A. COLLOT. La mort du colonel Celler (à la bataille de Nuits, 18 décembre 1870). — H. DROUOT. Notes sur la sculpture funéraire en Bourgogne (tombeaux allemands des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles à rapprocher des tombeaux de Dijon; le tombeau d'Agnès Sorel à Loches est bourguignon; les tombes à bas-reliefs du ^{xvi}^e siècle). — C. OBERREINER. Chants et poèmes politiques contre le duc de Bourgogne Philippe le Beau. = Juillet. P. DE TRUCHIS. L'église de Grignon (dans l'arrondissement de Semur; nef du ^{xiii}^e siècle; chœur et transept ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles; chapelle Perrin-Perault). — E. ANDRIEU. Les pleurants aux tombeaux des ducs de Bourgogne (emplacement de ces statues aux diverses époques). — E. FYOT. L'hôtel Rougé (9, rue Vaillant, à Dijon). — C. OBERREINER. Le deuxième voyage et la mort de Hugue III, duc de Bourgogne, en Terre-Sainte (en 1192, lors de la troisième croisade). = Août-sep-

tembre. P. PERRENET. Le domaine rural dans la région dijonnaise au XVIII^e siècle (d'après Roupnel). — A. CORNEREAU. La première salle de spectacle de Dijon, 1743-1828. — E. FYOT. Prud'hon à l'école de dessin de Dijon (il y fut en 1774 élève de Devosge). = Octobre-novembre. Extrait des procès-verbaux des séances.

ÉTATS-UNIS.

21. — *The American historical Review*. 1923, octobre. — E. EMERTON. Un ordre oublié : Altopascio (étude érudite sur cet ordre italien, dont dépendait l'hôpital de Saint-Jacques-du-Haut-Pas). — R. H. LORD. Bismarck et la Russie en 1863 (la convention Alvensleben au sujet de la révolte polonaise a médiocrement contribué à rapprocher la Prusse et la Russie, et la politique de Bismarck à cette époque fut loin d'être aussi adroite qu'on l'a cru plus tard). — M. MASSON et J. F. JAMESON. L'odyssée de Thomas Muir (un des radicaux écossais déportés en 1774 à Sydney, d'où il s'échappa pour arriver en Californie, puis au Mexique, ensuite en Espagne et enfin en France). = Documents : Lettres de Robert Biddulph, 1779-1783 (lettres d'un jeune Anglais qui résida à New-York et à Charleston pendant la fin de la guerre d'indépendance). = C.-rendus : *A Jardé*. La formation du peuple grec (très intéressant et solide). — J. Juethner. Hellenen und Barbaren (bonne étude sur la conception de l'Hellène et du Barbare). — M. Rostovtzeff. Iranians and Greeks in South Russia (rempli d'idées neuves et originales). — G. de Sanctis. Storia dei Romani, t. IV (savant travail sur les débuts de l'impérialisme romain). — L. Thorndike. A history of magic and experimental science in the first fourteen centuries of our era (fondamental, mais il reste beaucoup à faire). — R. Reuss. La constitution civile du clergé et la crise religieuse en Alsace, 1790-1795 (importante contribution à l'histoire religieuse de la Révolution). — Sir A. W. Ward and G. P. Gooch. The Cambridge history of British foreign policy; t. II : 1815-1866 (la partie consacrée aux relations anglo-américaines est bonne, malgré des erreurs de détail). — E. Halévy. Histoire du peuple anglais; t. II : 1815-1830 (même science que dans le premier volume, mais celui-ci est un peu froid). — P. Matter. Cavour et l'unité italienne avant 1848 (des documents tirés du ministère des Affaires étrangères donnent de l'intérêt à ce volume). — G. P. Gooch. History of modern Europe, 1878-1919 (histoire diplomatique surtout; utile, malgré des assertions contestables). — W. S. Churchill. The world crisis (apologie; l'auteur du compte-rendu discute longuement la responsabilité de Churchill dans la bataille navale de Coronel). — J. Buchan. A history of the Great War (récit très vivant des opérations militaires, mais le reste est gâté par un chauvinisme aigu). — G. A. B. Dewar. Sir Douglas Haig's command (apothéose de Sir Douglas Haig). — Sir Charles Lucas. The partition and colonization of Africa (utile, par-

fois trop compact pour être clair). — *F. Kimball*. Domestic architecture of the American colonies and the early Republic (intéressant, mais incomplet, surtout pour le XVII^e siècle). — *G. H. Guttridge*. The colonial policy of William III in America and the West Indies (accumulation de petits détails). — *H. Murdock*. The nineteenth of april, 1775 (nouveau récit du combat de Lexington, d'après des documents anglais, dont l'auteur s'est servi trop exclusivement). — *E. C. Burnett*. Letters of members of the the continental Congress; t. II : 1776-1777 (excellente édition). — *J. Schafer*. A history of agriculture in Wisconsin (bonne monographie). — *L. Halphen*. Eginhard, Vie de Charlemagne (il est à désirer que la collection tout entière soit au niveau de ce premier volume). — 1924, janvier. *E. P. CHEYNEY*. Les lois historiques (discute la réalité des lois historiques et essaie de formuler quelques-unes de ces lois générales). — *E. N. CURTIS*. Les révolutions en France au XIX^e siècle et l'opinion américaine (enthousiasme populaire pour les révolutions de 1830 et de 1848, tandis que les classes supérieures font des réserves; au moment de la guerre de 1870, le Sud se prononce pour la France, le Nord pour la Prusse; après la proclamation de la République, le Nord devient favorable, le Sud hostile). — *A. B. DARLING*. La démocratie jacksonienne au Massachusetts, 1824-1848 (les éléments du parti démocratique se recrutèrent surtout dans les campagnes et parmi les Irlandais des villes, par esprit d'opposition contre les grands industriels et le protectionnisme). = Notes : L'entrevue du 9 mai 1877 à Metz (d'après les documents récemment publiés par le gouvernement allemand, cette entrevue de Gontaut-Biron avec Guillaume I^{er} avait pour objet de sonder l'empereur sur le coup d'État projeté pour le 16 mai; Guillaume, qui avait peu de sympathie pour la République, se montra bien disposé, au grand mécontentement de Bismarck). = Documents : Papiers du comte Tisza, 1914-1918 (trois documents montrant le rôle de Tisza à la veille de la guerre, avec un intéressant commentaire par S. B. Fay). = C.-rendus : *J. B. Bury*, *S. A. Cook*, *F. E. Adcock*. The Cambridge ancient history, t. I (bien inégal, suivant les collaborateurs, très utile cependant). — *E. G. Sihler*. From Augustus to Augustine (étude des rapports du paganisme et du christianisme qui n'est pas sans intérêt; mais trop hostile au paganisme). — *F. Strowski*. Histoire des lettres, t. II (ce tome XIII de la grande histoire publiée sous la direction de G. Hanotaux est un brillant tableau de la littérature française depuis Ronsard; les relations entre les événements historiques et les œuvres littéraires ne sont pas suffisamment mises en lumière). — *Sir R. Lodge*. Great Britain and Prussia in the eighteenth century (bon). — *E. F. Heckscher*. The continental system, an economic interpretation (peu satisfaisant). — *A. R. Calman*. Ledru-Rollin and the second French Republic (bon travail). — *A. Luzio*. Garibaldi, Cavour, Verdi (importantes études en partie d'après des documents inédits). — *M. W. W. P. Consett*. The triumph of unarmed forces (montre comment les Alliés, et parti-

culièrement l'Angleterre, ont aidé le Danemark et la Suède à ravitailler l'Allemagne en vivres et en munitions jusqu'en 1917). — *J. Amet*. Le Jutland; bataille navale du 31 mai 1916 (excellent). — *R. H. Lutz*. The German Revolution, 1918-1919 (utile, comme travail préliminaire). — *F. A. Golder*. Bering's voyages, t. I (importante édition). — *A. D. Morse*. Parties and party leaders (recueil d'articles écrits à des dates diverses, souvent intéressants, parfois vieilliss). — *J. T. Adams*. Revolutionary New England, 1691-1776 (trop antipuritan, mais indispensable). — *H. E. Egerton*. The causes and character of the American Revolution (très judicieux). — *F. S. Bemis*. Jay's treaty (solide travail). — *W. C. Bruce*. John Randolph of Roanoke, 1773-1833 (biographie très complète d'un personnage singulier). — *E. S. Brown*. William Plumer's memorandum of proceedings in the United States Senate, 1803-1807 (ces mémoires donnent une intéressante peinture de la vie politique et sociale à Washington). — *J. N. Norwood*. The schism in the methodist episcopal church, 1844 (important pour l'histoire de l'abolition de l'esclavage). — *D. Rowland*. Jefferson Davis, constitutionalist; his letters, papers and speeches (grande publication, en dix volumes, qui jette un jour nouveau sur Jefferson Davis). — *H. J. Eckenrode*. Jefferson Davis, president of the South (trop systématique et gâté par des théories extraordinaires). — *H. G. Prout*. A life of George Westinghouse (utile biographie du grand inventeur, mais qui est loin d'être un travail définitif). — *R. A. Clemen*. The American livestock and meat industry (important ouvrage sur une industrie trop négligée par les historiens). — *G. B. Clarkson*. Industrial America in the World War (bon exposé sur l'œuvre du « War Industries Board » en 1917-1918). — *W. S. Robertson*. Hispanic-American relations with the United States (savant travail, incomplet cependant sur certains points).

GRANDE-BRETAGNE.

22. — Bulletin of the John Rylands library Manchester.

Vol. VIII, 1924, janvier. — *J. Rendel HARRIS*. Tatien et son traité de la Perfection (étude sur ce traité que l'auteur croit être l'œuvre de Tatien, écrite dans le dernier quart du II^e siècle, peu de temps après le « Diatessaron »). — *Arthur S. SPEAKE*. Le Messie et le Fils de l'homme (étude critique de cet obscur problème, avec une longue bibliographie). — *T. F. Tout*. L'histoire administrative au XIV^e siècle; points de contact et de conflit (surtout en 1340-1341, puis en 1371 et 1376. Étude particulièrement suggestive). — *B. WILKINSON*. Les brefs de la chancellerie sous Édouard III (étude sur les « mentions » d'authenticité et de contrôle marquées sur ces documents; comparaison entre les règles de la diplomatie en Angleterre et en France). — *C. G. CRUMP*. Note sur la manière d'utiliser les pièces d'archives (il faut les soumettre à un examen aussi rigoureux que les sources nar-

ratives; erreurs dans lesquelles sont tombés Nicolas, Hardy, Wylie et ceux qui les ont suivis sans y regarder de tout près). — A. MINGANA. Une page de l'histoire de l'Inde en 1707-1720 (d'après un manuscrit arabe, sans doute unique, conservé dans la bibliothèque de John Rylands). — Fred. J. POWICKE. Renseignements nouveaux sur le Révérend Thomas Hall, 1610-1665, presbytérien et amateur de livres (avec la liste des livres dont il fit don à la bibliothèque de Birmingham en 1667; presque tous ouvrages de théologie). — C. H. HERTFORD. Dante et Milton. — H. C. HOSKIER. Récentes recherches sur les manuscrits de l'Apocalypse (fin de cette importante et minutieuse enquête). — Robert FAWTIER. Inventaire des chartes conservées dans la bibliothèque de John Rylands; suite (2^e les papiers de la famille Nicholas, à laquelle appartient Sir Édouard Nicholas, secrétaire d'État sous Charles I^{er} et Charles II; 3^e les archives provenant de la branche cadette des Médicis florentins; publie quatre bulles des papes Pie II, 1462; Léon X, 1517 et 1521; Clément VII, 1529. Les pièces énumérées ici s'étendent du XIV^e siècle au XVII^e).

23. — The English historical Review. 1924, janvier. — J. G. EDWARDS. La bataille de Maes-Madog et la campagne galloise de 1294-1295 (d'après des documents financiers qui n'avaient pas encore été utilisés). — H. L. GRAY. La production et l'exportation des laines anglaises au XIV^e siècle (nombreux extraits tirés notamment des archives de la douane). — J. E. NEALE. Peter Wentworth, I (biographie très détaillée d'un des membres influents du parlement, où il fut élu en 1571). — Harold TEMPERLEY. La princesse Lieven et le protocole du 4 avril 1826 (utilise des fragments du journal de la princesse qui lui ont été communiqués d'après une copie, l'original, qui existait encore en 1872, ayant disparu, peut-être pendant la Révolution bolchevique). — D. M. STENTON. Roger de Salisbury, « regni Angliae procurator » (publie un bref royal rédigé au nom de l'évêque de Salisbury, qui s'y donne le titre inusité de « regni Anglie procurator », équivalent de « justiciarius »; ce bref a été expédié entre 1123 et 1126). — James TAIT. Un nouveau fragment de l'enquête des shériffs en 1170. — R. STEWART-BROWN. Le « Rageman » et les pétitions adressées aux juges itinérants (le terme « rageman » est employé dans le palatinat de Chester pour désigner les « bills in eyre »; publie un acte de l'an 1288 tiré du « Eyre roll » de Chester). — E. S. DE BEER. Charles II et Louis XIV en 1683 (le prétendu traité conclu entre les deux rois et qui a été publié par Middlebush dans *E. H. R.*, 1923, p. 258, n'est qu'une rédaction plus détaillée d'un traité passé entre l'Angleterre et la France en 1667; elle fut exécutée pour influencer l'opinion étrangère contre la politique annexioniste de la France). — Miss Thora G. STONE. Le voyage de Cornelius Hodges en Sénégal, 1689-1690 (publie une lettre de ce voyageur datée de James Island, le 16 septembre 1690). — George O'BRIEN. L'agitation irlandaise pour la liberté du commerce en 1779 (suite et fin des documents relatifs à

cette affaire). — C.-rendus : *E. Cavaignac*. Population et capital dans le monde méditerranéen antique (important). — *James Tait*. The chartulary or Register of the abbey of St. Werburgh, Chester, vol. II (excellente édition. C. G. Crump disserte à ce propos sur l'authenticité de plusieurs chartes de ce cartulaire). — *Ad. Ballard* et *James Tait*. British borough charters, 1216-1307 (suite de ce remarquable travail). — *Irène J. Churchill*. East Kent records; a calendar of some unpublished deeds and court rolls in the library of Lambeth palace (très bon inventaire). — *A. G. P. Martin*. Quatre siècles d'histoire marocaine au Sahara de 1504 à 1902, au Maroc de 1894 à 1912 (utilise un grand nombre de documents officiels et autres). — *David Hay Fleming*. Registrum secreti sigilli regum Scotorum, II : 1529-1542 (important). — *Hugh O'Grady*. Strafford and Ireland (ouvrage paradoxal, rempli d'affirmations appuyées sur des demi-vérités, pires que des mensonges). — *Al. Robertson*. The life of Sir Robert Moray (biographie fortement documentée). — *W. L. Robertson*. Hispano-american relations with the United States (excellent).

24. — History. 1924, janvier. — *E. F. JACOB*. Des publications récentes sur l'histoire du monde et leur variété. — Professeur POWICKE. La méthode historique de M. Coulton (à propos d'une histoire religieuse qui formera cinq volumes et dont le tome I embrasse tout le XIII^e siècle. L'auteur gâte les plus brillantes qualités par un parti pris d'hostilité contre le catholicisme romain qui fausse son jugement et par une singulière absence d'esprit critique dans la manière de traiter les textes). — *Basil WILLIAMS*. Le centenaire de Francis Parkman, 1823-1893 (qui a été célébré avec éclat à Montréal le 13 novembre 1923; avec une bibliographie des œuvres du « plus grand historien qu'ait encore produit le continent américain »). — *G. T. HANKIN*. Le cinéma à l'école (projet de scénario pour un film sur la Révolution industrielle). — *W. T. WAUGH*. Le grand statut de « Præmunire » (celui de 1393 destiné à limiter l'exercice de l'autorité pontificale en Angleterre; quelle en est la véritable signification? Une fausse interprétation du texte lui a donné une importance inattendue, puisqu'elle servit à la disgrâce de Wolsey en 1529). — C.-rendus : *Bernard W. Henderson*. The life and principate of the emperor Hadrien, 76-138 (brillante apologie de ce prince). — *W. Farrer*. Honors and knight fees, XI-XIV cent, vol. I (études très minutieuses sur six « honneurs » ou groupes de manoirs tenus directement du roi et « dont les fiefs se transmettaient à peu près sans morcellement ». Important et très aride). — *F. M. Stenton*. Transcripts of charters relating to Gilbertine Houses (publie 206 chartes adressées à l'Échiquier sous le règne de Henri IV par divers monastères du diocèse de Lincoln qui demandaient à être exonérés des taxes extraordinaires. Intéressant pour la vie sociale). — *J. M. Thomson*. The public records of Scotland (important). — Ouvrages sur la Révolution américaine (ceux de *Claude H. Van*

Tyne : The causes of the war of Independance; d'A. Mervyn Davies : The influence of George III on the development of the constitution; de R. G. Adams : Political influences of the american Revolution). — *John Buchan*. A history of the great war, 4 vol. (remarquable). — *British and foreign State papers*, vol. LXII-CXIII : 1919-1920 (très important recueil de documents formé par M. Parkes, bibliothécaire adjoint du Foreign Office).

25. — The Times. Literary supplement. 1924, 7 février. — *John Oman*. The revelation of John (s'efforce de rétablir la suite des feuillets de l'original qui, selon lui, ont été déplacés). — *Cyril Fox*. The archaeology of the Cambridge region (étude bien conduite de la topographie de la région dont Cambridge est le centre, depuis l'âge du bronze jusqu'à la fin de la période anglo-saxonne). — *A. Francis Steuart*. Letters of Lord Chesterfield to Lord Huntingdon (édition détestable). = 14 février. *Charles E. Russell* et *E. B. Rodriguez*. The hero of the Filipinos; the story of José Rizal (intéressant). — *Sir William Oster*. Incunabula medica. A study of the earliest printed medical books, 1467-1580 (excellente étude typographique sur 217 livres de médecine imprimés avant 1481). — *H. W. C. Davis*. Mediæval England (nouvelle édition entièrement refondue du « Companion to english history » de Barnard; illustré d'une façon remarquable). — *Robert L. Bremner*. The Norsemen in Alban (ouvrage que la mort de l'auteur a laissé très imparfait; mais qui renferme d'intéressants détails). = 21 février. *Hyder E. Rollins*. Cavalier and Puritan; ballads and broadsides illustrating the period of the Great Rebellion, 1640-1660 (important et amusant). — *Samuel Flagg Bemis*. Jay's treaty; a study in commerce and diplomacy (très intéressante étude sur le traité d'amitié et de commerce négocié avec le gouvernement britannique par John Jay, chef-juge des États-Unis, et signé le 19 novembre 1794). — *Marion E. Grew*. William Bentinck and William III (agréable étude sur le fidèle serviteur de Guillaume d'Orange). — *Bury, Barber, Bevan* et *Tarn*. The hellenistic age (recueil d'intéressants « Essais » sur la civilisation et la littérature helléniques après la mort d'Alexandre). — *M. R. James*. A descriptive catalogue of the library of Samuel Pepys; vol. III : Medieval manuscripts (intéressant, surtout pour les livres à peinture). = 28 février. *John Buchan*. Yougoslavia (bon recueil d'articles sur la géographie et l'histoire des peuples qui composent aujourd'hui le royaume des Serbes, Croates et Slovènes). — *J. D. Whelpley*. British american relations (important; l'ouvrage est écrit au point de vue américain; mais ses critiques à l'adresse du gouvernement britannique sont toujours courtoises). — *Sir J. G. Scott*. Burma from the earliest times to the present day (intéressants détails sur le passé et l'état présent d'un peuple qui vient d'être doté d'un parlement électif, 1922, mais qui n'est guère en état de se gouverner lui-même, ayant toujours subi docilement la volonté de ses maîtres). — *E. Bowen-Rowlands*. Judgment of death (bonne

étude historique et critique sur la peine de mort). — *Raimond van Marle*. The development of the italian schools of painting, vol. I (grande masse de détails mal ordonnés; quant aux origines de la peinture italienne, l'auteur nie qu'elle ait subi aucune influence orientale ou byzantine; elle est le produit direct du sol et de la race). — *Florence M. G. Evans*. The principal secretary of state, 1558-1680 (important; beaucoup d'érudition). — *F. M. Cornford*. Greek religious thought from Homer to the age of Alexander (recueil d'extraits d'auteurs grecs bien traduits et instructifs). — *A. Le Marchant*. Greek religion in the time of Hesiod (œuvre d'un enthousiaste qui établit d'utiles comparaisons entre la pensée grecque et celle des anciens Juifs; ici, toutes les citations sont des renvois aux textes). = 6 mars. — *E. K. Chambers*. The Elizabethan stage (quatre volumes très importants). — *Fr. A. Mumby*. George III and the american revolution. The beginnings (morceaux choisis tirés de documents contemporains). — *Earl of Ilchester*. The Journal of the R. H. Henry Edward Fox, Lord Holland, 1818-1830 (curieux souvenirs d'un grand seigneur élevé dans la maison Holland et qui prit en horreur la politique, qui détestait Oxford et l'Angleterre, sceptique et athée, qui finit par se convertir au catholicisme quelques heures avant sa mort). — *Baron Charles von Werkmann*. The tragedy of Charles de Habsburg (apologie du dernier empereur d'Autriche par un homme qui appartient à son état-major, qui, sous son règne, fut directeur du service de la presse politique, puis secrétaire privé du souverain). — *Dorothy Muir*. A history of Milan under the Visconti (utilise avec intelligence les documents publiés et les travaux les plus récents). — *Harold Nicolson*. Byron; the last journey, 1823-1824 (utilise des documents nouveaux). — *Samuel C. Chew*. Byron in England; his fame and after-fame (important recueil de faits et d'indications bibliographiques). = 13 mars. — *G. W. T. Omond*. Belgium and Luxembourg (intéressant, surtout depuis la création du royaume de Belgique). — *J. F. Chance*. The alliance of Hanover (excellente étude sur les relations extérieures de la Grande-Bretagne de 1725 à 1727). — *H. J. Eckenrode*. Jefferson Davis, president of the South (bon travail sur le problème des nègres et de l'esclavage aux États-Unis). — *O. Hardman*. The ideals of ascetism (remarquable). — *Gertrude S. Stevenson*. The letters of Madame; I : 1661-1708 (bonne traduction des lettres de la Palatine).

GRÈCE.

26. — *Neoshellenomnemon* (Reliquia de Sp. Lambros), t. XVI, nos 2-3, 30 septembre 1922. — *DOROTHÉE*. Biblion historicon (précis d'histoire, de la création du monde à la prise de Constantinople, avec additions sur les événements postérieurs, publié à Venise en 1631 sous le nom de Dorothée, métropolite de Monemvasia. C'est dans ce manuel que les Grecs ont appris leur histoire nationale pendant deux siècles,

et de 1631 à 1818 on en compte dix-huit éditions. L'ouvrage de Doro-thée n'est que la transcription en grec vulgaire de la chronique de Manuel Malaxos de Nauplie, qui s'arrête à 1573. Lambros avait réuni des matériaux pour une étude critique de cet ouvrage; analyse et description des huit manuscrits de Doro-thée, écrites par lui). — Jean TZETZÈS. Vers politiques sur le subjonctif aoriste et vers héroïques lisibles dans les deux sens. — Poème du patriarche Lucas Chrysober-gès (1156-1169) sur le jeûne des laïques pendant toute l'année. — Sur les tombeaux des empereurs (variantes à l'édition de Bonn d'après le ms. de Paris. gr. 1788). — Godefroy LANGEN. La prise de Constanti-nople (manuscrit latin de la bibliothèque de Giessen, xviii^e siècle; n'est qu'une transcription de la lettre de Léonard de Chio à Nicolas V). — Sur la construction de la très sainte et grande Église de Dieu (d'après un manuscrit de Caracallou, Mont-Athos, dont le texte diffère de celui qu'a publié Preger, *Byzantinische Zeitschrift*, X). — La vie d'Alexandre le Grand, d'après le manuscrit d'Oxford, Miscell. 283. — Documents relatifs à Mistra (publication des documents des archives d'État de Venise concernant la création d'une commune à Mistra. 1694-1695, après la conquête vénitienne et l'octroi du titre de comte au colonel Sarando Comneno Leopoulo, chef des milices grecques). — Éloge de Lambros prononcé le 14 mars 1921 à l'Université d'Athènes. — Histoire et poésie (discours de Lambros). — Antiquités et inscriptions de Durazzo. = N° 4, 31 décembre 1922. Textes inédits de Pselos d'après le Cod. Vindob. theol. Gr. CCXIII (poésies sur les psaumes adressées à Constantin Monomaque. Lettre à un neveu du patriarche sur l'étude de la philosophie). — Deux lettres de Grégoire Kathigou-mène du monastère d'Oxya au César (Jean Comnène ou Manuel Com-nène) et à Théodora (fille de Jean Comnène) sur la mort de son époux, Manuel Anemas (Vindob. theol. Gr. LVIII). — Sur les changements de noms des villes (notice d'un moine de Dionysion, Mont-Athos, œuvre d'un certain Achillios; intéressant pour la toponymie de la péninsule des Balkans; malheureusement, l'époque à laquelle fut composé ce traité n'est pas déterminée exactement: un traité sur le calendrier lunaire contenu dans le même manuscrit permet seulement de fixer son âge entre 1029 et 1133). — Anecdota empruntés à divers manuscrits. — Catalogue des bibliothèques de l'Athos par Carlyle et Hunt. — Quelques manuscrits de Vatopédi. — A propos d'un passage de Commynes sur les « estradiots ». — Théodore Prodrome. = T. XVII, n° 1, 31 mars 1923. Les monuments, constructions et colonnes de Constantinople (texte de l'ouvrage attribué à Codinus, *περί ἀγαλμάτων*..., etc..., d'après un manuscrit de Koutloumousiou, Mont-Athos, avec des variantes intéressantes). — Biographie de Georges Phrantzès (traduction de l'article publié par Destounis dans le Journal du ministère de l'Instruction publique de Russie, 1893). — Travaux pour l'édition d'un « éloge d'un empereur » du xiv^e siècle d'après un manuscrit de la bibliothèque patriarcale du Caire. — Papiers de l'éru-

dit Simonidis. — Sur la nation des Turcs (texte inédit d'un manuscrit de l'Escorial). — Lettre sur la mort de Jean Lambros au cours de l'insurrection de l'Épire en 1821. — Sur la toponymie du Péloponèse. = Nos 2-3, 30 septembre 1923. Recherches dans les bibliothèques et archives de Rome, Venise, Budapest et Vienne (inventaire intéressant des archives de Budapest du XVIII^e siècle : décisions du Conseil royal relatives aux immigrés turcs ou grecs, aux questions de rites et de confessions diverses). — Proverbes (d'après divers manuscrits de l'Athos; publication d'un grand nombre de proverbes inédits). — Énigmes (publication d'après un manuscrit du monastère de Dionysiou de recueils d'énigmes versifiés, dont un attribué à Psellos). — Notes d'un travail sur l'histoire ancienne chez les auteurs byzantins. — Lettres, d'après le manuscrit du Protocole de Vienne : 1^o (en allemand) de la communauté des marchands grecs de Vienne à Jean Mavroyéni, chargé d'affaires de la Porte à Vienne (juin 1814); 2^o des mêmes (en français) à l'empereur de Russie Alexandre I^{er} (décembre 1814) pour réclamer 974 ballots de coton pris par l'armée russe « du côté de la Wallachie » (*sic*) et vendus. — Lettres des patriarches de Constantinople Anthime et Constantin. — Poèmes inédits d'Étienne Xanthopoulos de Zacynthé (XVIII^e siècle). — La femme chez les Byzantins (étudiée surtout à partir du XII^e siècle d'après le témoignage de la littérature. Analyse intéressante). = Bibliographie : *Kallinikos*. L'Église chrétienne et la liturgie. — *Lambros*. *Palæologieia et Peloponnesiaca*, I (très important).

ITALIE.

27. — **Nuova Rivista storica**. Anno VI, fasc. 5, 1922, septembre-octobre. — GIOVANNI VIDARI. Les idées politiques de Dante (la pensée de Dante a fortement subi l'influence de la politique italienne, de la lutte entre l'Empire et la Papauté; néanmoins, elle conserve encore un singulier caractère d'actualité). — CORRADO BARBAGALLO. Comment s'est déchainée la guerre mondiale. La politique austro-hongroise de juin à août 1914; suite et fin (le gouvernement austro-hongrois estimait que la Serbie était pour lui un danger d'autant plus grand que le pays tendait visiblement à devenir le centre d'une Slavie du Sud; après l'assassinat de Serajevo, elle se crut en péril, et c'est pour assurer son existence qu'elle fit la guerre, espérant d'ailleurs que par son alliance avec l'Allemagne la lutte pourrait être localisée). — A.-M. PIZZAGALLI. L'énigme ligure (les Ligures primitifs n'eurent pas une langue qui leur fût propre, mais seulement des langages divers parlés par les diverses tribus de ce peuple; c'est seulement après leur contact avec les Latins qu'ils connurent l'unité de langue et cette langue était du latin). — FREIHERR et E. ROTA. Publications allemandes sur la guerre mondiale. — J. ANDRÉ. Politique et histoire; un livre sur la guerre et la paix (longue analyse de l'ouvrage de F. Nitti : l'« Europe

senza pace », qui est une attaque véhémement contre le traité de Versailles et les autres conclus en 1919 et en 1920). — U. ZANOTTI-BIANCO. Un grand archéologue : Paolo Orsi (sur les civilisations pré-helléniques de la Sicile).

28. — Nuovo Archivio veneto. 1921, janvier-juin (nos 121-122). — Gioachino BROGNOLIGO. Les fêtes de Dante dans les provinces vénitiennes en 1865 (pour l'inauguration de la statue de Dante à Padoue; avec une abondante bibliographie). — Antonio BELLONI. Nouvelles observations sur le séjour de Dante à Padoue (étude critique très fouillée. Le témoignage de Benvenuto d'Imola, parlant d'une visite faite par Dante à Giotto à Padoue entre 1304 et 1306, doit être retenu). — Augusto SERENA. Dante alla-t-il à Trévise? (aucun document ne permet de le dire. Si le fait se produisit, il faut le placer sans doute après le mois de mars 1306 et avant avril 1312). — Giovanni GAMBARIN. La destinée de Dante dans le territoire vénitien pendant la première moitié du XIX^e siècle (étudié dans les journaux du temps la grandeur croissante de sa popularité, grâce au mouvement romantique). — Antonio MONTEROMUCI. Dante et Gaia da Camino (explique un passage du chant 16 du *Purgatoire*). — Giuseppe FIOCCO. L'admiration d'un humaniste véronais pour Dante (cet humaniste est Felice Feliciano; il écrivait en 1475). — Lettres inédites concernant le volume « Dante e il suo secolo » (écrites à Gaetano Ghivizzani en 1874). — Vittorio LAZZARINI. Les plus anciens manuscrits de Dante qui sont conservés à Venise. — Giuseppe PAVANELLO. Notice nécrologique sur Giuseppe Biadego (1853-1920; avec une bibliographie de ses œuvres).

29. — Rassegna storica del risorgimento. 1922, janvier-mars. — S. GAETANI. Une correspondance inédite de F.-P. Bozzelli (lettres écrites à G. et F. Pepe et à la famille Gilchrist de 1829 à 1841, principalement pendant l'exil de Bozzelli à Paris). — F. CASONI. Giovanni Cadolini, 1830-1917 (biographie détaillée d'un garibaldien; suite et fin au fascicule suivant). — F. GENTILI. Le cardinal Morichini. Sa vie politique depuis la proclamation de la république romaine, le 9 février 1849, à son arrestation à Iesi, le 23 avril 1864 (Morichini était un libéral peu sympathique à AntoneMi, qui le nomma en 1852 à l'évêché de Iesi. C'est là qu'il fut arrêté par les autorités italiennes en avril 1864). — G. PALADINO. Giuseppe Massari, d'après une correspondance récente (d'après les lettres échangées entre Massari et Gioberti et publiées par le comte G. Balsamo-Crivelli). — R. BARBIERA. L'insurrection de Cadore en 1848. — Avril-juin. A. CODIGNOLA. Le père des Ruffini (le père des amis de Mazzini est né en 1766 à Final-Marina, mais a vécu à Gènes; démocrate, il participa aux agitations politiques de cette cité et entra dans la magistrature en 1800. Il est mort le 4 avril 1840). — F. SARDAGNA. Pourquoi nous n'avons pas eu le Trentin en 1866? (le fait s'explique en grande partie par l'ignorance des

gouvernants italiens d'alors en matière de géographie et aussi par les conditions dans lesquelles fut conclu le traité italo-prussien). — C. DE ANTONIO. L'occupation française et la visite de Bonaparte à Trieste en 1797. — O. TESCARI. Contribution à l'histoire de la compagnie des volontaires génois (24 mars-19 avril 1848). = Juillet-septembre. A. CARTI. Haute police, censure et esprit public dans les duchés parmesans (1816-1829). — G. GONNI. La marine militaire dans la campagne garibaldienne d'Aspromonte. — R. PITTALUGA. Giovanni Pittaluga. Nouvelles notes sur la campagne garibaldienne de 1860. — O. FABRETTI. Un exilé traître (le carbonaro de Forlì Manzini n'a pas craint de dénoncer la *Giovine Italia* au cardinal Albani, commissaire pontifical pour les quatre légations). — E. MICHEL. La Bibliothèque gouvernementale de Lucques.

30. — *Rivista storica italiana*. Nouvelle série, 1923, fasc. 1, janvier. — G. BERTONI. Muratoriana (extraits de la correspondance de Muratori, dont le tome XIV vient de paraître à Modène par les soins du marquis Matteo Càmpori). = C. rendus : R. GROSSE. Römische Militärgeschichte von Gallienus bis zum Beginn der byzantinischen Themenverfassung (excellent). — C. JULLIAN. Histoire de la Gaule (ouvrage capital; mais l'auteur est bien sévère pour l'empire romain « finissant à court de souffle et d'audace »). — GSELL. Inscriptions latines de l'Algérie, t. I (important; ajoute beaucoup au *Corpus* de Berlin. L'Académie des Lincei a formé le projet d'entreprendre un semblable recueil pour les inscriptions latines de l'Italie). — Artur Schœneggger. Die kirchenpolitische Bedeutung des « Constitutum Constantini » im früheren Mittelalter (ce « Constitutum » fut certainement connu déjà au VIII^e siècle; il y est fait de claires allusions dans les lettres du pape Adrien à Charlemagne en 778, à Constantin et à Irène en 787; le couronnement de Charlemagne s'est accompli sous l'influence de la donation de Constantin). — Éléonore, baronne de Seckendorff. Die kirchenpolitische Tätigkeit der heiligen Katharina von Siena unter Papst Gregor XI, 1371-1378 (utile dissertation). — H. Krestschmayr. Geschichte von Venedig, t. II (traite des années 1205-1516; remarquable). — F. de La Iglesia. Estudios históricos, 1515-1555 (trois volumes pleins de faits). — Julius von Schlosser. Materialien zur Quellenkunde der Kunstgeschichte (mentionne dix articles parus dans les « Sitzungsberichte » de l'Académie des sciences de Vienne de 1914 à 1920; très intéressants pour l'histoire de l'art du XVI^e au XVIII^e siècle). — Comte de Maigny. Le dernier gouverneur militaire de la Savoie pour le régime sarde, 1798-1859 (bon). — Saverio La Sorsa. La Carboneria in Terra di Bari (bon). — Alfredo Comandini. Il principe Napoleone nel Risorgimento italiano (très bonne étude pour laquelle ont été utilisées les archives de Prangins). — P. Haacke. Bismarcks Sturz (recueil assez mal digéré de documents). — E. Pacheco y De Leva. Grave error político de Carlos I haciendo la boda de Felipe II con doña Maria Tudor, reina de Inglaterra (bonne dissertation où

l'auteur montre la faute politique commise par Charles-Quint en négociant et en faisant conclure le mariage de son fils Philippe avec la fille de Catherine d'Aragon. Treize documents inédits).

ORIENT BYZANTIN.

31. — Byzantinische Zeitschrift. XXIII, 1-2, 6 août 1914. — DE BOOR. Suidas et la collection d'extraits constantinienne (dépend de Suidas à l'égard des « Excerpta » de Constantin Porphyrogénète). — VAN DER VORST. A propos d'un discours attribué à saint Jean Damascène (sermon sur les images qui est en réalité de Théodore de Stoudion). — HASKINS. Moïse de Bergame (détails intéressants sur un helléniste italien du XII^e siècle qui prit part en 1136 à la dispute théologique sur les rapports de l'Eglise grecque avec Rome, devant l'empereur Jean Comnène). — KUGEAS. Journal d'un fonctionnaire de la métropole de Thessalonique au début du XV^e siècle (texte inédit tiré du gr. 2953 de la Bibliothèque nationale de Paris, très intéressant pour l'histoire de la société grecque). — WEIGAND. Le monastère de Saint-Théodose en Palestine (étude historique et archéologique importante pour l'histoire de l'art au VI^e siècle). — SMITH. Un encolpium byzantin; notes sur l'archéologie chrétienne. = 3-4, 1920. J. R. CRAWFORD. De Bruma et Brumalibus festis (étude très complète sur l'origine romaine des Brumalia, sur leur longue persistance à Byzance et sur leur place dans les fêtes officielles de la cour). — MAJOURI. Nouvelle poésie de Théodore Prodrome en grec vulgaire. — BENESCHWITSCH. Les noms turcs des portes de Constantinople. = Comptes-rendus : *Alice Gardner*. Les Lascarides de Nicée. — *G. Schlumberger*. Le siège, la prise et le sac de Constantinople par les Turcs en 1453.

PAYS-BAS.

32. — Mededeelingen van het nederlandsch historisch Instituut te Rome. Fasc. II, 1922. — Dr HENSEN. Rapport sur l'activité de l'Institut (sur les services qu'il a rendus et ceux qu'il peut rendre aux chercheurs). — De quelques œuvres dues à des artistes des Pays-Bas, mais conservées en Italie (une madone de Quintin Metsys, une sainte Famille de van Hemessen). — De quelques événements concernant la Hollande et les Hollandais (documents inédits et curieux; tel le récit de la mort, à Bruxelles, en février 1618, de Philippe-Guillaume d'Orange, fils aîné du Taciturne, ou le journal d'un voyage en Italie, accompli en 1600 par un touriste néerlandais). — Dr HOOGENWERFF. Sur une exposition de peintures anciennes à Milan, en mai-juin 1922, et sur la nouvelle organisation de certains musées (la Brera à Milan et les « Offices » à Florence).

CHRONIQUE.

France. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres a, sur les arrérages du prix Saintour, décerné trois prix de 1,000 francs à chacun des trois ouvrages suivants : M^{lle} Fernande HARTMANN, *l'Agriculture dans l'ancienne Égypte*; M. Paul MASSON-OURSSEL, *Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne*, et M. DELAPORTE, *Catalogue des cylindres du Musée du Louvre*; plus deux récompenses de 500 francs à MM. MACLER, *Notice des manuscrits arméniens*, et LÉVI-PROVENÇAL, *les Historiens de Chorfa*. — Elle a attribué le prix du Budget (Histoire économique de la Chaldée) à M. Charles JEAN, *Histoire de la civilisation dans la Basse-Mésopotamie*, et récompensé l'ouvrage de M. A. JARDÉ, *la Formation du peuple grec*. Elle a partagé le prix Chénier entre le *Manuel des études grecques et latines*, par le P. LAURAND, et le *Manuel de linguistique grecque*, par Albert CARNOY. — Le prix Bordin a été décerné à M. Edmond FARAL, *les Arts poétiques des XII^e et XIII^e siècles* et *Recherches et documents sur la technique littéraire du moyen âge*; le prix Duchalais à M. A. DIEUDONNÉ, *Catalogue des monnaies capétiennes* à la Bibliothèque nationale. — Pour le concours des Antiquités de la France, l'Académie a décerné trois médailles et sept mentions : 1^{re} médaille, A. DUSSERT, *les États du Dauphiné de la guerre de Cent ans aux guerres de religion (1457-1559)*; 2^e, A. GANDILHON, *Catalogue des actes des archevêques de Bourges antérieurs à 1200*; 3^e, J. VIARD, *les Grandes Chroniques de France*, t. I-III. 1^{re} mention, V.-L. BOURRILLY, *Essai sur l'histoire de la commune de Marseille des origines à la victoire de Charles d'Anjou (1264)*; 2^e, Stan. STROWSKI, *la Censive et le fief roturier en Bretagne*; 3^e, René FAGE, *les Clochers-murs de France et Petites églises rurales du Limousin*; 4^e, abbé HERMET, *les Graffites de Graufesenque*; 5^e, Joseph NÈVE, *Sermons choisis de Michel Menot (1508-1518)*; 6^e, D^r DUBREUIL-CHAMBARDEL, *la Touraine préhistorique*; 7^e, commandant QUENNEDEY, *la Prison de Jeanne d'Arc à Rouen; étude historique et archéologique*.

— M. Camille JULLIAN, le savant et brillant historien de la Gaule, a été élu membre de l'Académie française le 10 avril 1924.

— L'Académie de marine a déjà fait paraître trois volumes. Nous signalerons les articles suivants : t. I (1922), Charles DE LA RONCIÈRE, *la Bataille de Velez-Malaga et ses conséquences*; t. II (1923), LACOUR-GAYET, *la Traversée de la Méditerranée par l'armée navale de Brueys*

en 1798, et abbé ANTHIAUME, les Méthodes de navigation en France au moyen âge.

— La direction des Archives se propose de composer et de publier un Répertoire d'intérêt général qu'elle considère comme d'une haute importance pour les études historiques. Il serait évidemment très utile d'avoir la nomenclature raisonnée, c'est-à-dire critique, de tous les anciens inventaires qui sont actuellement dispersés : les uns dans les dépôts d'archives publiques (nationales, départementales, etc.), les autres dans les cabinets de manuscrits (la Bibliothèque nationale en possède un grand nombre et il y en a dans quantité d'autres bibliothèques, même à l'étranger). Il y a longtemps que le projet d'un *Répertoire critique des anciens inventaires d'archives françaises antérieurs à la fin de l'ancien régime* a été conçu. Avant 1900 déjà, il avait été recommandé aux archivistes départementaux d'indiquer les inventaires anciens conservés dans leur dépôt. De son côté, la direction des Archives, toujours préoccupée de cette entreprise, a fait procéder à divers travaux préparatoires, tant aux Archives nationales que dans deux dépôts d'archives départementales où, à titre de sondages, la direction a fait exécuter le travail qu'il y aura lieu de faire ultérieurement dans tous les autres. Les archivistes départementaux ont été, en conséquence, invités à dresser tout d'abord la nomenclature descriptive des anciens inventaires conservés dans chaque dépôt. Les fiches devront être parvenues à la direction le 1^{er} janvier 1925 au plus tard. D'ailleurs, il ne s'agit pour le moment de dépouiller que les archives départementales. Les archives hospitalières et communales seront prises ultérieurement en considération.

Les opérations subséquentes de classement, de comparaison et de fusion des fiches provenant de tous les dépôts auront lieu aux Archives nationales.

— La Société d'histoire moderne a décidé d'entreprendre une *Bibliographie rétrospective des travaux* publiés entre 1867 et 1899 sur *l'histoire moderne de la France*; elle paraîtra par fascicules. Pour fixer le chiffre du tirage, la Société désire savoir d'urgence le nombre des souscriptions; prière d'adresser celles-ci au secrétaire général, M. Léon Cahen, 9 bis, rue Lalo (Paris, XVI^e).

— Société d'histoire du droit, 1923, 13 décembre. F. DE VISSCHER. Des rapports entre la « cura » et l'interdiction des prodiges. — E. CHÉNON. Explication d'un capitulaire de Louis le Pieux de 821 (Boretius, t. I, p. 301, art. 9) concernant la « tertia » des veuves de bénéficiers. Le capitulaire n'introduit pas une différence entre les bénéfices pour lesquels le droit de la veuve resterait fixé à un tiers, et les autres acquêts partagés par moitié entre la veuve et les orphelins du bénéficiaire; il dit simplement que les bénéfices seront laissés à la veuve et aux orphelins, parce qu'en 821 ils sont encore viagers. — 1924, 10 janvier. COLLINET. Les fonctions accessoires des professeurs de l'école de droit de Beyrouth au v^e siècle. — GÉNESTAL. La « traditio

curiae seculari » (la livraison à une cour séculière a été introduite dans le droit canonique par un contresens qui transforme la conception du rôle respectif des deux juridictions, civile et ecclésiastique. Prenant, depuis le XII^e siècle, une responsabilité directe dans la peine corporelle, l'Église admit que la procédure de droit commun pour la répression des crimes commis par des clercs autorisait à les dégrader et à les livrer à une cour séculière. Puis une réaction se produisit et, avec Thomas Becket, dont Alexandre III sanctionnera la doctrine, on finit par interdire, après la dégradation, toute instance et toute peine séculières).

— La *Revue historique* a déjà signalé l'apparition des nouveaux programmes d'histoire. Celui de la classe de sixième devient applicable dès la prochaine rentrée. Pour les autres, ils auront besoin, avant la mise en vigueur, d'une sérieuse revision.

Prenons celui de troisième. Il est tout à fait déconcertant. Tandis que la seconde partie décrit l'évolution politique de l'Europe vers 1560, c'est dans la troisième seulement qu'on parle de la Réforme. Mais il y a mieux : le troisième alinéa de cette troisième partie dit : « La réforme protestante. Luther. Calvin... Propagation du luthéranisme et du calvinisme. » Ensuite se succèdent l'anglicanisme, la contre-réforme, les Provinces-Unies et Philippe II. Puis viennent, à l'alinéa septième : « Les luttes religieuses en France. Les idées de réforme avant Calvin » — quand on a parlé de Calvin des semaines plus tôt — « Lefèvre d'Étaples. La Sorbonne. Propagation du calvinisme » — quand on a déjà traité « Propagation du luthéranisme et du calvinisme. »

Si les malheureux professeurs d'histoire s'y retrouvent, c'est qu'ils ont la tête solide. Il semble qu'on ait présenté au Conseil supérieur plusieurs programmes, sans doute chacun excellent dans son genre, et qu'ensuite un diascévaste ait cousu ensemble des morceaux empruntés à ces diverses étoffes.

Les professeurs se plaignent d'autre part que la matière du cours de première (1787-1815) soit bien mince, tandis que celle de la classe terminale (1814-1920) est débordante. Sur ce point ils sont peut-être trop influencés par la tendance actuelle, qui est de donner aux périodes historiques une place inversement proportionnelle à leur éloignement. Il n'est pas très heureux non plus d'étudier la politique coloniale de la France aux XIX^e et « XX^e » siècles avant de traiter des « relations internationales de 1871 à 1914 », notamment de « la question du Maroc ». Mais rien ne vaut le tohu-bohu (comme eût dit maître Alcofribas) de la troisième.

— La 4^e année (1923-1924) de l'*Index generalis*, publié sous la direction de R. DE MONTESSUS DE BALLORE (cf. *Rev. histor.*, t. CXXXIV, p. 122), vient de paraître à la librairie d'« Éditions Spes » (in-18, 2,400 p., en six langues; prix : 60 fr.). On sait que cet *Index*, entrepris de concert avec la maison Dent de Londres, est un

Annuaire général des universités, destiné à prendre la place de la *Minerva* allemande.

Allemagne. — M. Friedrich DELITZSCH, professeur d'assyriologie à l'Université de Berlin, est mort en décembre 1922. On lui doit des *Assyrische Lesestücke* qui ont eu au moins quatre éditions. Il avait soixante-douze ans. — Le Dr E. GOTHEIN, professeur d'économie nationale à l'Université de Heidelberg, est mort à Berlin en novembre 1923, âgé de soixante-dix ans. — Le Dr M. RITTER, professeur d'histoire à l'Université de Bonn, est mort fin décembre, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

— Dans la collection des « Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit » (Leipzig, Dyk) qui, depuis la mort de Tangl, est dirigée par le professeur Karl Brandt, ont paru deux nouveaux volumes : 1° *Auszüge aus Ammianus Marcellinus* (2° éd., ix-152 p.), par W. REEB, qui a donné un texte amélioré et pourvu de notes nombreuses; 2° *Das Register Innocenz III über die Reichsfrage, 1198-1209* (xxxv-256 p.); extraits traduits et commentés par la fille de Michel TANGL, Georgine.

— L'Institut romain de la Société Görres a publié en 1923 le tome IX des actes du Concile de Trente (*Concilio Tridentini actuum pars sexta*. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1923, in-4°, xxxi-1,193 p.). Ce tome, rédigé par Mgr EHSES, contient les trois dernières sessions, du 17 décembre 1562 au 4 décembre 1563 où a été fixé le dogme sur l'ordination et le mariage, sacrements contre lesquels la réforme avait soulevé tant de controverses; il y est traité aussi d'autres questions telles que l'origine de l'épiscopat, l'obligation de la résidence, les mariages clandestins. — Actuellement, sept volumes de cette grande collection sont terminés : les tomes I et II, publiés par le professeur Merkle; les tomes IV, V, VIII et IX, par Mgr Ehse; le tome X, par le professeur Buschbell. Il en reste encore cinq à paraître : le tome XII et dernier, qui contiendra les traités sur le Concile, par Mgr V. Schweizer, est prêt à être imprimé; les tomes III, VI et XI, confiés aux professeurs Merkle et Buschbell, sont en bonnes mains; seul le tome VII reste en souffrance.

Sous les auspices de la même Société, le Dr L. MOHLER a publié le tome I d'un grand ouvrage intitulé *Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsmann* (Paderborn, Schöningh, in-8°, viii-432 p.).

Autriche. — Le Dr Vatroslav VON JAGIĆ, professeur de philologie slave à l'Université de Vienne, est mort le 5 août 1923, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Bulgarie. — Notre collaborateur G. CAHEN, professeur à l'Université de Sofia, nous communique d'intéressants détails sur le développement des études supérieures dans la capitale bulgare et sur la part qu'il faut attribuer à l'influence française. L'Institut français, qui fonctionne depuis le 14 juillet 1922, a, dans le cours de la première

année de son existence, reçu plus de mille lecteurs dans la salle de sa bibliothèque. Des cours en français sont faits à l'Université avec un succès croissant; M. Cahen a donné en outre des leçons à l'Université libre, qui est une sorte d'École des sciences politiques. Peut-être verra-t-on bientôt fonctionner aussi une école normale pour former les futurs professeurs de français dans les lycées. Il existe encore à Sofia une Société d'histoire, une Société d'archéologie, un Musée d'ethnographie qui publie un bulletin, etc. Les Bulgares montrent beaucoup de zèle et d'aptitude pour les sciences, peut-être tout d'abord pour la médecine et les livres de médecine français y ont obtenu un succès considérable. Il est nécessaire d'encourager ces efforts de pénétration intellectuelle; il importe qu'en France on connaisse mieux la Bulgarie, son histoire et ses ressources, afin d'éviter des erreurs et des fautes lourdes dont les conséquences pourraient nuire aux intérêts de notre pays.

Ch. B.

Canada. — Sur l'initiative de la comtesse de Minto s'est fondée récemment une Société pour l'histoire du Canada qui se propose surtout de grouper les descendants des gens célèbres ou notoires qui ont marqué dans les annales du pays à un titre quelconque, aussi bien dans l'ancienne France que dans l'Angleterre actuelle. On les encouragerait à rechercher et produire leurs souvenirs de famille; en même temps on publierait des biographies. Celles de Lord Durham, de Lord Dorchester, de Lord Elgin sont en préparation. On trouvera plus de détails sur cette fondation dans une brochure intitulée : *The Canadian history Society and its organization* (Londres, The Times, in-8°, 22 p.).

Espagne. — Nous avons reçu de la « Junta para ampliacion de estudios e investigaciones científicas » (Madrid, 1922) un gros volume sur l'activité de cette Association pendant les années 1920-1921 (*Memoria correspondiente a los años 1920 y 1921*, in-8°, xv-336 p.). On y trouvera d'abondants détails : 1° sur les travaux exécutés à l'étranger par des étudiants espagnols, sur les rapports avec les pays hispano-américains, sur l'École d'archéologie et d'histoire fondée à Rome par le gouvernement; 2° sur les travaux exécutés en Espagne même, sur l'Institut national des sciences, les cours de professeurs étrangers en Espagne, les publications de la « Junta »; 3° les institutions d'enseignement secondaire et supérieur avec des tableaux de statistique, sur les fonds dont dispose la « Junta » et sur ses dépenses.

États-Unis. — Le vice-amiral A. MEURER a publié dans la *Marine Rundschau*, janvier 1924, un intéressant article intitulé *Seekrieg und Wirtschaftsleben im nordamerikanischen Sezessionskriege, 1861-1865*.

G. Bn.

Grande-Bretagne. — La « British Society for franciscan studies » vient de publier le tome XI consacré à Nicholas Glassberger et à ses œuvres, suivi du texte de sa *Major cronica Boemorum moderna*,

1200-1310. Ce volume est servi gratuitement à tous les membres de la Société. Pour tout supplément d'information concernant cette Société, on peut s'adresser au secrétaire-trésorier, M. Walter Seton (University Coll., Londres, Gower Street, W. C. 1).

— La « Royal historical Society » annonce que la Bibliographie de l'histoire moderne, entreprise par le regretté Sir George Prothero, est actuellement commencée, pour le *xvi^e* siècle, par des érudits américains sous la direction du professeur Cheney et, pour le *xvii^e* siècle, par des érudits anglais sous celle de Sir Charles Firth; on compte que ces deux volumes seront prêts pour l'impression à la fin de 1924.

— L'administration du « Times » a publié *A complete bibliography of english journals and magazines from 1620 to 1920*, au prix de une guinée (Londres, Printing House square).

— Les tomes IV et V de la *History of english law*, par W. S. HOLDSWORTH, nouvelle édition, se rapportent à la période des Tudors et des Stuarts; le tome IV débute par un chapitre où l'auteur établit une comparaison entre le développement juridique de l'Angleterre et du continent au *xvi^e* siècle. Il reste encore deux volumes à paraître pour que cette grande œuvre soit achevée (Londres, Methuen; prix de chaque volume : 25 sh.).

Italie. — A la mémoire de Giovanni SFORZA a été consacré un beau volume de *Miscellanea di studi storici* (Torino, Bocca, 1920-1923, in-4^e, 31-lxviii-j-798 p.). Il contient : P. BOSELLI, Bibliographie de G. Sforza; — F. SAVIO, Les évêques de Manturanum; — G. PRATO, Les ambitions commerciales et maritimes d'un ministre piémontais du *xvii^e* siècle; — S. PIVANO, Les doctrines jansénistes en Italie au *xviii^e* siècle et leur influence sur la législation ecclésiastique des trois années républicaines; — L. PICCIONI, Contre le sigisbéisme; — A. SEGRÉ, Documents inédits sur le Concile de Bâle, 1432-1437; — P. MARMOTTAN, Portrait de la princesse Élisabeth Bacciochi; — G. LIVI, Un Sarzanais à l'Université de Bologne, 1731; — G.-B. PICOTTI, Sur certains fragments inédits des *Commentari* de Pie II; — L. FASSÒ, Lettres d'exilés; — R. RENIER, Réjouissances farnésiennes; — M. BARBI, De certains préjugés touchant le *Carmagnola* de Manzoni; — F. PODESTA, Gioberti et Gando; — A. LUZIO, Une lettre apologétique de G. Libri; — G. BIADEGO, Trois documents scaligériens du *Spinetta Malaspina*; — C. CIPOLLA, Les premiers indices de l'organisation communale dans un petit village près de Cologna-Veneta; — F. COGNASSO, L'intervention savoyarde à la paix de Ferrare en 1428; — M. BORI, Notes des « comptes des châtelainies et de l'Hôtel de Genevois », 1334-1335; — M. ZUCCHI, Lettres inédites de Carlo Botta à G.-B. Balbis; — V. CIAN, Contribution à l'histoire de l'encyclopédisme à l'époque de la Renaissance; le *Methodus studiorum* du cardinal Bembo; — A. LATTES, Le règlement sarde de 1815 pour le ducat de Gênes; — L. VOLFICELLA, Le roman d'une princesse de Saxe

(Louise-Charlotte de Bourbon); — E. LAZZARESCHI, Francesco Sforza et Paolo Guinigi; — U. BENASSI, L'esprit de P. Paciandi, collaborateur d'un ministre dans la période des réformes; — I. DEL LUNGO, Les lettres de M^{me} Émilie; — F. NERI, Farces; — P. PECCHIAI, Une correspondance de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, gouverneur de la Lombardie, avec le général Michel Colli, 1794-1796; — WEIL, Fragments de lettres de Joseph de Maistre, d'octobre 1814 et de juin 1815; — E. MICHEL, Charles-Albert à Turin retour de la victoire du Trocadero; — A. GIULINI, Deux documents sur l'adolescence de Francesco Sforza, comte de Cotignola; — E. PASSAMONTI, Lettres inédites de Charles-Albert à Cesare Balbo pendant la campagne de 1848; — A. SORBELLI, Un directeur d'archives au XVI^e siècle, Giacomo Bianchetti; — C. FRATI, P.-L. Courier à Parme; — G. CANEVAZZI, Un patriote philologue et bibliophile, G. Campi; — P. GUERRINI, Relation d'un pèlerinage brescian à Saint-Jacques de Compostelle en 1523; — U. MAZZINI, Un atelier monétaire ignoré à Luni aux VI^e et VII^e siècles; — G. DREI, Les lois somptuaires à Parme; — C. CONTESSA, Lettres de Victor-Emmanuel II à Alphonse La Marmora et de C. Reta, triumvir de Gênes en 1849, à F. Goveau; — A. BAUDI DI VESME, Un tableau perdu de Goya; — T. CASINI, Pour la genèse de la *Commedia* de Dante; — E. BESTA, Les coutumes de Catanzaro et de Catrone; — F. PATELLA, Fragment du texte latin de l'Épître de Boccace à Francesco Nelli; — P. EGIDI, Recherches sur la population de l'Italie méridionale aux XIII^e et XIV^e siècles; — R. CESSI, Le voyage de Girolamo Lippomano, ambassadeur en Pologne en 1574-1575; — F. LEMMI, Trois lettres de Paolo Ferrari; — A. COLOMBO, Santorite di Santarosa et l'exil; — F. GABOTTO, Relations entre Lodovico II de Saluces et Ercole I^{er} de Ferrare. G. BN.

— M. Alojzij RES a publié sous le titre de *Dante* un recueil d'études variées (Gorizia, Paternolli, 1923, in-8°, viij-183 p.; prix : 24 l.) dues à MM. G. SALVEMINI, Dante et les luttes politiques de son temps; — G. MAZZONI, « Dolce stil nuovo »; — T. GALLARATI-SCOTTI, « Vita nuova »; — E.-G. PARODI, La *Divine Comédie*, poésie de la liberté de l'individu, et le chant XXVII du *Purgatoire*; — B. CROCE, Caractère et unité de la poésie de Dante; — A. USENICNIK, Dante et la philosophie; — V. ROSSI, Dante, poète de la nation et de l'humanité; — O. ZUPANCIC, Le chant V de l'*Enfer*; — V. MOLÈ, Dante et les romantiques polonais; — M. KOS, Les traces de Dante chez les Yougoslaves; — I. DEBEVEC, Dante dans les traductions slaves; — F. STAFÈ, Mirko Racki, illustrateur de Dante. Ces travaux, qui ont un intérêt assez grand pour l'histoire des rapports littéraires de l'Italie et des pays slaves, sont précédés d'une introduction par M. A. Res. — G. BN.

— A deux reprises déjà, la *Revue historique* (t. CXLIV, p. 158, et t. CXLV, p. 158) a parlé des « révélations » faites par un professeur serbe, M. Stanojevic, au sujet de l'entrevue de Konopicht entre l'empereur Guillaume II et l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand;

ce dernier, dit-on, proposa de châtier la Serbie et de la démembrer, et l'empereur approuva ce projet, d'où devait sortir la guerre mondiale. M. Corrado Barbagallo avait déjà montré dans le *Corriere della sera* du 5 juillet 1923 l'in vraisemblance de ces révélations. Il est revenu sur la question dans deux articles de la *Sera* de Milan (qu'il ne faut pas confondre avec le *Corriere della sera*) des 27 et 31 juillet. Le comte Czernin, dont le témoignage contredit nettement celui de Dragutin Dimitrijevic allégué par le professeur serbe, déclare au contraire que l'archiduc était plutôt favorable aux Serbes, qu'il n'était pas opposé à l'idée de voir l'empire austro-hongrois se transformer en une fédération où seraient entrées les autres nationalités irréductibles au régime dualiste; il blâmait également la politique du comte Tisza, violemment hostile aux Roumains de Transylvanie. S'il en est ainsi, il s'ensuit que les révélations de Dimitrijevic tombent à plat : « *te-lum imbelle* ».

Pays-Bas. — Dans le programme des cours et conférences qui seront donnés en juillet-septembre 1924 par l'Académie de droit international de La Haye, nous signalons particulièrement les sujets suivants : Première période, du 14 juillet au 12 août : le développement du droit international depuis le XVII^e siècle, par le baron TAUBE, ancien professeur à l'Université de Saint-Petersbourg; les méthodes de travail de la diplomatie, par R.-E.-L. VAUGHAN, juge au tribunal arbitral mixte anglo-allemand; l'extension de la doctrine de Monroe en Amérique du Sud, par M. DE PLANAS-SUAREZ, ministre de Vénézuéla à Lisbonne. Deuxième période, du 13 août au 12 septembre : les règles fondamentales de la vie internationale, par M. Ch. DUPUIS, professeur à l'École libre des sciences politiques de Paris; le Bureau international de travail, par M. MAHAÏM, professeur à l'Université de Liège; questions de droit international concernant les religions, par M. HOBZA, professeur à l'Université de Prague.

ERRATA.

M. Albert Mathiez et notre collaborateur M. Rod. Reuss diffèrent sur la manière d'apprécier la conduite de Frédéric de Dietrich après les massacres de Septembre 1792. Dans son dernier Bulletin (t. CXLV, p. 70, n. 1), M. Reuss reproche à M. Mathiez d'avoir calomnié Dietrich; M. Mathiez désire qu'on sache qu'il avait répondu par avance à ce reproche de M. Reuss dans deux articles des *Annales révolutionnaires* (septembre et novembre 1920). Voilà qui est fait.

Page 112, lignes 31, 32 et 35, au lieu de Rizanov, lire Rézanov.

Page 112, ligne 37, au lieu de vise la volonté, lire nie la volonté.

Le gérant : R. LISBONNE.

